This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

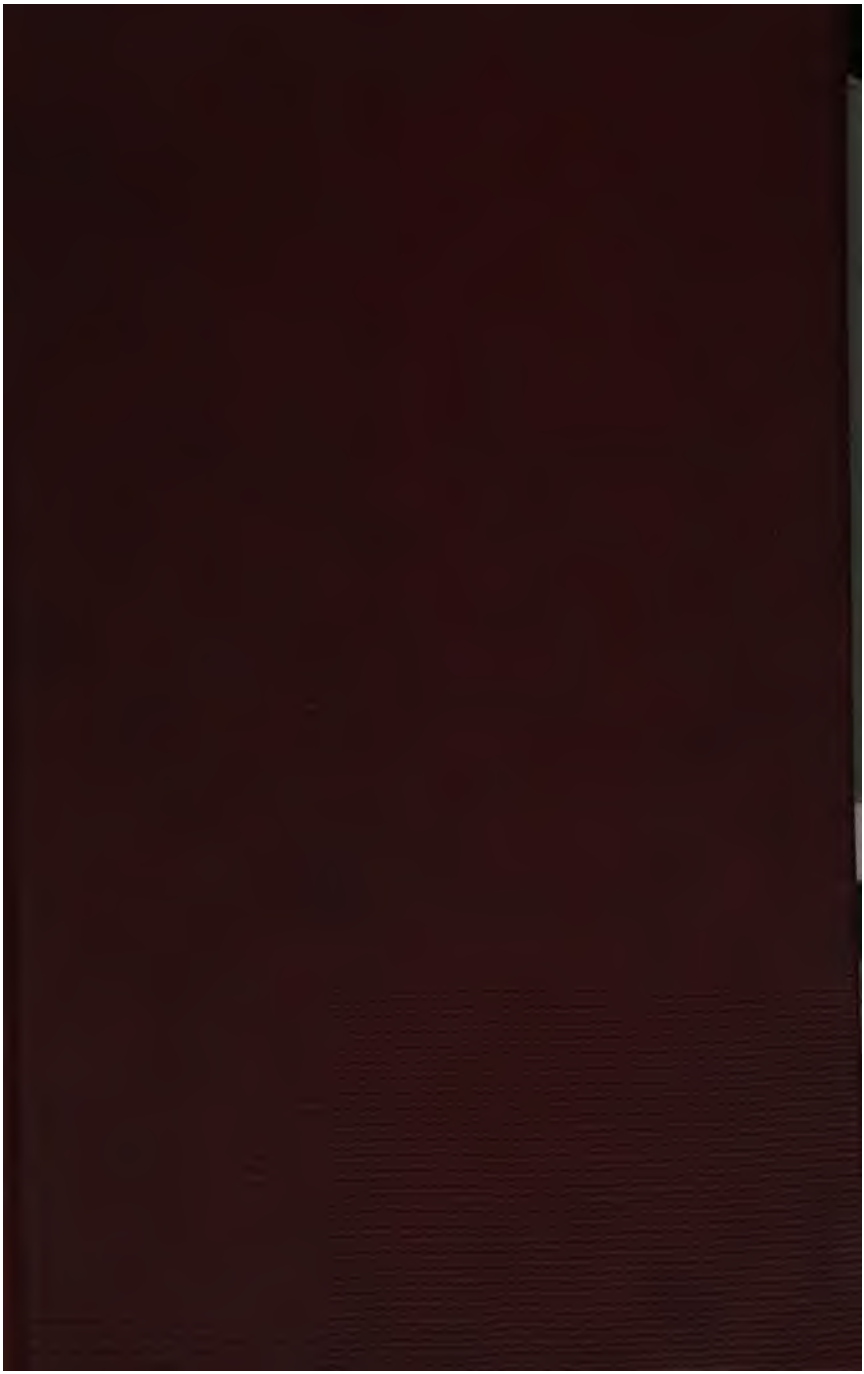
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

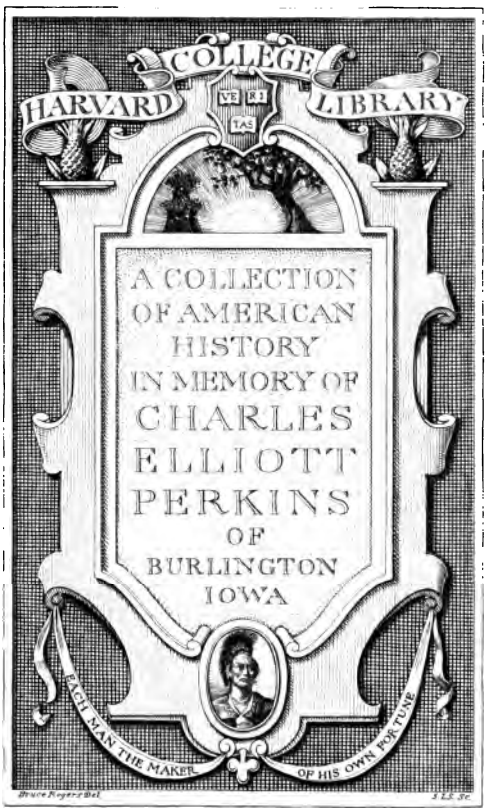
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

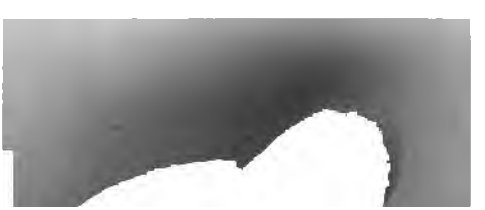
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




HARVARD COLLEGE LIBRARY
VE
RI
TAS
A COLLECTION
OF AMERICAN
HISTORY
IN MEMORY OF
CHARLES
ELLIOTT
PERKINS
OF
BURLINGTON
IOWA
EACH MAN THE MAKER OF HIS OWN FORTUNE



MISSISSIPI

ET

INDIANA

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

PAR

M.-J. DULIEU

Bruxelles

Ve PARENT & FILS, EDITEURS

17, montagne de Sion.

1862

TOUS DROITS RÉSERVÉS

MISSISSIPI ET INDIANA

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

DÉPOSÉ.

Bruxelles. — Imp. de Vc Parent & Fils.

MISSISSIPI

ET

INDIANA

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

PAR

M.-J. DULIEU

Bruxelles

Ve PARENT & FILS, ÉDITEURS

17, montagne de Sion.

1862

TOUS DROITS RÉSERVÉS

US 21738.62

HARVARD COLLEGE LIBRARY

MAR 22 1915

CHARLES ELLIOTT PERKINS
MEMORIAL COLLECTION

BOUND MAY 25 1915

A LA MÉMOIRE

DE MA MÈRE

M. J. D.

Publier un écrit, c'est le livrer à la critique, qui a le droit, le devoir même de lui demander d'où il vient, où il tend.

Un mot donc sur ce livre.

Je n'ai nullement la prétention de rien enseigner à personne.

Je dis quelque part, dans les pages suivantes :

« La tâche que je me suis proposée n'a et ne peut » avoir les proportions ni du roman, ni de l'his- » toire; elle se réduit à un simple pêle-mêle d'épi- » sodes de voyage, capricieux comme l'humeur de » mes compagnons, décousus comme les accidents » de la route que j'ai parcourue, et émiettés comme

» les impressions superficielles et fugitives dont » j'essaie de ressaisir quelques reflets. »

J'aurai précisé l'origine et défini l'objet de cet ouvrage en ajoutant qu'il fut exécuté en toute sincérité de sentiment, en toute liberté de conscience, et que, dans ma pensée, il est surtout l'acquit d'une dette de cœur, en même temps qu'un hommage rendu à la Démocratie américaine.

La société des États-Unis, comme toute autre, a son lot de bien et de mal. Mais à côté d'imperfections flagrantes, elle renferme des éléments dont la nature saine et le caractère éclatant m'ont particulièrement attiré. Si l'on m'imputait certaines préférences, mes lecteurs voudraient bien se rappeler comment ils se comportent en présence d'un abondant étalage de fruits divers, parmi lesquels il leur est permis de faire un choix qui convienne aux inclinations de leurs goûts.

MISSISSIPI ET INDIANA.

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE.

A LA NOUVELLE-ORLÉANS.

SOMMAIRE. — La Nouvelle-Orléans. — Le port. — Un lunch. — Les Belges en Amérique. — L'émigration. — Statistique. — La chasse. — Le Mississipi. — Amérique et Américains. — Les partis politiques. — Les natifs aux Attakapas. — Explosion d'un steamboat. Causes de ces accidents.

I

Tous, petits et grands, nous avons notre calendrier, sorte de miroir de nos agitations, de nos joies, de nos ennuis ou de nos douleurs, dont chacun, à sa façon, mesure l'importance. Si les jours fastes que le temps y souligne sont, comme je le crois, ceux qui ont été pour l'esprit et le cœur une source d'émotions vives, nées, par exemple, de la conquête d'une amitié nouvelle, eh bien, le 4 août figure parmi les meilleures dates de ma vie.

La journée était superbe. Noyée dans une atmosphère d'une limpidité profonde, mais ardente, comme le soleil des régions tropicales, la Nouvelle-Orléans déployait sur la rive gauche du Mississipi ses îlets

de maisons, de magasins, d'hôtels, de banques, d'églises et d'édifices de toutes sortes, se multipliant, à vue d'œil pour ainsi dire, sur le vaste échiquier où une population sans cesse croissante, provenant de tous les points et de toutes les races de la terre, exerce son activité passionnée au jeu provoquant de la fortune.

Nous étions précisément arrivés au moment où une partie notable de la population émigre, soit vers les villes du Nord pour fuir la fièvre jaune, justement redoutée de tous ceux qui n'ont pas vu le jour dans les centres où elle règne périodiquement, soit vers les lacs, ou vers les plantations sucrières et cotonnières de la Louisiane, afin de jouir, pendant la saison d'été, de ces opulentes et hospitalières retraites.

Les bateaux à vapeur, arrivant ou partant, soufflaient, grondaient sur toute la ligne du port courbée en fer à cheval.

Des produits d'une variété infinie couvraient le quai. Parmi les innombrables colis, rangés méthodiquement par des groupes de nègres serviles, obéissant à une brève consigne, circulaient une foule de personnes de toutes conditions et de toutes couleurs; les unes reconnaissant des marchandises déposées là à leur adresse; d'autres quittant les bateaux qui les avaient amenées; quelques-unes se disposant à partir; un grand nombre enfin, circulant sans but précis, uniquement attirées par l'aspect du Mississipi et par le mouvement prodigieux dont le lit et les bords du fleuve sont le théâtre.

Par-ci, par-là, on apercevait des Indiens, bizarrement enguenillés. Les hommes, demi-nus, le visage vermillonné, la tête haute et pourvue d'une chevelure noire

flottante, portaient sur l'épaule la longue carabine (*riffle*) avec laquelle ils avaient abattu les pièces de gibier qu'ils venaient vendre aux *pâles visages*. Les femmes étaient chargées du butin de voyage, sac ou panier, flanqué parfois d'un ou plusieurs marmots, lot des misérables *squaws*, dociles aux exigences de leurs maîtres. Ainsi le veut la coutume des *Peaux Rouges*, débris de la célèbre tribu des Chactas.

II

Moi, je m'apprêtais à aller dans l'Indiana rejoindre ma famille que j'étais pressé de revoir.

Mais voyez la contradiction : au moment de retenir mon passage, je fus saisi d'un sentiment de tristesse indéfinissable. J'étais, certes, bien désireux de me rapprocher de ceux qui m'attendaient dans l'Ouest, pour me faire partager leur vie laborieuse et calme; et pourtant, j'éprouvais du regret à m'éloigner de la Louisiane. C'est que j'y avais reçu un accueil cordial; c'est que je me rappelais la chaleureuse amitié d'hommes dont j'allais me séparer pour longtemps..., pour toujours, peut-être!

Je me rendis à bord du *Louisiana*, en destination pour Louisville (Kentucky). On me fit observer que le bateau *chauffait* depuis deux heures, et qu'il ne tarderait pas à quitter le port. Je m'adressai à l'*Orénoque*, qui ne partait que le lendemain, et je m'assurai d'une cabine. Je payai 12 dollars (60 fr.) pour un trajet de près de 500 lieues, nourriture et lit com-

pris. Il y a dix ou quinze ans, ce voyage coûtait encore 60 dollars.

La perspective de rester une dernière journée à la Nouvelle-Orléans, jointe à la présence de quelques amis, me remit en belle humeur.

Au nombre de ces amis se trouvait Haudestan, brave Béarnais, qui se distinguait autant par les généreux emportements du cœur que par la pétulante légèreté de la tête. Sa nature tenait du vin de Bourgogne champagnisé!

— Dieu soit loué! me dit-il, et puisque tu nous appartiens encore pour tout un jour, je propose un *lunch*.

Le *lunch* est une espèce de goûter, imaginé par les cafetiers de la Nouvelle-Orléans, afin d'empoigner les consommateurs de rafraîchissements. Son origine fut assez modeste; mais la concurrence, sa mère, lui fit prendre bientôt des proportions surprenantes. Dans certains cafés, à la Bourse Saint-Louis et à Saint-Charles, par exemple, il affecte un luxe inimaginable. Deux fois par jour, on trouve les comptoirs (*bar-rooms*) garnis, non-seulement de pain, de biscuits, de fromage et de toute la série des viandes salées, mais encore de volailles froides, de roast-beefs, de petits pâtés chauds, en compagnie d'olives et de divers autres condiments fins; tout cela, bien entendu, dans le but moins charitable qu'intéressé de débiter, à la faveur de ces accessoires tentateurs, d'énormes quantités de breuvages raffinés. La tasse de café ou le verre de *n'importe quoi* coûte 25 ou 50 centimes, selon l'importance de l'établissement. C'est un prix fixe, que l'introduction du *lunch* n'a point fait varier. De sorte que pour un *picaillon* ou pour un *dime*, on peut se passer la fantaisie d'un punch au Madère et

d'un déjeûner à exalter les mâchoires les mieux titrées.

Tout en cheminant, nous passâmes devant l'hôtel Saint-Charles, et mes yeux se portèrent sur son vaste dôme qui semble comme un symbole de l'esprit de domination de la race anglo-saxonne.

— Voici, me dit Haudestan, en montrant le dôme, où il faudrait être perché pour embrasser du regard la *Cité du croissant.* La première municipalité, la plus ancienne des trois sections, fédéralisées sous l'administration d'un maire unique, est située au centre de la ville; elle est restée le siége principal de la population créole-française, à laquelle la Nouvelle-Orléans doit son existence. La troisième municipalité, située à l'est de la première, est surtout le refuge d'Allemands, d'Espagnols et d'Irlandais. La seconde, située à l'ouest, est le quartier américain proprement dit. C'est là que tout récemment les Anglo-Saxons ont établi leur camp. Eh bien, il est déjà devenu un immense fouillis d'affaires, un étourdissant foyer d'activité, un abîme de richesses. Il ne tardera pas à englober le reste. Cette race anglo-saxonne a la propriété envahissante de la goutte d'huile. Franchement, j'aime médiocrement ces avaleurs de peuples. Du train qu'ils vont, le monde ne sera bientôt plus assez grand pour eux. Ils finiront par escalader la lune pour y porter leurs machines et leur coton.

— Ne les défie pas, dis-je à Haudestan; ils seraient bien capables de te prendre au mot.

III

Haudestan haussa les épaules et, tout en devisant, nous nous dirigeâmes vers la taverne de Güthe, rendez-vous des buveurs de bière, et, par conséquent, d'un grand nombre d'Européens.

Pendant que nous sacrifiions à la brune déesse du lieu et trinquions au jour où il nous serait possible de nous revoir, entra dans la taverne un jeune homme que mon ami Haudestan s'empressa d'accoster. Il lui prit la main avec effusion, et, selon l'usage, il nous le présenta.

—M. Koulmy de Vance, dit-il, un de mes bons amis, mais aussi l'un des plus fieffés vagabonds du continent américain. Il est en ville depuis plus d'une semaine et l'ingrat n'est pas venu me voir !

— Mon cher Haudestan, répondit Koulmy, je ne t'ai pas oublié pour cela ; mais lorsque je sais mes amis bien portants, je ne me presse pas d'aller me jeter en travers de leurs habitudes.

— C'est bien cela, reprit Haudestan. Pour avoir chance de te voir, il faut être malade, perclus, agonisant, mort peut-être... — Il est vrai, ajouta-t-il en lui pressant la main, qu'alors tu es de force à veiller quarante jours et quarante nuits avec la constance d'un crucifix d'ivoire et la sollicitude d'une sœur de charité. Va, si quelque Plutarque écrit un jour la vie des coureurs de bois, il fera ton épitaphe en quatre mots : l'ami des mauvais jours.

— Cette épitaphe en vaut bien une autre, dis-je en regardant le nouveau venu.

Koulmy nous engagea à le suivre chez lui, afin de pouvoir causer plus confortablement. Sa chambre, ouverte sur le port, était rafraîchie par une brise qui s'élevait du Mississipi. D'un coup d'œil, j'en explorai le mobilier, composé notamment de bronzes et de quelques autres objets d'art. J'y remarquai les portraits de Washington, de Jefferson et de Calhoun, belles gravures américaines à la manière noire. Au-dessous de ces portraits étaient accrochées, à hauteur d'homme, en face d'une table de travail, trois gravures, représentant, l'une une scène de la vie de Christophe Colomb, l'autre Charles Fourier et la troisième le *Salvator Mundi,* d'Ary Scheffer. Enfin, un portrait de femme occupait une place à part, mais choisie : c'était celui de sa mère!

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Ce proverbe me revint à l'esprit, et vite la *folle du logis* se mit à galoper de Koulmy aux objets divers qui l'entouraient, pour essayer de dégager l'inconnue du caractère de notre hôte... Il ne devait pas tarder à venir lui-même en aide à ma curiosité.

Il s'assit entre Haudestan et moi, et je pus ainsi l'observer tout à mon aise.

Sa taille était petite; mais elle annonçait de la vigueur et de l'agilité. Son front, fuyant et bombé, à base large, était encadré par une longue chevelure blonde, bouclée. Ce qui distinguait particulièrement sa physionomie, c'était une pâleur nerveuse, sorte de voile mobile, s'assombrissant ou s'éclairant subitement; c'était surtout l'étrange feu de son regard. Ses grands yeux bleus, à globes excessivement coniques, étincelaient comme

deux pointes de diamant exposées au rayonnement d'une flamme intense.

De prime abord, l'extérieur de Koulmy exerça sur moi une attraction, à laquelle je ne cherchai point à me soustraire.

Haudestan rompit cet examen et mes préoccupations, en s'adressant à Koulmy :

— Mon cher, lui dit-il, je veux que tu m'aies une obligation. Monsieur, ajouta-t-il en me désignant, est ton compatriote. Souvent, je lui ai parlé de toi sans te nommer et je te demande la permission de devenir entre vous quelque chose comme un trait d'union de bon augure.

Koulmy fixa sur moi son regard lumineux, légèrement scrutateur, et me tendit cordialement la main.

Alors je me rappelai que, peu de jours auparavant, Haudestan m'avait, en effet, entretenu d'un Belge pour lequel il professait une estime très-vive. Koulmy avait été amené aux États-Unis par son amour des forêts vierges, des *prairies* et de la vie indépendante. Malheureusement sa mère, qui l'avait suivi, ne tarda pas à mourir dans une habitation qu'elle s'était créée dans l'Ouest. Depuis lors, il errait comme une âme en peine pour distraire sa douleur..., pour l'alimenter peut-être! Y a-t-il aux blessures profondes du cœur d'autre remède que la souffrance, épuisée goutte à goutte!...

Koulmy m'interrogea sur mes projets.

— Qu'allez-vous faire dans l'Ouest, me dit-il?

— De l'agriculture.

— Je vous en félicite, reprit-il. Selon Washington, la vie d'un agriculteur est, de toutes les existences, la plus délicieuse. *Elle est honorable, elle est amusante,*

et, avec des soins judicieux, elle est profitable. Elle peut procurer certainement la plus grande somme de bien-être qu'il soit donné à l'homme de goûter aux États-Unis. J'ai rêvé cette vie, mais vainement. Que de rêves et de projets ont le sort de ces trames dont une main maligne s'ingénie à emmêler, à rompre les fils!

— Je m'étais naïvement figuré, fit observer Haudestan, que, dans certaine position de fortune, on pouvait très-bien se résigner à contempler la forêt vierge, sans la troubler par des coups de hache et par toutes sortes de labeurs aussi peu productifs que souverainement insipides.

— Ce que tu dis là est insensé, répondit Koulmy. L'homme, quel qu'il soit, n'a pas le droit d'user infructueusement sa vie. Pour l'homme inutile, il n'y a pas de place entre le voleur et le parasite.

IV

Cette brusque sortie me surprit. Haudestan parut s'en apercevoir, et, pour me donner le change, il me demanda si les Belges étaient nombreux à la Nouvelle-Orléans.

— Je n'en connais guère qu'une douzaine, répondis-je, parmi lesquels un juge à la cour suprême de l'État de la Louisiane, tout simplement millionnaire; un vieil avocat très-retors et très-riche; un artiste peintre de cœur et de talent; trois ou quatre marchands en train de *faire de l'argent,* et quelques laborieux nouveaux venus, qui suivront, j'espère, l'exemple de leurs

devanciers. Les Belges qui s'expatrient par la voie du Sud s'arrêtent à peine en Louisiane. Cultivateurs pour la plupart, ils se dirigent surtout vers les terres des États de l'Ouest.

— Ils ont raison, murmura Koulmy, comme se parlant à lui-même ; c'est là surtout, au grand air, sous la voûte du ciel, en face des miracles de la terre, que les hommes se retrempent, grandissent en force, en dignité, et préparent les générations robustes qui seront la sauvegarde de la démocratie !

Je fus très-attentif à cette réflexion.

— Mais, fit observer Haudestan, on n'émigre guère, je suppose, en Belgique.

— En général, non. Cependant il y a quelques points d'émigration, et le Luxembourg en est assurément le plus notable.

— Le Luxembourg ! où ça niche-t-il ? dit Haudestan. J'avoue que je ne suis pas de première force en géographie. Je ne connais guère de la Belgique que les noms de quelques villes : Bruxelles, en Brabant, témoin du sort triste et fâcheux du pauvre juif errant ; — Liége, vaste et fumeuse fabrique d'armes ; — Gand, berceau du moutard qui devint Charles-Quint ; — Anvers, qu'illumine le génie de Rubens ; — Malines, boutique de dentelles ; — Saint-Hubert, providence des hydrophobes ; — Waterloo...

— Waterloo n'est pas une ville, dis-je en riant.

— Non ! riposta Haudestan avec impétuosité, c'est un champ de massacre, une terre de sang, un hideux charnier qui crie vengeance !

— Calme-toi, interrompit doucement Koulmy, et n'apostrophe pas trop désobligeamment ce petit coin de

mon pays. S'il éveille de légitimes regrets, en revanche il renferme des enseignements profitables. Les monuments de bronze et de granit qui se dressent dans le passé, pour marquer les laborieuses étapes de l'humanité, portent des effigies qu'il est indispensable de bien définir. L'histoire, sous ce rapport, brille de prétendues lumières dont il faut se défier comme des lueurs follettes qui se dégagent du sein des cimetières : elles éblouissent, mais elles égarent ceux qui les prennent aveuglément pour guides. Saluons avec amour les monuments consacrés aux martyrs du travail, aux héros de la science; mais ne les confondons point avec ceux qui sont destinés à glorifier la force brutale et les luttes homicides. Il me semble que, des entrailles du lion de Waterloo, une voix, retentissante comme le tonnerre de Dieu, crie incessamment aux peuples de la terre : Veillez, peuples, veillez, afin qu'Attila et tous les ravageurs armés par l'ignorance et la trahison ne fassent pas de votre bonne foi et de vos richesses des instruments d'oppression, de vos enfants des troupeaux de bouchers, de vos droits une litière sanglante, et de votre honneur un objet d'éternelle pitié!...

V

Haudestan n'insista point. Après un moment de silence, il alluma une cigarette, reprit sa place, puis demanda à retourner en Belgique, ne fût-ce que pour connaître la ville qui s'enorgueillissait d'avoir donné le jour à Koulmy.

— Ah! ça, mauvais plaisant, crois-tu donc qu'il n'y ait que des villes en Belgique? C'est un village bien humble, bien ignoré que mon village. Et tiens, si j'ai un peu les allures vagabondes de l'oiseau, j'ai un peu aussi l'amour du nid. Je me plais à y revenir... en pensée du moins, car il y a bien longtemps que je ne l'ai revu!...

— On ne peut être partout à la fois.

— Que veux-tu? J'affectionne les grands champs de course du Nouveau-Monde, et j'y reste. On m'a souvent accusé de cosmopolitisme et reproché de n'avoir pas le culte exclusif de la patrie. Je pense avec les oiseaux (je les cite volontiers) que la patrie est là où l'on aime, où l'on est aimé. Je n'ai plus personne pour m'aimer dans mon pays; qu'irais-je y faire?

Koulmy se tut et parut rêver. Puis, secouant la tête, comme pour en chasser d'importunes images, il reprit :

— Tu y tiens? Eh bien, je vais satisfaire ton indiscrète envie... Mais auparavant, laissez-moi, messieurs, vous offrir quelques rafraîchissements.

Il sonna, et une jeune négresse, à laquelle sans doute il avait donné des ordres en montant, entra avec un large plateau chargé d'oranges, d'ananas, de figues et de figues-bananes, enfin de toutes ces précieusetés qui courent les rues de la Nouvelle-Orléans, et sont, par leur bas prix, accessibles à tous. La négresse en même temps apporta quelques glaces et une bouteille de Madère. Cela fait, la belle fille du Congo disparut, en nous laissant voir, dans un sourire enfantin, une double rangée de dents blanches à faire pâlir l'ivoire.

Après que chacun de nous eut touché aux friandises

qu'il préférait, Koulmy voulut tenir sa promesse. Il parla de son village.

— Il figure à peine sur la carte du pays, dit-il. Cependant on ne peut lui refuser quelques traits particuliers, qu'il doit beaucoup moins à sa situation topographique qu'au caractère général de sa population.

Il est situé sur la rive droite de la Semois, jolie petite rivière qui étincelle au soleil d'été comme une onduleuse écharpe d'argent...

J'interrompis Koulmy pour dire que je connaissais cette rivière. La Semois, ajoutai-je, est à la fois le Pactole des pêcheurs, qui y font d'abondantes prises, et le Léthé des travailleurs, qui, en s'y plongeant dans la saison des bains, trouvent l'oubli de leurs fatigues.

Koulmy, poursuivant son récit, empêcha Haudestan de s'extasier sur mon érudition mythologique.

— Des deux côtés de la rivière, s'allongent de vastes pâturages, et quelques monticules frangent la vallée qu'elle traverse. Sous des apparences assez rudes, la population de mon village cache, en général, un grand fond d'honnêteté, de spontanéité et d'énergie. Envisagée dans son ensemble, on peut dire qu'elle est pauvre; mais jamais un mendiant n'en est sorti. Elle fait l'aumône, l'orgueilleuse, mais ne la sollicite point. Dépourvue de toute ressource industrielle, elle tire de l'agriculture ses moyens d'existence, soit qu'elle cultive pour son propre compte, soit qu'elle loue ses services. Si, à la fin de l'année, elle parvient à nouer les deux bouts, comme on dit, ce n'est qu'au prix de travaux et de sacrifices inouïs.

Il y a seize ans à peine que son territoire était encore

criblé de chemins, ou plutôt de fondrières, qui faisaient dire assez brutalement, mais avec vérité, qu'on y marchait *dans la boue jusqu'à la panse.* Aujourd'hui, les fondrières ont disparu, pour faire place à des routes convenables. Aussi les terres ont-elles énormément augmenté de valeur.

— Les efforts collectifs bien dirigés, ajoutai-je, produiraient partout des merveilles.

— Sans doute, dit Koulmy; mais, à défaut d'un lien propre à unir les habitants de la commune comme les membres d'un même corps se soutenant, se fortifiant, se complétant les uns les autres, chacun doit prendre souci de son propre sort. Il advient de cette nécessité que les travailleurs les plus entreprenants ou les plus gênés interrogent tous les points de l'horizon pour y découvrir une chance quelconque de soulager leur malaise.

— Les malheureux! ricana Haudestan. Au lieu de se résigner, de pâtir et d'expier, en vue des éternelles béatitudes de l'autre monde, ces catholiques aveugles se damnent à chercher, quoi? des biens passagers qu'invente la malice infernale pour amorcer ses piéges.

— Un grand nombre d'entre eux ont cherché et ils ont trouvé. Les uns, s'appliquant comme manœuvres aux travaux de construction, se procurent en France des ressources qui leur permettent de vivre moins péniblement, et parfois même d'acquérir une tête de bétail ou un lopin de terre. D'autres se font *brigouzeux,* c'est-à-dire marchands ambulants; ils parcourent la France avec une pacotille de fournitures de bureau, et l'on assure que leurs bénéfices réunis représentent, bon an mal an, une somme de 15 à 20,000 francs... D'autres,

enfin, séduits par l'exemple qui leur fut donné, il y a quelque vingt-cinq ans, par un brave homme de La Hache, nommé Tagnon, viennent aux États-Unis. Le nombre de ces derniers émigrants s'élève déjà, pour mon petit village, au chiffre considérable de 140 personnes : un peu plus du dixième de la population totale.

VI

— Pour peu que cette fièvre de désertion persiste, remarqua Haudestan, ton village finira par disparaître sous la mousse, le chiendent et les ronces.

— Rassure-toi : le besoin qui fait s'éloigner les uns amène les autres. La terre est douée d'une puissance d'attraction non moins irrésistible pour les vivants que pour les morts...

J'ai rencontré bon nombre de Belges dans les États de l'Ouest et du Nord. Ils ne sont pas riches; il en est même qui sont restés relativement pauvres; mais on peut affirmer que leur condition, à tous, est sensiblement améliorée, et qu'ils ont lieu de bénir, pour eux et surtout pour leurs descendants, l'inspiration ou l'exemple qui les a poussés aux États-Unis. Matériellement, leur vie n'est pas comparable à ce qu'elle était au village; ils travaillent assez rudement, mais ils sont à l'abri des soucis du lendemain.

Tous sont propriétaires de 40 arpents de terre au moins; un bon nombre en possèdent jusqu'à 100, 200 et même davantage, assujétis simplement à une faible taxe d'État : car vous savez que le gouvernement fédéral

n'établit point d'impôts directs; son revenu est tiré des droits sur les marchandises importées dans le pays et des ventes de terres du domaine national. La conscription n'existant point non plus aux États-Unis, cet impôt, cause de tant de cauchemars pour les familles, ne vient pas continuellement troubler nos émigrants.

— Combien il est regrettable, fis-je observer, que les travailleurs besogneux de nos campagnes n'aient pas le courage d'émigrer en familles, ou tout au moins d'envoyer leurs enfants dans ce pays, si riche en promesses.

— Pas d'argent, pas de Suisse, dit Haudestan; pas de courage sans énergie, pas d'énergie sans un certain luxe physique. Les Argonautes étaient bien nourris lorsqu'ils prirent le chemin de la Colchide : Médée et Omphale l'attestent.

— Et puis, reprit Koulmy, songez donc aux appréhensions qui s'emparent des populations sédentaires, à l'idée de l'inconnu. La mer! l'Amérique! les forêts vierges! Tout cela, dans leur esprit, signifie : tempêtes et naufrages, — peuplades sauvages et sanguinaires, — déserts pestilentiels, ruisselant de bêtes fauves et d'insectes malfaisants...

— En vérité, dis-je, il est bien permis aux simples et aux ignorants de se créer ces chimères, alors que tant d'autres, bien éduqués ceux-là, s'imaginent très-sérieusement que la peau des femmes américaines est d'un beau noir luisant, et que les républicains de Washington, vêtus de peaux de buffles ou de panthères (les dimanches), ne font point dix pas, fût-ce pour aller à la messe, sans être armés jusqu'aux dents.

— Vous savez comme moi, reprit Koulmy, quelle grosse affaire c'est pour nos campagnards qu'un dépla-

cement quelconque. S'il s'agit d'un voyage de dix, vingt ou trente lieues, grand Dieu ! que d'inquiétudes n'éprouvent-ils pas? Allez donc après cela dire à une mère : Là-bas, au delà de l'Océan, gît un beau pays dont les terres, faciles à acquérir, promettent une rémunération certaine aux bras laborieux. Il faut vous y rendre. Si vous hésitez, envoyez-y du moins vos enfants. — Dieu du ciel ! répondra la mère, y envoyer nos enfants ! sans pouvoir les accompagner et veiller sur eux ! Les y envoyer pour qu'ils aillent manger le pain dur de l'étranger et mourir parmi les indifférents sans consolations et sans prières ! Non, non, cela n'est pas possible. L'enfant qui abandonne sa mère, voyez-vous, perd son bon ange, que rien ne peut remplacer. L'enfant qui s'éloigne emporte le cœur de sa mère, et ne lui laisse, l'ingrat ! qu'une pauvre tête pour se souvenir et de pauvres yeux pour pleurer !...

A ces dernières paroles, je vis comme un frisson passer du cœur de Koulmy à son doux et pâle visage. Nous éprouvions tous un peu cette émotion, effet naturel de notre position commune.

VII

Koulmy continua.

— L'ignorance, le défaut d'énergie et d'esprit d'entreprise chez les uns ; l'absence de ressources suffisantes chez les autres ; ensuite les préventions, les répugnances, je devrais dire les rébellions de la tendresse familiale, si prompte à s'alarmer, sont des causes qui limitent le

mouvement de l'émigration, sans l'empêcher cependant de prendre un essor étonnant.

Koulmy tira de son portefeuille un petit carré de papier, et il continua :

— Un Américain, William Bromwell, a voulu, récemment, mesurer l'étendue de ce grand courant d'existences humaines qui, depuis cinquante ans, se porte vers les contrées de l'Amérique du Nord. Il a patiemment interrogé les documents officiels pour établir l'historique de l'émigration, et assigner leur nationalité, sexe, âge, profession, aux 4,212,624 émigrants étrangers qui, depuis 1819, sont venus de l'Europe et des autres parties du monde mêler leur sang britannique, allemand, celte, latin ou africain, à celui de la race anglo-saxonne, dont s'est formée la fédération américaine. L'auteur constate que, dans les dernières années, la moyenne a varié de 200,000 à 400,000 émigrants.

Sur ce grand total de 4,212,624 étrangers, accourus de tous les points du globe vers l'Amérique, les documents officiels attribuent un chiffre de 2,485,000 au sexe masculin, contre 1,679,136 appartenant au sexe féminin ; 48,408 sont mentionnés sans désignation de sexe. L'âge prédominant, dans cette foule émigrante, est de vingt à vingt-cinq ans ; puis de vingt à trente ; toutefois, il est à remarquer que beaucoup de départs se font par groupes de familles ; les émigrants au-dessus de quarante-cinq ans sont relativement nombreux, ainsi que les enfants de dix ans, de cinq ans et même au-dessous.

Quant aux professions ou métiers de ces 4 millions et plus d'émigrants, l'ouvrage de M. Bromwell ne les réca-

pitule pas pour toute la série. Mais, pour l'une des dernières années, sur un total de 226,298 individus (émigrants mâles généralement), dont les professions étaient officiellement spécifiées, on comptait 169,561 travailleurs agricoles, gens de ferme et de labour; environ 37,000 ouvriers ou manœuvres (*mechanics*) de tout métier; 15,173 commerçants; 1,260 marins; le reste (3,000 environ), appartenant aux diverses carrières libérales, comme 237 médecins, 137 légistes, 397 ecclésiastiques, 213 ingénieurs, 26 professeurs, 66 artistes, 13 acteurs, etc.

— L'art, dit Haudestan, occupe une mince place dans l'émigration : Messieurs les médecins lui auraient-ils fait peur?

— M. Bromwell a envisagé aussi l'émigration au point de vue des nationalités, et il établit ce fait, bien connu d'ailleurs, que c'est à l'Irlande qu'elle doit son principal élément. La faim, la misère, le désespoir et l'appât d'un sort meilleur n'ont pas chassé de la verte Érin moins de 1,747,930 individus, dont la moitié environ durant la période de huit ou neuf années calamiteuses, qui débuta par la famine et aboutit à une si cruelle décimation des populations irlandaises.

En prenant tout le Royaume-Uni dans son ensemble, on trouve qu'il a donné, pendant la période des trente-sept dernières années, 2,343,445 émigrants, soit plus de la moitié du nombre total. Viennent ensuite :

Allemagne, pour	1,242,082
Hollande, Belgique et Suisse. .	55,645
Danemarck, Suède et Norwége .	32,500
Pologne et Russie	2,256

Amérique anglaise (Canada) . .	91,699
Chine et Indes occidentales . .	16,988
France	188,725
Espagne, Portugal et îles. . .	19,091
Turquie et Grèce.	231
Amérique espagnole et îles. . .	57,566

Ces détails donnent lieu à une remarque : c'est que l'émigration d'origine gréco-latine, ou d'Europe méditerranéenne, n'y figure que pour environ 300,000 individus. Ce ne serait, en définitive, pour le groupe latin mêlé aux descendants des *Pilgrim fathers,* que 7 centièmes environ du total général, dont les 93 centièmes par conséquent (abstraction faite du groupe indo-chinois) se forment des races du Nord, parmi lesquelles la puissante race anglo-saxonne prit son origine.

— De sorte que l'émigration européenne aux États-Unis a l'apparence d'un rapprochement de famille, qui amplifierait incessamment la goutte d'huile dont je parlais tantôt, pour en faire un torrent irrésistible. Pour avaler un pareil phénomène, j'ai besoin, dit Haudestan, d'une gorgée de cet excellent Madère. Et il vida son verre.

— Le flot sans cesse grossissant de l'émigration a trouvé, principalement dans le *Far west,* une large issue; il aboutit, Dieu et Christophe Colomb en soient loués! à une terre de promission, où les réprouvés de Malthus, *qui arrivent trop tard au grand banquet de la nature,* ont l'espoir de trouver, non pas l'implacable squelette de la Mort pour les congédier, mais un bon génie leur offrant d'abondants éléments de bien-être

matériel et d'indépendance, sans compter la faculté d'entrer facilement dans la grande famille américaine. Il suffit pour cela de manifester, devant une cour de justice, l'intention d'être naturalisé. Après cinq années de résidence, on jouit de tous les droits du citoyen.

VIII

— Vraiment, je te félicite, dit Haudestan, en s'adressant à moi, de pouvoir aller visiter l'Ouest, pour lequel notre ami Koulmy s'est épris d'un si bel amour.

— Quand partez-vous? demanda Koulmy.

— Demain, par *l'Orénoque*.

— J'en suis charmé, dit-il obligeamment; nous ferons route ensemble.

— Ah! ça, reprit Haudestan, tu plaisantes sans doute, Koulmy, quand tu nous dis que tu te rembarques demain? As-tu juré de faire crever d'envie Isaac Laquedem lui-même? A peine arrivé du Texas, voilà que tu prends de nouveau le chemin de l'Ohio.

Koulmy répondit qu'un vœu sacré l'appelait dans les environs de New-Albany.

— Un vœu! un pèlerinage, peut-être! Allons, tu te moques de nous. Avoue plutôt, satané Robin des Bois, que tu vas là pour une partie de chasse.

— Peut-être, fit Koulmy, devenu pensif.

— Oh! pardon, dit Haudestan, j'oubliais... Et il s'interrompit, en tendant la main à son ami.

Haudestan avait oublié qu'un cimetière de l'Indiana renfermait la sainte femme à la mémoire de laquelle

Koulmy allait chaque année payer un tribut d'amour et de larmes.

Voulant mettre un terme au silence pénible amené par cet incident, je repris la conversation.

— Il paraît, dis-je, que la chasse est une habitude bien répandue en Amérique. Les Américains tiennent à ce droit primitif. La chasse se conçoit, d'ailleurs, dans un pays où tout la favorise : la liberté d'aller et de venir, aussi bien que l'abondance du gibier...

— Et les convoitises du gourmand, ajouta Haudestan.

— Le marin est épris de la mer, le soldat des combats, le savant de ses études, le marchand de ses spéculations; moi, je le confesse, dit Koulmy, j'aime la chasse. Que de journées j'y ai dépensées dans un isolement aussi stérile que charmant!

— Qu'a-t-elle donc de si attrayant? Des rhumatismes et les accidents les plus variés en perspective, objecta Haudestan.

— Tais-toi, si tu ne comprends pas les séductions de cette lutte de l'intelligence, de l'adresse et parfois de l'audace contre la brute agile, défiante, rusée ou agressive.

— Es-tu bien sûr que l'homme joue le beau rôle dans ces duels de sauvages et de grands seigneurs?

— Il joue son rôle, et cela suffit. La chasse a, d'ailleurs, ce côté-ci : elle exalte les sens et leur communique une sorte de subtilité intense; elle établit entre les choses extérieures et le chasseur une affinité qui lui procure des impressions et des jouissances singulières. Il perçoit, avec une lucidité et une rapidité incomparables, les couleurs et les sons. Le bourdonne-

ment des insectes, le ramage, le chant et les battements d'ailes des oiseaux, le cri des écureuils, le galop des chevreuils, le murmure des arbres, les ondulations des herbes et des fleurs, les senteurs forestières et les nuances multicolores qui se confondent dans l'espace, tout cela constitue une langue vague et puissante dont l'âme du chasseur est profondément saisie. Le chasseur n'est jamais seul. La nature lui fait un cortége de toutes ses lumières, de tous ses aromes, de toutes ses voix, de toutes ses harmonies !

IX

— Rêveur! rêveur! dit Haudestan. La rêverie, cette fille alanguissante de la nébuleuse Germanie, s'est, paraît-il, faufilée en Belgique. J'espère que la garde qui veille à nos frontières ne la laissera pas pénétrer au sein des Gaules... Ah! Koulmy, comme tu me rappelles ton pauvre compatriote Teljan, qui s'en est allé si tristement !

— Aurait-il quitté la Nouvelle-Orléans?

— Il est mort pendant ton absence!

— Mort! Que lui est-il donc survenu?

— Tu sais qu'il s'était établi, comme menuisier entrepreneur, sous le patronage de personnes qui avaient su l'apprécier. Fort de son intelligence laborieuse et de sa probité, il commençait à marcher seul; si bien que le pauvre enfant nourrissait l'espérance de pouvoir bientôt regagner Bruxelles. Son brave cœur le perdit. Ne sachant rien refuser, Teljan consentit à endosser

quelques billets pour obliger un ancien camarade. A l'échéance de l'un de ces billets, le souscripteur, par suite du désordre de sa conduite et du désarroi de ses affaires, se trouva dans l'impossibilité de payer. De là, protêt et recours contre Teljan. Le malheureux, pris au dépourvu, perdit la tête. Se croyant déshonoré, il se tua!

— Mon Dieu! Et personne n'est venu à son aide!

— A un cœur de flamme, il joignait une timidité d'enfant. Il aurait certes pu trouver dans le cercle de ses relations dix fois la somme dont il avait besoin. Mais, par pudeur, par excès de délicatesse, il a caché son état de gêne, résultat de son imprudente confiance.

— Pourquoi n'étais-je pas là, soupira Koulmy, en détournant ses yeux humides.

— Tu n'étais pas là, reprit Haudestan, bien résolu d'écarter ce triste sujet; tu n'étais pas là, parce que... tu étais ailleurs; parce qu'avec ta manie de pigeon ramier, tu charmais tes loisirs dans je ne sais quelle contrée sauvage. Mais, crois-moi, rien n'aurait pu empêcher Teljan de se tuer tôt ou tard. Sa mélancolie s'exaltait chaque jour davantage. Je l'ai surpris maintes fois dans son atelier, aux heures de repos, buvant l'élixir de mort à la coupe emmiellée par cet empoisonneur de Gœthe. Pour échapper à la tentation du suicide, il aurait dû, non pas respirer l'air malsain de Werther, mais fuir un pays où les aventuriers ayant plus d'audace que de sens moral, ont seul chance de ne point faire naufrage.

— Tu exagères tout.

— Oh! que non.

— Tu pousses même l'exagération jusqu'à te calomnier.

— Si je réussis, ce n'est pas sans peine.

— Si tu réussis, c'est, à mon avis, surtout parce que, quoi qu'on en dise, la conscience, en affaires et partout, est la meilleure des conseillères, la plus sûre des boussoles.

— Je suis, comme tant d'autres, enfoncé dans ce sol marécageux, et j'y reste. J'y reste, sans trop me faire de mauvais sang : les cannibales d'insectes qui pullulent ici ne l'aiment point. Mais, à tout prendre, que ne puis-je partir avec vous, demain, pour aller oublier dans les eaux de l'Ohio, celles de notre détestable Mississipi.

— Tu as tort de médire du Mississipi.

— Il est vrai, dit Haudestan que, sans lui, l'eau potable pendant l'été serait aussi rare en ce pays qu'en Judée pendant les sécheresses : les gosiers se calcineraient, c'est sûr, sous l'action d'un soleil torride; les peaux prendraient feu comme des allumettes chimiques, et les incendies, qui fournissent, chaque jour, aux pompiers volontaires l'agrément de se casser quelque chose, auraient beau jeu. Mais, en revanche, sans lui, la Nouvelle-Orléans, ce perfide guêpier, n'existerait pas; et des milliers de chrétiens ne se trouveraient point menacés perpétuellement par des nuées de maringouins, de brûlots, de bêtes rouges, de frappe-d'abord, de ravets, de serpents à sonnettes et autres collaborateurs de la fièvre jaune, qui font de la Louisiane un modèle de purgatoire. Parce que le Mississipi prend sa source au cœur des Rocheuses et laboure plus de mille lieues de territoire dans sa course brutale, les rêveurs des quatre coins du globe le jonchent de toutes les fleurs de la rhétorique. C'est pitoyable! Eh bien, je m'insurge contre

ce parti-pris des extatiques et des aveugles; je déclare que le *Père des fleuves,* par la masse et la nature de ses eaux jaunes, boueuses, me fait l'effet d'avoir été créé et mis au monde pour servir de déversoir à tous les égouts de l'univers. Ah! je comprends, pardieu! que la France ait saisi l'occasion de s'en débarrasser. Ce que je m'explique moins, c'est que les Américains, qui connaissent le prix de l'argent, l'aient acheté 15,000,000 de dollars.

X

— Je me souviens, dit Koulmy, qu'en te baignant dans le fleuve, à quelques pas d'ici, devant Alger, tu eus un jour avec un alligator un démêlé peu récréatif. Friand de chair fraîche et sans égard pour les règles les plus vulgaires de l'hospitalité, il t'a poursuivi les dents aux reins, comme pour te montrer comment un monstre peut traiter un joli garçon. Dieu soit loué! tu en as été quitte pour la peur. Cette aventure, j'en conviens, est une circonstance atténuante en faveur de ta mauvaise humeur. Abomine donc, à ton aise, le crocodile en général et le caïman en particulier; mais le Mississipi!... Tu oublies que le Mississipi a, en quelque sorte, servi de champ d'essai à la navigation à vapeur, et qu'à ce titre seul, il mériterait les révérences du monde entier. Tu oublies que ce *grand chemin qui marche,* est parcouru chaque année par plus de 600 vapeurs, représentant une quarantaine de millions de francs, et qu'il contribue dans une mesure immense à accélérer le développement de la vie, de la richesse et de la puissance dans le corps qu'il traverse.

Il y a cinquante ans à peine (en 1784) la Louisiane produisait 80 balles de coton; le navire qui les transportait en Angleterre fut saisi à Liverpool, sous prétexte qu'une quantité aussi exorbitante de coton ne pouvait provenir de l'Amérique. Aujourd'hui, grâce surtout au Mississipi, le territoire aux 80 fabuleuses balles de *Soie des Indes*, produit déjà annuellement, en moyenne, quelque chose comme trois millions et demi de balles de coton, trois cent mille boucauts de sucre, sans compter diverses autres récoltes notables.

Le Mississipi a donc, en définitive, comme tu le vois, une assez sérieuse raison d'être; s'il n'existait point, il ne serait pas mal à propos de l'inventer. Tu vois aussi par là que les États-Unis n'ont pas fait si sotte opération en achetant la vallée du Mississipi à la France. Du reste, si la France a souscrit à cette cession, ce n'a pas été par dédain pour l'affreux Mississipi. Elle a parfaitement compris que, si elle ne se hâtait, elle ne retiendrait pas longtemps sous sa domination la Louisiane, exposée par sa position aux assauts de l'esprit démocratique du Nord. La France a tout bonnement voulu ce qu'elle ne pouvait empêcher. D'ailleurs, à quoi lui aurait servi de s'obstiner? La mère-patrie était-elle à même de consolider les destinées de la colonie naissante? Qui oserait l'affirmer, même en présence de l'expérimentation dont l'Algérie est le théâtre? La France est merveilleusement propre, par la nature de son génie explosif, sympathique et enthousiaste, à remuer le monde, à semer les idées fécondes. Mais ses incomparables emportements ont, hélas! des retours navrants, des défaillances mortelles. Ce qui crée les colonies, ce n'est point le souffle magique du génie artiste et guerrier, c'est le sens pratique,

opiniâtre, indomptable, des affaires. La France a possédé plus de colonies qu'aucune autre puissance au monde : où sont-elles? Elles ont eu, en général, le sort des institutions qu'elle se donne à elle-même... Sais-tu ce qu'est ta France, ta belle France que j'aime? C'est un capricieux héros de légende. Affolée de gloire, elle enfante des merveilles. Mais ces merveilles, à peine nées, s'évanouissent comme des fantômes!

— Possible, murmura Haudestan; mais ses sacrifices ne sont pas stériles.

— Non! non! le rayonnement de son esprit intrépide et le sang qu'elle prodigue enrichissent le patrimoine de l'humanité!

XI

— Je vois à regret, mais sans surprise, dit Haudestan, que tu es plus que jamais encroûté d'américomanie. Je te passe ta prédilection pour l'Ouest et le Nord, voire même, si cela te plaît, pour la démocratie américaine. C'est, pour toi, une façon de rendre hommage aux institutions de ta libre Belgique. Après tout, s'il faut absolument des gardiens aux peuples, eh bien! un président de république, à 125,000 francs de liste civile, est peut-être préférable à un incomparable et onéreux shah. Je ne disconviens pas non plus qu'il ne puisse y avoir un certain agrément pour des hommes majeurs, en possession de leur bon sens, de s'occuper directement, ou par des délégués librement choisis, de leurs affaires, au lieu de les laisser à des tuteurs imposés, et parfois

infidèles. Mais il ne faut pas pousser les choses jusqu'à l'idolâtrie inclusivement. Quant à moi, je ne suis pas encore assez Égyptien pour me rallier au culte des crocodiles et des débordements immondes du Mississipi. Je ne puis m'amouracher non plus de la Nouvelle-Orléans, qui s'allonge pendant près de deux lieues entre le limoneux *Père des eaux* et des marais putrides, sur un sol où Deucalion n'aurait pas trouvé la plus petite pierre ou le plus mince caillou pour en faire un enfant. Quel délicieux séjour que celui d'une ville où chaque été les étrangers, non habitués à humer les miasmes vomis par ses marécages, doivent plier bagage devant la fièvre jaune, pour ne pas être victimes du monstrueux oiseau de proie! Si cette ville tenait absolument à devenir le bazar de la population la plus barbouillée, la plus bigarrée du globe, pourquoi diable n'a-t-elle pas exhibé ailleurs ses longues et insipides rues coupées à angles droits, qui lui donnent un air de tablette de damier? Les maringouins, la peste jaune, et peut-être bien un peu Messieurs les apothicaires auraient pu s'en plaindre; mais les marchands de bananes et de noix de coco, mais toute l'immense chaîne de bipèdes acharnés autour du tapis vert de la spéculation, s'en seraient, à coup sûr, félicités comme moi.

Nous rîmes des boutades de cet étourdi de Haudestan, et surtout du ton avec lequel il les décochait. Cependant, le premier mouvement de gaieté passé, je fus saisi d'une sorte de remords. Il me sembla que j'avais tort de m'associer, par un fou rire, aux critiques outrées dirigées contre une ville que j'allais saluer de mes adieux reconnaissants. Aussi fût-ce avec plaisir que je vis Koulmy se faire le champion de la Nouvelle-Orléans.

XII

Il s'attacha, d'abord, à justifier sa situation, admirablement combinée, comme point intermédiaire entre l'Europe et toutes les parties Sud-Ouest du continent américain. Il montra, qu'à part la fièvre jaune, dont la science réussit chaque jour davantage à limiter les ravages, la Nouvelle-Orléans était l'une des villes les plus saines du littoral de l'Amérique du Nord; que son état s'améliorait sans cesse, d'ailleurs, par des travaux d'assainissement qui se poursuivent vigoureusement. La preuve, c'était son expansion rapide, qui tiendrait du prodige ailleurs qu'aux États-Unis.

En 1785, on y comptait à peine 5,000 âmes. Les recensements de 1820 et de 1830 ont accusé respectivement une population de 24,552 et 50,000 âmes. Aujourd'hui, en comprenant le faubourg Sainte-Marie, la population s'élève à 200,000 âmes, et l'on peut prédire hardiment que, dans vingt ans, la Nouvelle-Orléans aura plus de 300,000 habitants. Elle est déjà l'un des plus grands centres d'affaires du monde, et elle renferme des éléments de civilisation en rapport avec son importance commerciale. Oh ! je sais que le puritanisme intolérant fait aux Louisianais un péché mortel, hélas ! de leurs amours un peu vagabondes, de leur ardeur pour les plaisirs partagés, voire même pour les dangers provoqués. Mais, en fait, les créoles se distinguent par une affabilité séduisante, une grande tendresse familiale,

une amitié chaleureuse, une bravoure chevaleresque, un patriotisme éclairé et une imagination qui commence à se révéler avec éclat, notamment dans le domaine de la poésie.

— Je ne leur conteste aucune de ces qualités, dit Haudestan.

— Ton humeur taquine semble mal s'accommoder aussi des dispositions des villes américaines, dont la Nouvelle-Orléans fournit un type assez exact.

— Les longues rues droites qui, en se croisant, divisent, avec une sorte de régularité géométrique, ces villes en îlets ou carrés de maisons, manquent d'originalité et d'imprévu; elles m'agacent. Il serait curieux qu'une entente cordiale ne s'établît pas sur ce point entre le représentant des vieilles cités flamandes de Charles-Quint et celui de la France de François Ier.

— Eh bien, non! dit Koulmy. Je préfère le système des rues américaines aux ruelles tortueuses, aux carrefours étouffés, étouffants, où l'on meurt faute d'air et de soleil! Tant que l'agréable ne peut être greffé sur l'utile, celui-ci a le pas sur l'autre dans les besoins des peuples jeunes. Les Américains, toujours si affairés qu'on s'est cru autorisé à dire d'eux : Ils ne vivent pas, ils courent, — ont adopté la ligne droite, la plus courte; ils ont ménagé à leurs habitations de larges et lumineux courants d'air; et, en cela, dans le Sud surtout, ils ont mille fois raison. Je leur reproche seulement de n'avoir pas multiplié davantage les belles et ombreuses bordures d'arbres autour de leurs places, ainsi que le long de leurs esplanades et de leurs principales rues. Quant aux villes du moyen âge, je comprends l'intérêt qu'elles inspirent aux imaginations sensibles et aux artistes

friands des conceptions pittoresques, des vifs contrastes; mais, en y réfléchissant, j'aperçois que les effets résultant de ces conceptions et de ces contrastes ont été obtenus au prix de la violation de toutes les règles de l'hygiène et du bien-être des masses. J'y vois, en outre, un témoin à charge contre les inégalités au sein desquelles se sont débattues douloureusement les générations passées; et, pour ce motif seul, je les verrais, sans regret, crouler sous le marteau des démolisseurs, en attendant que les hommes se bâtissent, de leurs mains libres, unies et fortes, des cités et des édifices vraiment dignes d'eux.

Haudestan, obstiné comme la plupart des gens à chaudes antipathies, ne recula pas, selon son mot, d'une semelle. Il fut inflexible. Dans sa pétulance méridionale, il retomba, comme une verge d'acier, sur les choses qu'il avait maltraitées, et, cette fois, il lança à Koulmy l'épithète d'utopiste et d'américomane.

— Utopiste, soit, dit Koulmy; mais américomane!... Décidément tu abuses des néologismes de la belle langue de ton beau pays. *Américomane* implique une idée de partialité outrée, d'exclusivisme aveugle, injuste...

— Ce n'est pas mon intention à ton endroit, répondit Haudestan. S'il en était autrement, je mériterais le fouet réservé aux nègres mal dressés.

— Aussi, reprit Koulmy, si je repousse ce reproche, c'est moins pour répondre à tes escarmouches humoristiques, qu'aux dénigreurs systématiques dont l'aplomb tient lieu de convictions et de bonne foi. Je confesse que tout ici n'est point parfait...

— Sauf pourtant l'esclavage, *le spectre noir,* dit avec ironie le Béarnais.

— L'esclavage!... Oh! il m'inspire autant de tristesse que ces autres spectres : le servage et le prolétariat. L'esclavage est l'erreur, le crime, si tu veux, du passé; mais la démocratie ne peut envisager sans douleur ce funeste héritage des temps qui l'ont précédée. Ce n'est point là, du reste, une question de justice abstraite que l'on puisse décider à coups de langue et de lestes formules; c'est un problème formidable dont l'extrême complexité fait pâlir les plus braves. Nous y reviendrons plus tard.

XIII

— Non, poursuivit Koulmy, je ne me dissimule pas les défauts ou, si vous aimez mieux, les vices qui altèrent encore le caractère des institutions américaines. Mais, lorsque je considère que, nonobstant cela, ces institutions produisent un grand peuple qui s'avance et s'élève fièrement dans la voie du progrès, je souris avec pitié des caricatures qui en ont été souvent faites. Certains voyageurs ont rencontré aux États-Unis des nez de travers, des yeux louches, des bouches démesurées, que sais-je encore? Puis, croquant et groupant le tout, ils ont crié bien haut : Voilà, messieurs, mesdames, voilà le portrait fidèle d'une société sortie des flancs d'une chimère : la république!

Impossible de se moquer du monde plus effrontément.

Ainsi, des coureuses d'aventures, bohêmes en jupons, ont essayé de ternir les mœurs de la femme améri-

caine, parce que, dans le cours de leurs voltiges, elles n'ont bien vu et pu juger que les lorettes et les Dons Juans de l'*Autre Monde*.

De grandes dames aristocratiques ont ri du ton simple des femmes américaines, parce qu'elles ignoraient que là où règnent l'amour du foyer domestique et les devoirs de la famille, la femme ne peut élever à la hauteur d'un culte les grâces de convention et le despotisme de la mode.

Des touristes ont dénoncé la coupe des habits, les rudes poignées de mains, les vigoureux appétits, les vulgaires allures et le laisser aller des démocrates américains, parce qu'ils n'ont point compris que des hommes nouveaux, aux prises avec les exigences d'une vie de labeurs incessants, ne pouvaient rivaliser avec des individualités élégantes, sorties des serres-chaudes de l'opulence oisive et façonnées à la pratique rigoureuse d'un formalisme traditionnel et puéril.

Quant aux écrivains politiques, quelques-uns ont vu avec les yeux d'une ferme et loyale intelligence; et les consciences ouvertes aux accents de la vérité, les ont facilement distingués. Mais, en dessous d'eux, grouille un essaim de pamphlétaires et d'acrobates littéraires, dont le but consiste surtout à exploiter l'ignorance, les préjugés, l'égoïsme ou la malveillance d'un public dont ils se jouent.

XIV

Or, selon moi, continua Koulmy, la société américaine est fondée à n'admettre comme juges que les hommes indépendants qui l'étudient dans ses progrès accomplis, dans ses tendances naturelles, dans sa virtualité industrielle, morale et politique. Les éléments résultant de cette étude peuvent seuls permettre d'établir un parallèle sérieux, concluant, entre la condition sociale des États-Unis et celle des autres nations du monde.

— Pardieu ! dit Haudestan, il serait plaisant de voir l'*Uncle Sam* assis dans un des plateaux de la balance, dont Koulmy, par exemple, tiendrait le fléau. Il te persuaderait aisément, mon cher ami, qu'il est *the first people of the world,* et que Candide parlait d'or lorsqu'il représentait le Nouveau-Monde comme le meilleur des mondes possibles.

— Pensez ce qu'il vous plaira de l'Américain, envisagé isolément. Quant à moi, je crois que nulle part au monde l'homme n'a, au même degré que lui, comme citoyen, le sentiment de sa valeur personnelle. Pourquoi ? parce qu'il jouit, au sein de la liberté la plus large, d'une sécurité réelle; parce qu'il tire de son travail une ample rémunération qui, en lui garantissant le bien-être, lui permet d'agrandir ses facultés industrieuses et de braver la mauvaise fortune; parce que, d'ailleurs, il puise, dans la contemplation de ses œuvres, aussi bien que dans l'exercice de ses droits et dans la pratique

de ses devoirs sociaux, une force morale qui s'exalte encore au frottement de la vie collective à laquelle il est incessamment convié.

Voilà pour l'individu.

Mais c'est principalement comme peuple que jusqu'ici les Américains défient toute comparaison.

— Tu sais l'opinion de Talleyrand à leur égard, dit ironiquement Haudestan.

— Je ne récuse point la compétence du prince de Talleyrand, en matière *de fiers cochons et de cochons fiers.* Mais, ne t'en déplaise, je place l'irrévocable autorité des faits au-dessus du témoignage de ce trop habile homme.

On niait le moyen d'organiser, de rendre viable une grande république, parce que, disait Napoléon Ier, *on ne trouve dans la démocratie pure aucun point d'appui, aucune possibilité de direction;* et voilà que les Américains composent une fédération de 27 millions d'âmes, répandue sur un territoire d'environ six cent neuf millions d'hectares (203 fois la surface de la Belgique) et gouvernant ses propres destinées, en s'appuyant avec confiance sur la volonté nationale universellement exprimée.

Leur armée permanente est à peine de 10,000 soldats; mais leur marine marchande compte 18,000 navires d'une capacité de trois millions et demi de tonneaux; mais le réseau de leurs chemins de fer en activité a déjà plus de sept mille lieues d'étendue; leurs lignes télégraphiques embrassent une longueur excédant quinze mille lieues; sans compter que leurs terrains houillers, espoir de l'industrie, comprennent, d'après le géologue Henry Rogers, au moins cinq cent mille kilomètres carrés, renfermant dix fois plus de

charbon de terre que tous les gisements de l'Europe entière...

Pourvus de ces instruments de travail, de ces forces motrices, de ces moyens gigantesques de transport et de communication, les États-Unis ont imprimé à leur production agricole et manufacturière un développement inouï.

Le champ d'étoiles de leur glorieux drapeau s'élargit chaque jour : les treize États primitifs de la confédération comptent dix-huit nouvelles recrues, à côté desquelles plusieurs autres sont en voie d'éclosion. Sans être prophète, on peut prédire que la population des États-Unis, qui s'est élevée en cinquante-sept années de trois à vingt-sept millions d'habitants, atteindra, à la fin de ce siècle, cent millions d'âmes.....

Haudestan convint que ce tableau ne manquait pas d'étoffe.

— Ce n'est pas tout, reprit Koulmy. Il importe d'ajouter à ce tableau : un vaste système d'éducation publique, dont le peuple lui-même est le promoteur direct; une presse dont les trois à quatre mille organes de publicité, répandus en feuilles innombrables, provoquent de toutes parts l'examen, la discussion, la vie. Fils de la lumière et du droit, ce peuple ne dérogera pas.

XV

— Il ne dérogera pas... c'est facile à dire, objecta Haudestan. L'histoire n'autorise pas précisément une pareille affirmation; elle montre, au contraire, qu'une noble origine, dans bien des cas, ne préserve pas plus les empires que les individus d'une décadence fatale. Tu parles de lumière! Celle qui t'éblouit a des effets bien divergents; si elle profite aux uns, en revanche elle aveugle et crétinise les autres. Vois plutôt les tendances de cet affreux nouveau-né, le parti des Know-Nothings...

— Ces enfants perdus sont, je l'avoue, de nature à étonner les étrangers. Ils essaient, entr'autres choses, de renouveler la croisade qui, sous John Adams, en 1798, eut pour conséquence d'élever de 5 à 14 années le terme exigé pour la naturalisation. Mais la règle de 5 ans, consacrée en 1802, pendant la présidence de Thomas Jefferson, n'est pas, crois-le bien, sérieusement menacée par les tentatives réactionnaires du néo-whiggisme. Un despote, secondé par l'inertie de tout un peuple accroupi à ses genoux, pourrait accomplir de ces choses-là; elles ne sont pas possibles de la part d'une nation jeune, maîtresse d'elle-même et incessamment soumise à l'action vivifiante des libres débats.

— Et cependant, remarqua Haudestan, dans un meeting de *Natifs*, tenu l'autre jour à la Bourse Saint-Louis, un avocat des Opelousas, que tu connais, a dit

impunément, devant un auditoire nombreux, que l'Europe n'envoyait aux États-Unis que des mendiants, des vagabonds, des *pick-pockets,* et qu'il fallait, à tout prix, empêcher ou tout au moins refréner ce débordement d'éléments abominables.

— Ce transfuge du parti démocrate n'est pas seul à prêcher sur ce ton, reprit Koulmy avec amertume. La haine aveugle les *Natifs,* et c'est heureux : l'excès même de leurs exagérations réveillera la conscience publique. Ces renégats épileptiques feignent d'oublier que leurs pères étaient des étrangers, des *foreigners,* comme ils disent, c'est-à-dire de ceux dont ils soufflètent l'origine.

— Si j'avais assisté à ce meeting, grommela Haudestan, j'aurais considéré comme une offense les déclamations du prêtre insolent de l'intolérance, et je me serais levé pour lui répondre.

— Toi, Haudestan, tu aurais combattu cette infatigable machine à paroles?

— Certainement. L'indignation m'aurait inspiré. Je lui aurais dit...

Haudestan se leva et prit une pose à la fois crâne et plaisante :

Vous prétendez qu'il est honteux de s'expatrier. Selon vous, l'immigration étrangère ne serait qu'un ramassis de vagabonds et de voleurs. Eh bien, vous mentez : vos statistiques officielles le prouvent. Mais, supposons que votre mépris soit justifié, ne comprenez-vous pas qu'il rejaillirait sur vos têtes? En effet, d'où sortez-vous? De la cuisse de quelque Jupiter indien? Non! S'ils n'étaient point des aborigènes purs, des *Peaux Rouges,* qu'étaient-ils vos pères ou les pères de vos pères? Ils étaient des étrangers... Or, si l'expatria-

tion est, comme vous l'avancez, une honte ; si les étrangers abordant ces rives sont entachés de vices et de crimes, ceux dont vous descendez étaient donc de francs vauriens, car ils étaient souillés du péché originel que vous flétrissez... Eh quoi ! vous vous cabrez contre les conséquences d'un système de récriminations qui, en remontant à vos pères, atteindraient logiquement et stigmatiseraient leurs enfants ? C'est bien ! A défaut d'équité, vous montrez de la pudeur. Mais, à mon tour, j'ai le droit de proclamer que les *strangers* qui constituent une partie imposante de la force, de la richesse et de la gloire de ce pays, sont à l'abri de vos diffamations. Cessez donc de les poursuivre de votre bave ; épargnez-vous cette ignominie...

Je n'aurais peut-être pas été très-parlementaire, ajouta Haudestan ; mais mon petit *speech* eût été écouté par les uns comme une défense légitime, et subi par les autres comme un châtiment mérité.

— C'est incontestable, dit Koulmy. L'apôtre de la démocratie, Jefferson t'aurait applaudi du fond de sa tombe, lui qui a prononcé ces belles paroles :

« Refuserons-nous aux fugitifs de la misère cette » hospitalité que les sauvages des forêts ont accordée à » nos pères, lorsqu'ils arrivèrent dans ce pays ? L'hu» manité opprimée ne trouvera-t-elle aucun asile dans » le monde ?... »

XVI

— Ces paroles sont, en effet, très-belles, et je les recueille pour les graver dans ma mémoire. A-t-on jamais vu des enragés semblables à ces Know-Nothings? Dieu me pardonne, ils auraient été de force à contester à Christophe Colomb lui-même le droit de cité dans les lieux où il a été amené par son talent ingénieux de faire tenir un œuf debout. Au fait, qui sait si ce ne sont pas déjà ces intrigants qui ont privé cet *étranger*, cet aventurier sublime, de la satisfaction de voir donner son nom au monde qu'il a découvert!

— Quelle tache pour la démocratie américaine, dis-je à mon tour, si, égarée par une poignée d'énergumènes, elle démentait les nobles sentiments de Jefferson!

— Elle ne les démentira pas, reprit Koulmy, tant que durera son culte pour les noms de Franklin, de Washington et de Jefferson. La fange de l'égoïsme et des ambitions dévoyées pourra engendrer des factions dédaigneuses des principes légués au monde américain par ces hommes incomparables; mais le peuple, si on parvenait à l'égarer un instant, ne tarderait pas à recouvrer sa vue nette et son bon sens. C'est là ma ferme conviction : elle a pour base, non-seulement ma foi dans les fiers instincts d'un peuple libre, mais encore et surtout les révélations de l'histoire.

Pourquoi l'ancien fédéralisme, devenu le grand parti whig, a-t-il été impuissant à conserver la direction du

mouvement social, malgré l'appui des Hamilton, des John Adams, des Webster, des Henry Clay? Pourquoi? Parce qu'il a manqué plus encore de logique que de conscience; parce qu'il n'a pas su ou n'a pas voulu reconnaître qu'un principe vrai, déposé dans le sein d'un peuple jeune et viril, doit engendrer nécessairement, sans déviation sensible, toutes ses conséquences.

Qu'était-il, ce parti, à l'origine de la République?

Demandons-le à M. Guizot. Voici de quelle façon cet écrivain célèbre caractérise les partis américains :

« Au fond, entre leurs principes et leurs tendances, » la différence était permanente. Le parti fédéraliste » était, en même temps, *aristocratique, favorable à la* » *prépondérance des classes élevées, comme à la force* » *du pouvoir central.* Le parti démocratique était, en » même temps, le parti local, voulant à la fois l'empire » du nombre et l'indépendance presqu'entière des gou- » vernements d'État. »

On ne peut l'indiquer plus clairement : par ses tendances originelles le parti fédéraliste se montrait opposé au dogme radical du *self-government*, c'est-à-dire à la souveraineté de toutes les volontés et de toutes les lumières, dont l'immense majorité du peuple américain poursuit le triomphe. Hostile à la *grande démocratie* moderne, qui, d'après le même auteur, n'a pas eu de représentant plus fidèle et plus sincère que Thomas Jefferson, le parti fédéraliste était donc, comme son continuateur le parti whig, un flagrant contre-sens.

J'avoue, ajouta Koulmy, que ce parallèle échappé à M. Guizot — l'incarnation la plus aciérée du principe d'autorité — m'a toujours paru impliquer la condamnation de l'ancien et du nouveau fédéralisme.

Le fédéralisme a brillé d'un certain éclat, il est parvenu, de loin en loin, à entraîner les masses, et à s'en faire une échelle pour escalader le pouvoir; mais il n'a jamais pu s'y maintenir. *Aucun* de ses candidats, pas même John Adams, n'a réussi à se faire élire deux fois; tandis que tous les présidents démocrates, depuis Washington, Jefferson, Madisson et Monroe jusqu'au général Jackson, ont fourni une carrière pleine de huit années. Et, chose bien digne de remarque, plusieurs de ces hommes d'État auraient pu rester investis de leur mandat souverain, au delà du double terme de quatre ans; mais leur respect pour l'exemple donné par Washington, *l'homme unique dans l'histoire, le premier, le dernier et le meilleur de tous,* selon l'expression de lord Byron, leur a toujours fait décliner l'honneur d'une réélection.

Il faut bien le dire, l'insuccès de ce parti a sa source dans les tendances dont je parlais tout à l'heure. Il craint le peuple, il se défie de l'empire du nombre. Il n'a cessé de lui susciter des obstacles et de lui tendre des embûches. L'a-t-on vu jamais s'émouvoir pour une idée de progrès? l'a-t-on vu, par la pensée ou par l'action, tenter la conquête d'un fait civilisateur? A-t-il sincèrement pratiqué l'Évangile que les pères de la République lui ont transmis, non pas pour « opprimer les riches, » mais pour rendre les hommes de toutes les conditions dignes du titre de citoyen et pour arriver, par le bien-être et les lumières, à une expansion grandiose et harmonique de tous les éléments constitutifs de la communauté? Non, non! Depuis un demi-siècle, il n'a pas marché. Que dis-je? il a reculé vers les ténèbres du passé. Pour combler la mesure, il

a enfanté les Know-Nothings, dont le programme, affublé de haillons de mauvais lieux, s'est produit comme un défi au bon sens : centralisation du pouvoir — monopole fiscal — système de crédit véreux — fanatisme religieux — proscription politique — exclusivisme inhumain. Aussi est-il en pleine voie de dislocation. Ses meilleurs débris sont réduits à chercher un refuge dans l'arche de la démocratie, pour se soustraire à un contact déshonorant.

— A tout prendre, dit Haudestan, le parti des *Natifs* ne paraît pas avoir les proportions qu'il s'attribue. Tant mieux si ce prétendu mammouth n'est qu'un ridicule insecte.

— Sois tranquille, dit Koulmy, le monstre n'est pas né viable. L'air vif de la liberté le tuera. Il est à la démocratie ce qu'un maringouin serait à l'aigle, ce qu'une fiole de venin serait aux flots du Mississipi.

XVII

A ce propos, Koulmy fit observer que, pour combattre certains adversaires, la batte d'Arlequin était parfois préférable à l'artillerie de siége.

— J'ai vu, dit-il, employer cette arme légère au sujet des *Natifs*. J'étais allé à Saint-Martinville, chef-lieu du comté des Attakapas, situé à une journée et demie de navigation de la Nouvelle-Orléans, pour visiter un compatriote. Didebrune, c'était son nom, se mit en quatre pour bien me recevoir. Il me présenta gracieusement à tous ses amis, et, moins de quarante-huit heures après,

grâce à deux chevaux créoles, fins comme de purs arabes, nous avions parcouru la paroisse Saint-Martin, si riche en magnifiques plantations de sucre et de coton.

Le troisième jour de mon arrivée, Didebrune voulut absolument me faire assister à un meeting démocratique, convoqué pour choisir un membre du Congrès. Le rendez-vous était au Pont-Breaux, près du Bayou Têche, en pleine savane. Comme nous étions au cœur de l'été, on avait eu soin de rechercher le voisinage de quelques massifs de chênes verts, de sycomores et de magnolias, dont les couronnes luxuriantes servaient d'*ombrellas* contre les ardeurs du soleil. Le lieu de la scène, fort intéressant par lui-même, empruntait un nouveau charme à la présence de nombreuses créoles, brunes et svelles jeunes femmes pour la plupart, qui avaient voulu payer à l'idée démocratique le tribut de leur beauté et de leurs électrisantes sympathies.

Un jeune orateur, beau comme Alcibiade dont il portait le nom, et enthousiaste comme un apôtre, s'était emparé de la tribune; il abordait sa péroraison enguirlandée de fleurs, quand tout à coup une vive rumeur se répand à la ronde. On déserte l'orateur, on court, on s'interroge; enfin, on voit paraître un groupe de trois personnes avec des costumes étranges et de longues barbes grises, composées d'écheveaux de cette mousse dite *barbe espagnole,* qui flotte aux arbres des régions tropicales. Alors un *habitaco* créole, descendant de Français, bien connu par maintes espiégleries, et portant sous le bras un petit panier recouvert de feuilles de latanier, se détache de la foule et prend la parole :

— Vénérables voyageurs, qui êtes-vous ?

Et les voyageurs de répondre :

— Moi, je suis le père de Christophe Colomb.

— Je suis l'ancêtre de Benjamin Franklin.

— Je suis le bisaïeul de Georges Washington.

— Vivat! s'écrie l'habitaco.

Et ce cri est répété en chœur par des centaines de voix.

— Approchez, dit l'habitaco, vous êtes les bienvenus parmi nous.

— Sachez, répond l'un des voyageurs, que nous sommes des *étrangers*. Or, la renommée vient de nous apprendre que les étrangers produisaient sur certaines rétines américaines l'effet d'une traînée de sang sur les naseaux et les prunelles fauves du buffle.

— Rassurez-vous, reprend l'habitaco ; notre pays est le paradis des bêtes à cornes ; mais tous nos concitoyens n'ont pas, pour les étrangers, l'antipathie furieuse que les buffles éprouvent à la vue du sang.

— Ce langage est-il sincère? Ne cache-t-il pas un piége? Est-il vrai, oui ou non, qu'il existe ici un parti qui *s'en va-t-en guerre* pour *démolir* les étrangers et leur chicaner les droits à l'hospitalité?

— Regardez, dit l'habitaco, en dévoilant son panier, rempli de tout jeunes chiens pelotés autour de leur mère. Eh bien, le parti auquel vous faites allusion, le parti des *Natifs*, s'il faut le nommer, n'a pas plus d'importance que ça, ajoute-t-il en vidant sur le gazon le contenu du panier. Il se comporte à l'égard de la démocratie comme ces petits chiens à l'égard de leur mère. Elle leur prodigue des caresses, et les roquets grognent et piaillent. Elle leur tend ses mamelles, et les ingrats les lui mordent brutalement.

— Cela est monstrueux! disent tout d'une voix les trois voyageurs.

— C'est aussi mon opinion; mais cela s'explique. Ces roquets sont encore sourds à la voix des bons instincts. Ils s'irritent bêtement et s'égarent, parce que leurs yeux ne sont pas ouverts à la lumière qui rend les enfants idolâtres de leur nourrice. Maintenant, ô nos hôtes bien-aimés! la démocratie, par l'organe de ses plus humbles serviteurs, vous demande ce qu'il faut faire de cette nichée de *Natifs*. Faut-il l'envoyer au fond du Bayou Têche, qui coule à quatre pas d'ici, ou bien vaut-il mieux lui faire l'opération de la cataracte? Parlez; vous serez obéis.

— L'opération de la cataracte, avec force application de douches, exclament les étrangers. Que la démocratie se charge, en oculiste zélé, de pratiquer cette cure.

— Très-bien; il sera fait, seigneurs, selon votre volonté.

Et l'habitaco, en compagnie de son panier et de ses trois compères, disparaît dans la foule au bruit d'une triple salve de bravos.

XVIII

— Vive Dieu! dit Haudestan, les Attakapas me plaisent. Si cette petite comédie pèche, ce n'est pas du moins par l'intention; elle prouve que la population créole a conservé une pointe d'esprit gaulois. On dit que la troupe du théâtre d'Orléans se propose d'aller donner, cet été, des représentations à Saint-Martinville. Je serais bien

tenté de profiter de cette occasion pour faire un petit voyage dans ce pays.

— Tes affaires te permettront donc de t'absenter?

— Peut-être.

— Mais, alors, tâche de venir avec nous dans l'Ouest, ne fût-ce que pour deux ou trois semaines.

Koulmy se joignit à moi pour vaincre les hésitations de Haudestan, et s'offrit à lui servir de cicérone quand il voudrait aller visiter les Attakapas. Koulmy fut si persuasif, que notre ami promit presque de s'embarquer avec nous, le lendemain.

Nous prolongions, avec délices, notre réunion chez Koulmy, dont l'affabilité me touchait. Je sentais que notre commune origine avait déjà contribué à établir de lui à moi *un trait d'union de bon augure,* selon le vœu de Haudestan. Ce lien avait sa racine dans le besoin mystérieux qui, en pays étranger, porte ceux qui parlent la même langue à se rechercher. L'éloignement les rapproche. A deux mille lieues du pays natal, la rencontre d'un compatriote est un événement considérable; elle éveille l'image de la patrie lointaine et fait jaillir du cœur des sources vives de souvenirs et d'affections, impatientes de déborder.

L'amitié sollicitée n'a pas d'assise certaine. Pour que l'amitié, la plus pure et la plus consolante des passions, acquière toute sa consistance, il faut qu'elle s'allume par une sorte d'explosion simultanée. J'attendais. La circonspection est la pudeur de l'amitié. Cependant je comprenais déjà que Koulmy me rendait sympathie pour sympathie, et que désormais il me serait permis de voir en lui un de ces cœurs sur lesquels on peut s'appuyer sûrement aux jours d'épreuve.

XIX

Le soleil commençait à baisser : nous nous rendîmes au balcon pour jouir du frais. A peine y étions-nous installés que nous entendîmes un bruit semblable au tonnerre.

— Une explosion de steamboat! s'écria Haudestan.

Nous courûmes vers le point d'où le bruit était parti. Haudestan ne s'était pas trompé. Le vapeur *Louisiana*, à bord duquel j'avais voulu retenir mon passage, venait d'essuyer un désastre. Au moment où il prenait le large, ses bouilloires trop échauffées avaient crevé, brisant, emportant une partie du bateau et des passagers!... Les eaux du Mississipi, rouges du sang des victimes, roulaient pêle-mêle toutes sortes de débris. A l'arrière du bateau allant à la dérive (car capitaine et pilote avaient péri), s'agitaient épouvantés ceux des voyageurs qui s'y étaient retirés par hasard ou par prudence. A terre, du sein de la foule, s'échappaient toutes sortes de clameurs, tandis que des hommes intrépides s'élançaient dans des pirogues pour porter secours aux malheureux menacés de mort.

Un tout jeune homme venait de donner le baiser d'adieu à sa mère, embarquée sur le *Louisiana*. Au moment de la catastrophe, il la saluait encore..... Éperdu, il se précipite dans le fleuve en criant d'une voix déchirante : Ma mère! ma mère! au secours! ma mère!... Un homme se jette tout habillé dans les flots,

sur les traces de l'enfant pour l'empêcher de se noyer. L'enfant fut sauvé, mais il avait perdu la raison ! Je le vis se débattre dans une démence furieuse.

— Ah ! c'est affreux ! m'écriai-je.

— Oui, me dit une voix attendrie. Mieux eût valu, peut-être, le laisser périr, que de le retenir dans ce monde, où désormais tout lui fera défaut, la raison et sa mère : la lumière de l'esprit et la lumière du cœur !

A ces paroles, qui exprimaient mon propre sentiment, j'éprouvai une commotion poignante. Elles avaient été prononcées par Koulmy, le sauveur du pauvre enfant !

En reconnaissant Koulmy, dont j'avais été séparé momentanément, je le pressai dans mes bras. Divers témoins de son acte de courage vinrent tour à tour lui serrer la main. Pour se dérober à ces démonstrations sympathiques qui semblaient le gêner fort, il courut çà et là, comme tout le monde, donner des soins aux blessés.

Plus tard, en quittant le théâtre du sinistre, Koulmy me dit : Je vois, à votre pâleur, que vous avez été bien ému.

— On le serait à moins, répondis-je. Savez-vous à quoi je pensais?... Si j'avais pris place tantôt à bord du *Louisiana*, je serais peut-être maintenant... *là haut, dans la vie sereine*, comme dit le Dante... C'est que, sans doute, mon heure n'avait pas sonné, bien que trois sybilles aient successivement prédit que je finirais de mort violente.

— Folie ! dit Koulmy, vous vivrez et votre destinée s'achèvera doucement au milieu de votre famille.

— Je le veux bien ; je préfère cette fin au piége qui nous étouffe brutalement sans choix d'heure...

— Ni de saison, ajouta Koulmy.

— Pourquoi de saison?

— Parce que, reprit-il, je tiendrais, pour ma part, à mourir, non pas l'hiver, mais le printemps ou l'été, au temps où les fleurs égayent l'herbe des cimetières, où les oiseaux gazouillent leurs chansons sur les croix des fosses. Être enterré l'hiver! quitter le monde du soleil, le *doux monde*, pour entrer dans la nuit de la terre transie par la gelée et recouverte par la neige... Ah! cette idée me fait frissonner! Sait-on, dit Chateaubriand, ce qui se passe dans la région du sépulcre? Les ossements n'ont-ils pas un mode de vie qu'on ignore?

— Taisez-vous, enfant! et que les morts ne nous fassent pas oublier les vivants, dis-je, en apercevant Haudestan, dont le trouble trahissait les secousses récentes.

XX

Haudestan ne fut point étonné d'apprendre la conduite de Koulmy. A la vue de ses habits mouillés et tachés de boue, il se contenta de dire qu'il reconnaissait bien là son *ami des mauvais jours*.

Koulmy rentra chez lui, pour y changer de vêtements. Nous l'y suivîmes.

Là, réagissant contre les impressions qui l'avaient bouleversé, Haudestan fit une impétueuse sortie contre les Américains en général, et en particulier contre les capitaines de steamboats. Ces aventuriers, d'après lui, méritaient d'être flétris par tous ceux dont le cœur n'est point fermé à la plus vulgaire pitié.

Je m'associai à ces récriminations, en faisant observer qu'on n'avait point calomnié les Américains, en les accusant de se jouer de la vie des hommes.

— Votre exaltation est très-naturelle, dit Koulmy. Cependant elle ne doit point exclure la réflexion. Tout à l'heure, vous avez vu la foule; la consternation était peinte sur tous les visages. Quel concours de dévouements! quelle sympathie pour le malheur! quelle humanité! C'étaient des Américains qui se prodiguaient ainsi, au risque même des plus grands périls...

— Vas-tu maintenant approuver ces infernales tueries! exclama vivement le Béarnais.

— Dieu m'en garde! Ces accidents sont malheureusement trop fréquents. On est tout d'abord enclin à accuser les capitaines de bateaux et leurs ingénieurs-mécaniciens d'impéritie, d'indifférence cynique à l'endroit des intérêts qu'ils représentent et des existences qui leur sont confiées. Mais ce sont là des appréciations de premier mouvement, qui soulagent mieux le cœur qu'elles ne satisfont la raison.

— C'est un tas de gredins, bons à pendre.

— Voyons, cependant. L'homme, en général, que je sache, ne gaspille pas de gaieté de cœur ses chances de fortune, ses biens, sa vie. Que le misérable, éprouvé par toutes les souffrances du corps et de l'âme, demande à l'abîme l'oubli de ses maux, cela se conçoit. Mais joue-t-on aussi follement avec la mort lorsque, comme les Américains, on peut acquérir aisément le bien-être physique et respirer à pleine poitrine l'air de la liberté? Cela n'est pas admissible. Les accidents que nous déplorons ont donc des causes mal définies.

— Où les trouves-tu, ces causes?

— Dans le cours même des choses. Appelé à exécuter une tâche de géant, à abattre des forêts, à fertiliser des déserts, à inaugurer une société à la faveur d'un ordre de principes nouveaux, le peuple américain manque souvent de cette prévoyance et de cette circonspection qui caractérisent les peuples vieillards, accoutumés aux lisières de l'autorité et de la réglementation. C'est un défaut; soit : c'est le défaut de son individualité exceptionnelle, de sa jeunesse exubérante, impatiente de toute espèce de frein. D'un bond, il a foudroyé des abus séculaires, créé le self-government et réalisé l'égalité politique. Sans doute la souveraineté politique n'est pas le but final des aspirations humaines; ce n'est qu'un moyen. Aussi le peuple américain ne songe-t-il point à s'arrêter, à s'immobiliser. Écoutez plutôt le cri superbe que se renvoient, comme un flamboyant mot d'ordre, les échos des deux océans : *Go a head!* En avant! répètent les consciences attentives à ce grand spectacle : c'est la destinée de ce peuple de marcher en avant.

— Oui, il marche, interrompit aigrement le Béarnais; il marche insouciant des monceaux de victimes qu'il broie sur son passage. Juif errant de l'industrialisme sordide, il s'agite, et le Veau d'or le mène. Grand-prêtre de la matière, il adore sa déité fangeuse, comme le *carancro*, ce vautour bien américain, adore le cadavre, sa divinité à lui.

— Défions-nous de la colère, mon cher Haudestan : elle grise et fait trébucher les meilleures consciences. Ainsi, c'est à tort, selon moi, que tu affubles le peuple américain en adorateur de la matière. Le peuple américain n'adore point la matière, il la domine; il la traite

en maître énergique, pour la dompter et l'assouplir, pour la rendre clémente, belle et féconde. Pourquoi, d'ailleurs, affecter tant de mépris pour la matière? N'a-t-elle pas, comme l'esprit, son éternelle raison d'être? L'esprit et la matière ne constituent-elles pas deux faces du grand tout, dont Dieu est à la fois la base et le sommet? C'est dans ce champ universel que doit s'exercer l'activité physique et intellectuelle de l'humanité. L'Amérique comprend ce devoir, elle le remplit avec une énergie virile. Du haut de leur majestueux piédestal, les auteurs de la *Déclaration de l'indépendance* ont proclamé, comme un des droits essentiels de l'homme, *la recherche du bonheur*. Le bonheur, c'est-à-dire la réalisation intégrale de la parole de justice, d'amour et d'union. Voilà le relais qu'il s'agit de conquérir. Le chemin qui y conduit est bien long, bien âpre; les écueils, ainsi que les orages, y abondent. En vérité, la route du progrès est la route des holocaustes! Mais les difficultés et les périls vont s'amoindrissant, tandis que les forces de l'humanité s'étendent sans cesse et se révèlent par d'héroïques et victorieux élans!..... Le peuple américain figure d'une manière éclatante parmi les vaillants soldats qui ouvrent la marche.

— Brisons-là, dit Haudestan. Il est inutile, en ce moment du moins, de parler raison à un grand enfant évidemment atteint d'une maladie de *Foi*, et qui croit aux miracles.

Koulmy ferma l'oreille à ce pitoyable coup de sifflet. Il répondit, avec une simplicité émue, qu'il croyait volontiers aux miracles de ces jeunes et bienfaisantes divinités : la Science et la Liberté.

A BORD DE L'ORÉNOQUE.

—

Un déjeuner. — Un tribun. — Le duel. — Les steamboats. — L'américain en voyage. — Un planteur de l'Ouest. — Suicide d'un nègre. — L'esclavage. — Les joueurs de profession. — Les femmes. — Vallée du Mississipi.

I

Le lendemain, de bonne heure, Haudestan entrait chez moi comme un coup de vent.

— Y sommes-nous? s'écria-t-il.

— Es-tu donc si pressé de me voir partir?

— D'autant plus que je vous accompagne. Koulmy est déjà prévenu.

— Bien vrai! tu seras des nôtres? Quel bonheur!

— Merci! Je venais t'inviter à déjeuner.

— Tu es le bienvenu. Pourquoi n'as-tu pas amené Koulmy?

— Il est empêché. Je lui ai donné rendez-vous à 11 heures chez Victor. As-tu bien dormi?

— Pas trop. Je souffre encore à l'idée de l'explosion du *Louisiana*. Fallait-il qu'une journée si bien commencée finît si mal!

— Moi, dit Haudestan, j'y ai gagné une insomnie

atroce. Il y avait des moments où, à demi-assoupi, il me semblait voir monter et descendre, dans l'espace chargé de vapeurs sanglantes, des cadavres poursuivis par des *carancros,* contre lesquels Koulmy, beau comme l'archange Michel, luttait à la nage; puis je croyais entendre des cris de détresse, des gémissements, des blasphèmes... En résumé, il n'y avait de vrai dans tout cela que la folle agitation de mes nerfs et les bourdonnements aigus, monotones, des tourbillons de cousins féroces qui assiégeaient ma moustiquaire. Ma parole! c'était gai à faire envier les damnés du Dante. Quelle nuit! Il n'est qu'un vaudevilliste né malin, un maringouin affamé ou quelque autre tourmenteur nocturne qui ait pu dire : Une mauvaise nuit est bientôt passée. Mais, bah! n'y pensons plus. La vie est un champ de bataille émaillé de traquenards. Pitié aux vaincus! et vogue la nacelle qui porte... l'espérance.

— Tu as raison : la foi sauve.

— Ce n'est pas l'avis de Franklin. Il prétend que c'est moins la foi que la défiance qui sauve. Mais je goûte médiocrement cette philosophie réfrigérante du sage Américain. Tête et cœur au vent, advienne que pourra! Voilà ma devise, à moi. — A quelle heure part *l'Orénoque?*

— A une heure.

— Bon; nous aurons le temps de déjeuner à l'aise. Descendons vers le Mississipi, l'air y est frais, et gagnons, par le chemin des écoliers, le restaurant de Victor.

Le restaurant de Victor est justement renommé. On nous y servit un déjeuner choisi : le poisson rouge, le patassa, le casse-burgo, la truite et autres poissons fins

du Mississipi y figuraient en fritures ou en courts bouillons de haut goût, en compagnie d'huîtres, de filets aux truffes, de côtelettes au gratin d'huître. Les huîtres, par parenthèse, jouent un rôle extrêmement louable dans la cuisine créole. Elles sont délicates, mais Haudestan les trouvait trop grosses, trop *encombrantes*. On en met partout, même et surtout dans la soupe. La soupe aux huîtres mérite certainement l'estime des gourmets.

Contrarié de l'absence de Koulmy, je demandai à Haudestan s'il était bien sûr de l'exactitude de mon compatriote.

— Parbleu ! il est aussi incapable de manquer à un rendez-vous d'amitié qu'un Yankee à un rappel de dollars. A propos, comment trouves-tu cet intrépide nageur?

— Il me plaît beaucoup.

— Vraiment ! et pourquoi?

— Le sais-je ! Il est des mystères du cœur qui ont la propriété des fruits excellents : on les savoure, on ne les analyse point.

— Voilà une réponse digne d'être enchâssée dans une bucolique pâle bleu. Eh quoi ! vous vous connaissez à peine et déjà vous éprouvez l'un pour l'autre de la tendresse ! Car lui aussi t'estime... O cœurs sensibles ! ô ballons inflammables ! vous participez de la nature du soleil, qui se prodigue, sans s'inquiéter si sa lumière tombera sur la ronce ou sur l'épi de blé. Mais rassure-toi, va ; Koulmy n'a rien de commun avec la vilaine ronce hérissée et rampante. Un analogiste croquerait en deux traits ce monstre : *mimosa* greffée sur un sauvageon. Il a, en effet, l'impressionnabilité fébrile de l'une et la consistance caractérielle de l'autre.

Ah ! je sais bien que son imagination a parfois les soubresauts du cheval nomade; en revanche, ses sentiments ont la fermeté des écuyers vaillants. Quand la bride rectrice lui manque, eh bien ! il se confie à l'instinct; et d'habitude, cette veilleuse du bon Dieu le sert mieux que les luminaires massifs rapportés de l'école au prix de tant de sueur répandue et d'illusions rentrées. Son enthousiasme, dont il t'a donné hier un échantillon, peut le conduire loin, bien loin, plus loin encore; mais s'il s'égare, c'est comme l'oiseau qui, las de raser les campagnes de la terre, s'élance à l'aventure vers les campagnes du ciel. Ses ailes ont échappé à l'influence déflorante du dollar. Il se complaît à la poursuite des essaims de chimères... C'est sa toquade. Puisse-t-elle faire son bonheur !

— Pourquoi donc, le connaissant aussi bien, le contredis-tu sans cesse et sans mesure ?

— Pourquoi ? Affaires de bosses, qu'un phrénologue, mon cher, te ferait toucher du doigt. L'*exaltante* domine chez Koulmy; de là ses ébullitions soudaines et ses ascensions nuageuses; tandis que l'esprit de cabale, *majusculement* accusé chez moi, me pousse à la contradiction, à la résistance. Je suis de complexion *insurgente*.

— Il est de fait que tu as un peu les allures étourdies et agressives du frappe-d'abord.

— N'est pas grave et mesuré qui veut. La gravité est une qualité du corps qui cache les... trésors de l'esprit. Les ânes sont graves. Tâche de l'être moins.

— Grand merci, sanglier !

— Au fait, tes bosses à toi forment, peut-être, le complément nécessaire à la consolidation de notre en-

tente cordiale. Koulmy prétend que la série distribue les harmonies. Or, la carte des vins de Victor a la prétention de confirmer cette vérité utopique. Essayons donc, pour voir, d'une nouvelle bouteille!

II

L'esquisse que Haudestan venait d'improviser à sa manière m'intéressa particulièrement; elle me montrait un nouveau coin de l'homme qui en était l'objet. Je renforçai encore ce croquis en me rappelant la piété filiale de Koulmy et la vénération touchante dont il entourait la mémoire de sa mère.

— Fais-moi le plaisir, lui dis-je, de satisfaire ma curiosité sur ce point : Pourquoi, en nous le présentant, hier, as-tu appelé Koulmy l'*ami des mauvais jours?*

— Ah! c'est un gros secret...

— Dont tu vas me donner la clef, n'est-ce pas, très-cher Barbe-bleue?

— Je ne puis résister *aux perles et aux diamants qui sortent de ta bouche*. Écoute donc. Il y a de cela à peu près trois ans. Un meeting démocratique, — *Loco foco*, comme on disait alors, — eut lieu à la Bourse Saint-Louis. Pierre Soulé devait y parler : l'immense salle fut comble. M. Soulé est, comme tu le sais, d'origine française. Il passe pour l'un des premiers criminalistes du pays. Proscrit de France à la suite d'un procès de presse, ses débuts sous le ciel américain furent très-rudes; mais il ne tarda pas à triompher des difficultés.

Mêlé à la politique, vers laquelle le menait son tempérament, il est devenu l'orateur le plus populaire du parti démocratique en Louisiane. Aussi a-t-il atteint le sommet des honneurs politiques accessibles à un citoyen naturalisé. Il a conquis un siége sénatorial au congrès, après avoir traversé la législature de l'État. Du reste, sa brillante fortune se conçoit : la nature a traité M. Soulé en enfant gâté; tête méridionale magnifiquement sculptée au type napoléonien; regard profond; verbe sonore, plein de fougue et d'harmonie; mimique aux nuances dramatiques, saisissantes, tout concourt à en faire un tribun accompli. Nul ne possède mieux que lui l'art de dominer un auditoire. La vision de la liberté donne à sa voix des accents qui charment et soulèvent. Il y a dans ce diable d'homme quelque chose de l'ouragan des forêts et de la brise des savanes.

— M. Soulé est-il donc un grand politique?

— J'en doute. Les Talmas ne sortent pas précisément du moule des grands hommes qu'ils interprètent. Quoi qu'il en soit, M. Soulé est, à coup sûr, un comédien d'élite, apte à ciseler avec ampleur et à répandre en médailles éblouissantes les lingots des souverains athlètes de la pensée, aussi bien que les blocs de sentiments qui bouillonnent dans le sein de la foule. Qu'il reste dans ce rôle, où réellement il est grand... Mais revenons au meeting.

Quand vint son tour de parole, M. Soulé parut à la tribune au bruit d'un tonnerre d'acclamations, et, après avoir rejeté en arrière sa noire et volumineuse crinière, il parla pendant une heure. C'était peu, au gré de son auditoire. Dans sa péroraison, M. Soulé prononça quelques nobles paroles à l'adresse de mon pays.

Sa patrie adoptive ne lui a pas fait oublier l'autre. Des applaudissements éclatèrent. Moi, dans un élan d'orgueil filial, je poussai le cri de : *Vive la France!* qui fut répété avec entraînement par les Américains. Malheureusement, un incident vint gâter cette scène. Un prétendu sans-culotte français, du vilain nom de Cuchorde, sifflant dans les bas-fonds de la presse louisianaise, se leva pour me railler. Il trouvait exorbitant que, dans le *sanctuaire de la démocratie,* un Français osât se souvenir de la France monarchique... Je ne t'apprendrai rien de bien neuf en confessant que je suis peu endurant : tu m'as rendu tout à l'heure la justice de constater que j'ai le caractère mal fait. Est-ce ma faute à moi, s'il y a des mines, des sons de voix, des gestes, des poses qui m'agacent et m'exaspèrent à me rendre mauvais? si certaines gens me font l'effet de barbets hargneux qui me sauteraient aux jambes ou de couleuvres visqueuses qui me fouetteraient le visage? Le Cuchorde m'était extraordinairement antipathique. Vous êtes bien laid, lui dis-je; eh bien, vous êtes encore plus insolent que laid...

— Était-il donc si laid? demandai-je à Haudestan.

— Tu vas en juger par son signalement :

Age et taille quelconques — tête forte, comme une noix creuse — cheveux rares, retroussés aux tempes en guise de tire-bourre — yeux petits aux lueurs obliques — nez tuberculeux — bouche : pouah! — menton effilé, aussi bourgeonné qu'imberbe — teint malsain — mains en pattes d'araignée épileptique — jambes flageolant sous le poids d'un corps misérablement avarié — maintien de professeur de savate — voix de pie acariâtre éduquée par les dames de la Halle — signes particu-

liers : sérieux comme une buse aux aguets ; avide comme une éponge desséchée...

— Voilà, fis-je observer, un portrait qui peut être exact, mais qui n'est certes pas flatteur. Que t'a répondu le détenteur de ce physique ?

— Il m'a sommé avec arrogance de répéter ce que je venais de dire.

— Et tu le répétas ?

— Je répondis qu'un Français assez indécent pour renier la patrie de Rabelais, de Corneille, de Voltaire et de Mirabeau, ne pouvait être qu'un bâtard issu d'une guenon et d'un laquais ivre.

— Diable ! l'apostrophe était pimentée.

— Cuchorde en gagna le vertige ; il leva la main..... Je l'arrêtai. J'allais le lancer par une croisée, lorsque je ne sais qui le dégagea de l'étau dont l'étreinte le faisait affreusement grimacer. Bref, nous échangeâmes nos cartes. A l'instant même plusieurs personnes se présentèrent pour me servir de témoins. Un jeune homme, qui m'était inconnu, me toucha l'épaule et me dit : je suis Belge ; la Belgique est alliée de la France ; je réclame la faveur d'être votre second. — Ce jeune homme était Koulmy. J'acceptai son offre et lui donnai mes pleins pouvoirs. — Le lendemain, nous nous rendîmes à l'autre bord du Mississipi, au delà du village d'Alger, derrière un magnifique rideau d'orangers. Il avait été définitivement convenu que nous échangerions un coup de pistolet, à dix pas et au commandement ; qu'ensuite le combat continuerait au sabre, s'il y avait lieu. Nos témoins mesurèrent les distances et nous prîmes position. — Êtes-vous calme, me demanda Koulmy ? — J'ai tout à l'heure éprouvé un frisson

étrange en songeant à ceux qui me sont chers et en réfléchissant au caractère indigne de l'homme qui m'a conduit ici. Mais comme j'ai l'habitude de ne jamais regarder longtemps en arrière, mon émotion a passé comme un éclair. Jugez-en, ajoutai-je, en lui saisissant la main avec reconnaissance. — Très-bien, dit Koulmy. Ayez confiance en votre bon droit. — En garde, cria l'un des témoins.

Nous levâmes nos armes et au commandement de une, deux, trois, nous tirâmes.

Je ressentis comme une morsure à la jambe gauche, un peu au-dessus du pied. Mais point ne m'en souciai. Mes tempes battaient la charge; je voyais rouge. Je saisis mon sabre et d'un bond je me trouvai en face de mon adversaire. Défends-toi, lui criai-je! Au lieu de se mettre en garde, il s'affaissa sur lui-même. Sa pâleur avait passé au vert. Il avait reçu mon coup de feu à l'épaule droite et se trouvait hors d'état de prolonger la lutte... — Ainsi finit ce duel ridicule. Cuchorde tint la chambre assez longtemps : le journal où il crachait sa bave s'assainit. Ma blessure à moi n'était pas grave. Cependant, comme je continuais à aller et venir, en dépit de l'excessive chaleur de juillet, ma plaie s'irrita et je fus réduit à rester chez moi pendant près de six semaines. Koulmy me témoigna un dévouement de frère. Chaque jour il vint me voir et resta bien souvent à causer jusqu'à deux heures du matin. C'est alors que j'appris à connaître ce brave cœur pour lequel, au besoin, je donnerais ma vie!... Mais tiens, le voilà précisément qui vient surprendre nos méchants propos.

III.

En effet, Koulmy venait nous rejoindre.

— Du café, vite et chaud ! cria Haudestan.

— Désolé, dit Victor, mais je n'en ai pas.

— Quoi ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Il nous en faut pourtant. Du café ou la mort !

— Comme à l'impossible nul n'est tenu, prenez ma tête : je n'ai que du moka.

— O glorieux et incorruptible maître *ès* fricots, exclama le Béarnais, je te vote un monument triomphal, en partage avec les chèvres arabes qui ont initié le monarque du goût aux propriétés hilariantes de l'éminente fève du moka. Surmonté de ta statue, que nous couronnerons de laurier sauce, ce monument aura la forme de la cataracte du Niagara, et répandra indéfiniment sur ses fervents adorateurs des flots de *moka saint!*

Tout en savourant son café avec une sensualité expansive, Haudestan, s'adressant à Koulmy, lui dit :

— Nous parlions de toi, il n'y a qu'un instant. J'édifiais ton compatriote sur tes façons d'agir à l'égard des étourneaux qui se font éclopper en duel.

— J'aime à croire que vous n'aurez jamais de ces fâcheuses affaires, dit Koulmy, en tournant vers moi ses beaux yeux, pétillants de doux éclairs.

— Je le désire; mais peut-on jurer de rien dans un pays où, paraît-il, on se bat à tout propos et à propos

de rien. Quand donc le duel, ce déplorable scandale de la vanité humaine, disparaîtra-t-il de cette terre, où le préjugé le range encore parmi les vertus de premier ordre?

Haudestan, piqué de cette réflexion inattendue qui l'atteignait un peu, eut grande envie de me quereller. J'en fus quitte pour être comparé à un melon d'eau; — ce qui ne m'empêcha point de soutenir que pour l'homme réellement courageux, la véritable valeur consistait peut-être moins à se venger d'une sotte offense qu'à la supporter.

— C'est-à-dire, ricana Haudestan, que la valeur résiderait dans l'art de poltronner courageusement, — sauf à réserver sa force, son adresse et sa dignité d'homme pour faire la chasse aux colibris. Mort pour mort! à chacun selon son dû! Mesure pour mesure! disait le grand Shakespeare, qui traduisait à sa façon la Bible. Voilà, morbleu! la vraie morale. L'autre n'est qu'un souffle d'étique propre à faire flamber, non pas la vertu, mais l'hypocrisie.

— Si ta morale n'est guère chrétienne, en revanche, mon cher Haudestan, elle est superlativement fanfaronne, absurde. Ne dirait-on pas que le duel est de droit divin!

— J'affirme qu'il est de droit universel : demande-le plutôt à ces fières bêtes, les taureaux des savanes et les coqs amoureux. — Demande-le aux divinités brouillonnes de l'Olympe. — Demande-le à l'Histoire Sainte elle-même : ne nous entretient-elle point d'un duel chronique entre Satan et son majestueux antagoniste?

— Toutes ces divagations ne prouvent pas qu'il soit de droit humain.

— Je me bornerai à t'opposer sur ce point une autorité de quelque poids : l'abbé irlandais P.... — Voici comment ce vert chrétien a pratiqué dernièrement la sublime théorie du pardon. Il dînait au restaurant français, rue de Chartres. Un Canadien, ivre à demi, l'aborde et lui débite des platitudes. D'abord l'abbé se montre plein de mansuétude; enfin, poussé à bout, il fait feu de toutes les fusées de son redoutable esprit. L'agresseur, étourdi, riposte par un soufflet brutal. L'abbé présente l'autre joue, et pan! il reçoit un second soufflet. Alors il se lève et dit : Jésus commande de tendre les deux joues; j'ai humblement obéi à sa divine volonté. Mais il me laisse libre ensuite d'agir selon la mienne. — Sur ce, l'abbé ôte prestement son habit et tombe comme un fléau (*flagellum Dei*) sur le provocateur; après quoi il lui dit, ainsi que Jésus au lépreux qu'il venait de guérir : « Prenez garde maintenant de » ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive pis. » — Le lendemain, l'abbé, tout à fait refroidi, aperçoit sur l'esplanade son Canadien; il double le pas pour le rejoindre, désireux qu'il était de se réconcilier ou d'offrir une satisfaction. — *Come here!* crie-t-il de sa voix la plus bénigne. — Le Canadien échaudé se retourne, et, reconnaissant l'abbé, il décampe au plus vite, en murmurant : *Comme hier! comme hier!* merci!..... j'en ai assez comme ça.

Curieux de connaître l'opinion de Koulmy sur le duel, je l'interpellai.

— Le duel, dit-il, doit disparaître avec ses causes. Le duel est, comme la guerre, une des vermines que la barbarie a léguées à la civilisation et qui appartiennent à l'arrière-faix dont celle-ci cherche à s'affranchir. L'in-

térêt autant que le devoir de l'homme est la pratique, non de la guerre n'importe sur quelle échelle, mais de la bienveillance mutuelle et sans limite. Dans plusieurs États de l'Union, le duel est formellement condamné par la loi; la constitution de l'État de la Louisiane vient, à son tour, de le placer sur la ligne des délits qui entraînent notamment la privation des droits politiques.

— Je me souviens encore, interrompit Haudestan, de la discussion qui eut lieu, à cette occasion, dans le sein de la Convention.

« Nul homme, s'écria Marigny, fût-il profondément » religieux et menacé ou de l'enfer ou de la potence, ne » supportera une offense grave sans en demander satis- » faction. »

Puis, Félix Garcia, voyant la cause qu'il défendait perdue, se leva, et, d'une voix vibrante comme une lame d'acier violemment fouettée :

« Je demande, dit-il, l'appel nominal, afin que l'on » sache ici ceux à qui il tarde de s'abriter derrière l'im- » possibilité d'un défi. »

— Il ne faut pas se faire illusion, reprit Koulmy, les lois ne préviendront pas complétement le duel, là surtout où les susceptibilités, les essors de l'orgueil individuel sont incessamment soumis à l'action des influences combinées d'un amour effréné d'indépendance et d'un soleil électrique. — L'égoïste esprit de conservation, très-concevable aujourd'hui, même sans ses manifestations excessives, a entouré la propriété matérielle de toutes sortes de garanties. La propriété morale, la vertu de la femme, la conscience de l'homme jouissent-elles d'une protection aussi prévoyante, aussi attentive? Non.

Une offense personnelle, un outrage, un acte calomnieux, diffamatoire, échappent aisément à la main de la justice; s'ils sont poursuivis, ils n'attirent sur le coupable qu'une pénalité relativement légère : satisfaction dérisoire pour l'âme froissée, désolée, frémissante... Si bien que du choc des passions déchaînées avec toute la fougue de l'individualisme outré et dépourvues de contre-poids suffisants, s'allument ces colères soudaines, foyers de conflits, de luttes accidentelles d'homme à homme, qui affligent le cœur plus qu'elles n'étonnent la raison.

Haudestan, qui se voyait appuyé indirectement par Koulmy, serait certainement rentré en lice, si je n'eusse rappelé que le moment était venu de faire porter notre bagage à bord de l'*Orénoque*. Nous nous séparâmes pour nous retrouver bientôt sur le steamboat où nous attendaient nos amis respectifs. Ceux qui m'étaient personnellement très-chers m'émurent profondément par la cordiale expansion de leurs vœux.

IV

Les voyages ont un côté bien pénible! Ils font du monde un panorama mobile, séduisant pour l'esprit, mais cruel pour le cœur; en nous séparant des amis, ils nous frustrent aujourd'hui des promesses d'hier. C'est ainsi, dira-t-on, que s'alimente la curiosité : voyager c'est vivre. C'est vivre, oui, mais d'une vie de cahots et de déchirements. L'égoïsme et l'ingratitude ont pu, seuls, donner créance à cet odieux proverbe : *loin des yeux,*

loin du cœur. Je me flatte d'être en ceci d'accord avec les chevaux américains : dépaysés, ils deviennent visiblement tristes. Aussi, pendant longtemps, ne manquent-ils jamais, dès qu'ils en ont la chance, de regagner au galop, à travers forêts et déserts, leurs parages d'élection. La conduite du cheval des savanes révèle un instinct d'orientation et de fidélité bien humiliant pour certaines créatures raisonnables!

Enfin l'heure du départ sonna, et nos amis nous quittèrent après une chaude et dernière étreinte.

Go a head! commanda le capitaine.

L'*Orénoque,* s'ébranlant sous l'effort de sa puissante machine, frémit de la poupe à la proue, et exécuta avec une majestueuse lenteur un demi-tour pour gagner le large et remonter à toute vapeur le courant du fleuve.

En quelques minutes, nous perdîmes de vue nos amis groupés sur le quai et la Nouvelle-Orléans elle-même.

Les aménagements de l'*Orénoque,* comme ceux de tous les grands vapeurs du Mississipi, étaient confortables, luxueux. On conçoit que certaines personnes, maîtresses de leur temps, préfèrent, pendant quelques semaines, ces magnifiques hôtels flottants à ceux des villes.

On a beaucoup glosé des habitudes gastronomiques des Américains. D'aucuns n'y ont vu qu'une sorte de gloutonnerie organisée pour la destruction de masses de matières répugnantes et malsaines.

L'ironie a un mérite relatif; elle est, dans beaucoup de cas, le véhicule des exagérations qui cherchent à s'imposer. Il est des gens qui par goût lui sacrifient, sans scrupule, la vérité simple. C'est par là que s'explique, en général, le succès de la caricature.

Mais, en réalité, le menu des tables américaines, en voyage aussi bien qu'à la ville et à la *farm*, se distingue par l'abondance et la variété des mets. Composé en vue d'appétits robustes, sa profusion n'étonne que les estomacs débiles.

Voici un aperçu de notre régime alimentaire à bord de l'*Orénoque*.

Entre six et sept heures du matin, le tam-tam avertissait les voyageurs qu'une tasse de café à l'eau leur était offerte.

A huit heures, déjeuner : trois ou quatre plats de viande, œufs, pain de froment rassis ou frais, pain de maïs chaud, thé, café, eau à discrétion.

A onze heures, *lunch*, pris debout : viandes froides, pain, biscuits.

A deux heures, dîner. Une infinité de viandes, de légumes, de marmelades, de fruits, etc. A chaque extrémité d'une longue table, dressée dans la principale cabine, trônent des maîtresses pièces, roastbeefs, dindes, farcis, etc., destinées à être réparties proportionnellement aux exigences de chacun. Tout le monde est appelé et quiconque le désire est élu.

A quatre heures, nouveau goûter.

A huit heures, souper. Plats presque aussi nombreux qu'au dîner. Thé ou café, *ad libitum*.

Il semble que si l'on peut exiger plus de raffinement, il serait difficile de concevoir plus de prodigalité.

Mais, objecte-t-on, ces hommes ne mangent pas, ils gloutonnent.

Il est de fait qu'ils expédient vite un repas et paraissent, en général, médiocrement sensibles aux séductions de la bonne chère; on serait porté à croire que le

manger est à leurs yeux, comme le gouvernement, un mal dont ils ne subissent la nécessité qu'à leur corps défendant. Ce qui fit dire à Haudestan : L'Américain, ainsi que l'hirondelle, a la bosse du vol. Il dépouillerait volontiers son assiette à la course.

— C'est qu'il est encore jeune, répondit Koulmy. Si en vieillissant, il s'alourdit ; s'il fait de son altière activité une annexe de son ventre, eh bien, il abdiquera peut-être, pour se livrer à des cuistres, tout parfumés de lauriers académiques, qui lui feront voir, *par raison démonstrative,* qu'un peuple est moins grand par la passion ombrageuse de la liberté que par un esprit de modération soumise, uni à un goût vif de la cuisine et du cirque.

V

Nos co-passagers formaient une petite colonie dont les éléments correspondaient à diverses facettes de la société américaine.

Ici, c'étaient des *farmers,* des *planters,* des *merchants,* qui parlaient sucre, coton, maïs, prix-courants.

Là, se balançaient sur leurs chaises, dans les attitudes les plus indépendantes, des citoyens discutant quelque question à l'ordre du jour, avec la gravité d'orateurs posant devant une galerie de souverains.

Ailleurs, des joueurs étaient absorbés par une partie de cartes ; tandis que, sur l'avant ou sur le pont supérieur du bateau, des chasseurs s'ingéniaient à briser la tête, à coups de carabine, aux tortues et aux alligators

étendus en adorateurs du soleil, soit sur le sable de la grève, soit sur quelque tronc d'arbre allant à la dérive ou fiché dans la vase du fleuve.

Enfin, il faut bien le dire, la plupart de ces gentlemen mâchaient du tabac ou fumaient. Il y en avait aussi un grand nombre qui, fidèles à une manie singulière, s'acharnaient à déchiqueter avec leur couteau de petits morceaux de bois.

— Ils veulent absolument montrer, disait Haudestan, qu'un *american citizen* peut penser, pérorer et bûcher tout à la fois.

Remuant et gai, comme un écolier en vacances, Haudestan, dès les premières heures de notre séjour à bord, eut exploré le bateau. Il glanait, selon son expression, et il nous apportait ses folles gerbes sur le pont supérieur où Koulmy et moi nous nous tenions de préférence, pour suivre des yeux les sites que nous traversions à la course.

— J'ai battu la cabine, l'entrepont, et partout j'ai été frappé de l'uniformité qui éclate dans les masques, ainsi que dans les allures des Américains de toutes les conditions.

— Ton observation a du vrai, dit Koulmy. L'Américain type est un mélange d'énergie obstinée, d'intelligence calme et d'orgueil ingénu, qui décèle le pionnier aventureux, le spéculateur exercé aux affaires et le citoyen porté à dire : la patrie, c'est moi! Les habitudes austères du champ de travail et les luttes de la vie publique, l'ont marqué de leur vigoureuse et caractéristique empreinte.

— Je dois avouer, cependant, que le dessous m'a paru valoir mieux que la surface de l'écorce. Un fait dont je

viens d'être témoin m'autorise à penser ainsi. L'entrepont est encombré d'Allemands; ils vont chercher dans l'Ouest la terre de promission qu'ils ont rêvée. Bonne chance aux nouveaux croisés, dont une hache et une pioche en croix anoblissent l'écusson! Il y a plaisir à voir ces dignes pèlerins; leur courage semble de taille à défier même les déceptions de la foi. — Parmi ce monde se trouvait un jeune couple, mari et femme. Dans un voyage antérieur, ils ont eu le malheur de perdre leurs bagages et la presque totalité de leurs écus, sans que, jusqu'à présent, ils soient parvenus à les retrouver. Instruit de leur infortune, le capitaine est allé vers eux : je connais, leur dit-il, votre situation. Vous devez souffrir dans l'entrepont, vous surtout, Madame. Vous m'obligeriez infiniment tous deux en montant à la cabine : vous y serez bienvenus. — L'offre fut acceptée, non sans émotion, et le jeune couple est, en ce moment, l'objet des égards les plus empressés, les plus délicats, tant de la part du capitaine que des passagers. — Les bons élans du cœur sont contagieux. — Quand j'y pense, continua Haudestan, je suis fâché de ne pas m'être embarqué dans le simple appareil d'un Peau-Rouge. Outre la chance d'être choyé, j'aurais mieux supporté le soleil qui, sous le fallacieux prétexte de cuire le suc des cannes, nous grille. Ouf! Cependant, si j'étouffe, ce n'est pas faute d'avoir pris force rafraîchissements, comme vous allez voir. Apercevez-vous, sur la galerie, ce colosse en habit bleu, laine et coton, et coiffé d'un ample feutre? C'est un Kentuckien, un énorme planteur de tabac. Il répond au nom de Taylor. Il m'accosta tout à l'heure. Pourquoi? Parce qu'il avait soif peut-être, car il a voulu absolument me régaler d'un punch. Il parle avec

charme d'agriculture, d'élève du bétail, de ses mulets modèles, de ses chasses fabuleuses et de la politique nébuleuse. Mais, à part ces détails, il est d'une candeur renversante. Jugez-en par cet interrogatoire.

— Vous êtes Français, je pense, me demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— De France?

— De France en Europe.

— C'est qu'il y a aussi la France d'Amérique, la chevaleresque fille de l'autre, disent modestement les Canadiens. J'aime beaucoup la France. Je me propose de la visiter. C'est une grande nation, moins grande cependant que les États-Unis.

— C'est connu.

— Avez-vous vu Napoléon? »

— Beaucoup... en peinture, car je n'étais pas né quand il est mort.

— C'était un grand homme, et Lafayette aussi. Mais Washington est plus grand. Avez-vous été à Paris?

— Souvent.

— Grande ville, en vérité. Mais New-York la dépassera bientôt.

— C'est possible.

— On dit les dames françaises bien jolies, *very beautiful*. Que pensez-vous des dames américaines!

— Je les trouve gracieuses et sages.

Le Taylor fut touché de ma franche galanterie; ce qui me flatta on ne peut plus.

— Mais, objectai-je, les Américains sont-ils aussi sages que leurs dames! On accuse les femmes de couleur d'être bien habiles à vous tendre des piéges, ô gentlemen!

— Les femmes de couleur sont faites pour servir et non pour nous séduire.

— L'un empêche-t-il l'autre?

Le ton dubitatif de ma réplique lui parut si plaisant qu'il y répondit, en rougissant, par un triple *hush!* des mieux accentués; puis il m'entraîna de nouveau à la buvette. Un second verre de punch n'ôta rien à la loquacité du planteur, au contraire.

Il y a deux Européens à bord : un Français, blondin et léger comme un professeur d'entrechats. Il se rend dans une *farm* du Kentucky pour y apprendre vitement à parler l'anglais. Son nom de Bochelet me revient médiocrement. — L'autre *stranger* est haut de stature, sinon de mine. Je ne puis le voir sans me rappeler ce que Shakspeare disait de certains oracles : « Je suis sir Oracle; quand j'ouvre la bouche, que nul chien n'aboie. »

Celui-là, dit-on, est venu aux États-Unis pour étudier, non pas le mécanisme des institutions démocratiques, fi donc! mais le régime des prisons.

Mon Kentuckien, avisant les rubans multicolores dont sa boutonnière est parée, me demanda :

— Qu'est-ce cela, gentleman, s'il vous plaît?

— Ce sont des décorations.

— *Indeed!* et ces décorations signifient?

— Elles signifient toujours : vertus rares, services éminents.

— Stupide! *stupid ass!* je prenais ce gentleman pour un marchand d'aunage, et ses rubans pour une exhibition ingénieuse d'échantillons.

Erreur! ce personnage est peut-être quelque haut dignitaire, ayant à la porte de son hôtel un factionnaire qui, lorsqu'il passe, lui présente les armes.

Factionnaire ! factionnaire ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— D'après le dictionnaire de l'Académie, dernière édition, un factionnaire est un soldat armé faisant le guet, jour et nuit, par tous les temps et toujours prêt à percer le flanc à quiconque méconnaîtrait sa mystérieuse consigne ; c'est à la fois un ornement intelligent et un gardien vertueux.

— Un gardien armé pour ce personnage ?

— Ou pour tous autres personnages analogues.

— Ces gens-là seraient-ils menacés de quelque sérieux danger ?

— Oh ! que non !

— Mais alors pourquoi leur faut-il des gardiens en armes ? Ce sont donc des poltrons, des *d..ned cowards*, ces grands personnages ?

J'eus toute la peine du monde de persuader à ce républicain phénoménal que les récompenses honorifiques, croix, cordons, jarretières, et les factionnaires, sont des institutions essentiellement respectables, symbolisant une civilisation avancée, et inintelligibles par conséquent pour un démocrate américain. — Le Kentuckien accueillit mes explications par un large rire, dont les modulations étaient empruntées au hennissement joyeux du cheval et au mugissement étouffé du crocodile ; et, bon gré mal gré, il me paya une troisième *treat*. — La soif latente du colosse avait passé à l'état de soif aduranle. Je m'en alarmai, et me voici.

VI.

Haudestan était trop mobile pour pouvoir rester longtemps en place.

— Libre à vous, dit-il, de dépenser les belles heures de votre existence passagère sur ce perchoir, à contempler la niche du pilote, la boucane des longues cheminées fumeuses de l'*Orénoque,* les remous du fleuve, les champs de cannes coquetant à côté des champs de coton, les cases à nègres grimaçant au soleil, ou les cyprières, ces nids mystérieux d'alligators, de reptiles, de pestes!... Vous feriez mieux de descendre avec moi, pour prendre part à la vie commune. A tout à l'heure!

Nous ne tardâmes pas à aller retrouver Haudestan. Il causait avec un passager que, à son chapeau de Panama, à ses habits de batiste et à son air ouvert, mais impérieux, on reconnaissait tout d'abord pour un planteur du Sud.

— Vous allez à Louisville, disait le planteur. Vous en avez encore pour cinq à six jours de la vie de Steamboat. Moi, je débarquerai chez moi dans une heure. Je n'en suis pas fâché, à cause des nègres que j'ai à bord.

— Combien les avez-vous payés, demanda Haudestan.

— Environ 600 dollars par tête en moyenne.

— Ce n'est pas cher, au prix où est cette denrée.

— C'est le prix ordinaire des travailleurs des champs.

Les esclaves qui ont une spécialité, un métier, peuvent se vendre jusqu'à 1,000 et même 2,000 dollars. J'ai acheté les miens à l'encan. Figurez-vous que l'un d'eux, le plus beau, s'est avisé, avant l'adjudication, de me faire une espèce de menace.

— Comment cela?

— Pendant que je le visitais, je remarquai de l'inquiétude dans ses traits. Qu'as-tu, lui dis-je? — Maître, auriez-vous envie de moi? demanda-t-il. — Ma foi, oui, répondis-je, tu me parais un vaillant nègre. — Ne m'achetez pas, Maître. — Pourquoi? — Parce que je ne veux pas être votre esclave. — Et la raison? — Parce que j'ai appris que vous étiez dur. — Vraiment! Eh bien! motif de plus pour que je t'achète. Tu connais ma sévérité, c'est bien; tu n'en marcheras que mieux. Tu verras, du reste, que je suis rigide seulement pour ceux qui se conduisent mal. — Maître, au nom de Dieu! ne m'achetez pas. Un autre maître a envie de moi. — Oui da! Eh bien, je donne 100 dollars de plus pour t'avoir, moi; tu me plais. — Adjugé! cria l'encanteur.

— Mon nègre, continua le planteur, fit bien un peu la grimace; mais enfin il en a pris son parti. J'en ferai un bon sujet... Et tenez, le voilà à l'avant du steamboat. Il est bien, n'est-ce pas?

Comme Haudestan, nous regardâmes le nègre. Les bras croisés sur la poitrine et le regard dirigé vers le fleuve, ce nègre nous parut magnifique.

Le steamboat était lancé à toute vapeur.

— Belly, cria le planteur; que fais-tu là, mon garçon?

Belly, à ces mots, frissonna comme sous le coup d'une décharge électrique, et se retourna vers nous.

— Je vous ai dit, Maître, que je ne voulais pas vous

servir. Vous ne m'avez pas écouté, vous n'avez pas eu pitié du pauvre nègre ! Que Dieu vous punisse et me pardonne !

— Arrêtez-le ! cria le planteur au milieu d'une immense clameur.

Il était trop tard : le nègre s'était précipité dans le fleuve, en s'enfonçant un couteau en pleine poitrine.

— *Stop !* capitaine.

— Inutile, répondit froidement le capitaine, qui avait tout vu. *Go a head !*

— Nage, mon nègre !

Mais Belly, que la mort avait rendu sourd à l'appel du maître, ne reparut point.

— Infamie ! exclama Haudestan.

— Tais-toi, dit Koulmy en l'entraînant loin des autres passagers.

Peu de temps après, le planteur débarquait, avec un groupe d'esclaves.

VII.

Le soleil allait disparaître derrière les sombres massifs de la forêt. Les oiseaux devenaient plus rares ; et les mille bruits confus, étranges, qui retentissent dans ces solitudes pendant le jour, s'éteignaient peu à peu, tandis que les feuillages des arbres, aux formes, aux nuances diverses et tranchées, s'animaient d'une vie nouvelle. Ils tremblaient sous la brise montante et se coloraient des vives et capricieuses lueurs du couchant,

comme des bouquets de joyaux confusément entremêlés par la main des fées.

Ce tableau, envisagé de la partie supérieure du steamboat, était ravissant. Nous étions cependant peu disposés à y prêter l'attention qu'il méritait. La mort du nègre nous avait tous fortement impressionnés.

— Ne trouvez-vous pas, dis-je à Koulmy, que les beautés naturelles font ressortir davantage les laideurs sociales ?

— Hélas ! oui. L'œuvre splendide de Dieu accuse les imperfections humaines; mais ce ne peut être pour décourager l'homme, que je crois instinctivement porté vers le bien, ni pour condamner les aspirations légitimes.

— Des bateaux qui crèvent et des esclaves qui se noient sous un ciel resplendissant de la *claire et joyeuse lumière du soleil,* forment, en effet, de fort jolis contrastes — au point de vue de l'art — ricana Haudestan d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme.

— De grâce, renonce à ce ton railleur, intempestif.

— Pardon ! je ne le ferai plus... si c'est possible.

— Tu sais bien que nos vues ne diffèrent point en ce qui concerne la question de l'esclavage.

— Je confesse que nous différons beaucoup, au contraire : tes vues sont plus radicales que les miennes, puisque, d'après toi, on ne fera disparaître d'une manière absolue la plaie de l'esclavage qu'au moyen d'une cure héroïque applicable au corps social tout entier. Tu me l'as souvent répété : l'institution de l'esclavage est bien la sœur maudite des prisons et des refuges de prostituées, ces tristes fruits de la confusion des idées morales, de la misère et de l'ignorance ! Mais, en atten-

dant que l'union universelle des hommes — le travail attrayant, l'équilibre des passions et l'accord des intérêts se réalisent sur la terre — ô mon pauvre et incorrigible rêveur! eh bien, devisons, comme de simples mortels, de ce qui existe, sans préjudice des droits de l'avenir.

— Vous habitez le Sud depuis plusieurs années, dis-je à Koulmy; que pensez-vous du sort des nègres?

— En général les nègres sont mieux traités ici que ne le disent et ne l'écrivent une foule d'étrangers aussi sensibles aux misères lointaines qu'indifférents aux infortunes qui éclatent sous leurs yeux, au seuil de leurs portes. Matériellement, ils sont moins à plaindre que des masses de prolétaires soumis aux fluctuations implacables de l'offre et de la demande; ils ont le pain quotidien, ils sont assurés du lendemain, sans être astreints à des travaux qui excèdent leurs forces; et, en cas d'infirmités, ils ne sont point délaissés, abandonnés comme les salariés de l'industrie libre : le maître leur doit le nécessaire physique.

— Mais on assure qu'ils sont exposés à des châtiments inhumains?

— L'intérêt actif, immédiat du maître s'oppose à ce qu'il en soit ainsi. S'il est des exceptions, et je reconnais qu'il y en a, elles n'infirment point la règle. Je pourrais citer de nombreux esclaves qui ont refusé la liberté, ou qui, devenus libres par le fait soit d'une évasion, soit de la volonté de leurs maîtres, ont supplié ceux-ci de les reprendre. On pourrait rappeler aussi que les nègres venus d'Afrique y étaient esclaves et que les chefs des tribus s'arrogent encore, comme autrefois, le privilége de livrer à la traite, de tuer ou de manger les prison-

niers qu'ils se font entre eux. Leur position en Amérique s'est donc améliorée relativement. Est-ce à dire que de tout cela on puisse tirer aucune induction en faveur de l'esclavage? Nullement.

— Ce n'est pas l'avis des théoriciens bibliques, dit Haudestan. D'après eux, l'esclavage a une source légitime, sacrée. Dieu lui-même l'a voulu, en permettant à Noé de planter la vigne, de faire du vin, de se griser à force d'en boire et de s'endormir pour que Cham, son fils, se moquât de lui. Si Cham eût été aussi sage que Sem et Japhet; si cet effronté n'eût pas manqué de respect à son père, il n'aurait pas encouru la malédiction de celui-ci; ses pauvres enfants, qui n'en pouvaient mais, n'auraient pas été inexorablement condamnés à être les serviteurs des serviteurs de ses frères; la tour de Babel n'aurait pas raté, et les descendants du malavisé Cham ne feraient point l'ornement des pays de Chanaan et d'Afrique — cette pépinière lamentable des esclaves du Nouveau-Monde.

VIII.

— Ainsi, dis-je, c'est sur le texte sacré, travesti par notre enfant terrible, que se fondent les modernes singes d'Aristote?

— C'est pitoyable, reprit Koulmy. L'inféodation de l'homme à l'homme est, à tous les points de vue, une iniquité. La destinée de l'homme est d'être libre. Un droit factice, arbitraire, quelque antique, quelque puissamment déguisé qu'il soit, ne peut effacer un droit

naturel. Les nègres sont des membres de la famille humaine, et, comme tels, ils sont fondés à revendiquer la liberté de leur personne et à rechercher les moyens de s'élever, par la culture de leur intelligence, par le développement de leur être moral, à la dignité d'homme. Comme je l'indiquais l'autre jour, la responsabilité de l'introduction de l'esclavage aux États-Unis remonte à la domination anglaise, aux temps coloniaux...

— Il doit être contemporain de la fièvre jaune, interrompit Haudestan; quelque navire anglais, venant de la côte d'Afrique, aura doté l'Amérique de ses premiers esclaves et de la peste.

— Quoi qu'il en soit, continua Koulmy, l'esclavage n'en est pas moins pour les temps actuels une embûche redoutable, un péril qui s'accroît sans cesse et qu'il faut sonder. Pilate n'a rien gagné à se laver les mains : le sang innocent l'accuse à travers les siècles. « J'ai juré, » dit quelque part Jefferson, j'ai juré sur l'autel de » Dieu une guerre éternelle à toute espèce de tyrannie » imposée à l'esprit humain. » La démocratie doit reprendre ce serment et l'étendre à tous les modes d'oppression, notamment à l'esclavage. Oh! je ne me le dissimule pas, la question est difficile et d'autant plus formidable qu'elle se complique non-seulement d'intérêts matériels immenses, *légalement* garantis, et de circonstances climatériques exceptionnelles; mais encore et surtout, surtout! d'antipathies violentes ayant leur source, on peut le dire, dans les entrailles mêmes des hommes auxquels on demande une solution immédiate, radicale. C'est une raison de plus pour en faire l'objet de méditations incessantes.

— Ce n'est pas assez, dit Haudestan. On aura beau

multiplier les prédications philanthropico-religieuses et les appels à la révolte, si, de leur côté, les propriétaires protestent au nom du droit positif de propriété, les soupirs bruyants, les sermons arrosés de larmes et les invectives farouches, aux prises avec des prétentions hautaines et des résistances opiniâtres, qui grisent comme la poudre des batailles, pourront conduire à de sanglants écueils, mais ils ne feront pas faire un pas à la question. C'est en cherchant, et surtout *en agissant*, qu'il sera possible d'aboutir à un arrangement qui prévienne le sacrifice de l'une ou de l'autre race.

— C'est incontestable, reprit Koulmy. Le problème, pour le moment, peut se résumer en ces termes; rendre les nègres libres à leur terre originaire ou dans toute autre contrée plus propice; ou bien transformer leur condition au sein de la race blanche. Dans cette dernière hypothèse, il serait urgent de préparer leur affranchissement successif par la constitution de la famille et par l'éducation.

— J'ai bien peur, dit Haudestan, que blancs et noirs ne puissent jamais vivre côte à côte, ici, sur un pied sérieux d'égalité bienveillante. Des nègres ont beau dire dans leur patois créole : — *Qué ta pé fesé moi gagné figure noire; la figure, ça pas fesé rien; moi té gagné sang rouge comme toi, ti blanc là yé.* — Cela fait beaucoup qu'ils aient la peau noire, bien que, sous cette peau malencontreuse, circule un sang rouge comme celui des petits blancs, *là yé*. Ces nègres candides invoquent des principes qui, pour être vrais, n'en sont pas moins étranglés par l'infernale parenthèse des intérêts puissants et des préjugés invétérés!

IX

— Il en coûte de le confesser, continua Koulmy, mais Haudestan signale un fait évident pour quiconque s'est rendu compte de l'inflexible barrière qui sépare les deux races. Jefferson lui-même exprimait l'opinion que les nègres et les Américains ne pourraient vivre égaux sous le même gouvernement.

— J'aperçois bien un procédé qui, peut-être, concilierait tout, dit Haudestan; cependant, je ne voudrais en essayer l'application que sous bénéfice d'inventaire.

— Quel est ce procédé?

— Ce serait de transporter les nègres dans la lune... ou ailleurs.

— Ton procédé n'est pas nouveau : Jefferson l'a recommandé à ses concitoyens. Il proposait d'affranchir les nègres qui naîtraient, moyennant une juste indemnité; de les laisser avec leur mère, en attendant qu'ils pussent gagner eux-mêmes leur subsistance, et de les employer alors à quelque genre d'industrie convenable, jusqu'à l'âge où ils pourraient être déportés, sous le patronage et la protection des États-Unis, comme un peuple séparé, indépendant et libre, dans une contrée et sous un climat favorables à la vie et au bonheur des hommes. Et à ce propos Jefferson, — que je me plais à citer, parce qu'il est un des grands flambeaux chers à la démocratie américaine, — faisait cette déclaration courageuse, empreinte d'une mélancolie profonde :

« Rien n'est plus clairement écrit dans le livre des destinées que l'affranchissement de cette classe d'hommes... » Il dépend encore de nous d'établir un mode d'émancipation et de déportation progressives, de manière » que le mal s'efface paisiblement, suivant une graduation lente et insensible, et que les esclaves soient remplacés, *pari passu*, par des travailleurs libres et de » race blanche. Si, au contraire, on attend que la force » des choses amène la nécessité de l'affranchissement, » la nature humaine frémit à l'aspect des maux qui se » préparent. »

Je fis observer que j'avais ouï parler de la république de Libéria comme d'une combinaison paraissant avoir de l'analogie avec celle de Jefferson; Koulmy répondit :

— L'établissement de Libéria est un asile pour les nègres fugitifs ou affranchis ; il n'est point le produit d'un plan d'émancipation sur une vaste échelle. Situé en pleine fournaise ardente, et, chose bizarre, dans les lieux mêmes où se trouvait autrefois le principal marché à esclaves de la Guinée, cet établissement ne comprend guère qu'un territoire de 600 kilomètres de côte. Aussi, bien que sa fondation remonte à 1820, compte-t-il à peine une population de 12,000 âmes. Né de l'esprit abolitioniste, il doit être envisagé exclusivement comme une protestation contre la traite, comme une excitation permanente à l'émancipation, mais non pas comme un moyen propre à la réalisation du plan de Jefferson. Je sais bien qu'appliqué aux trois millions et demi d'esclaves du Sud, ce mode d'affranchissement entraînerait des sacrifices incalculables. Mais cette circonstance peut-elle être mise en balance avec les dommages, les désas-

tres de tous genres qu'amènerait fatalement le maintien de l'esclavage dans les conditions actuelles?... Les États-Unis sont capables d'efforts suprêmes : leur passé le dit assez haut; ils sont assez riches d'ailleurs pour payer la gloire d'appeler à la rédemption une population envers laquelle, selon l'intrépide et loyal aveu de Jefferson lui-même, *ils se sont rendus coupables d'une longue suite d'injustices.* Il s'agit donc de rentrer dans la vérité, dans la justice : *Honesty is the best policy.* Fasse le ciel que cette maxime de Washington luise bientôt, dans toute sa majestueuse pureté, au frontispice de l'édifice américain (1)!

(1) Pour pouvoir résoudre pertinemment un problème, il faudrait commencer par en embrasser toutes les données. Or, Koulmy a perdu de vue divers éléments d'une importance capitale et dont il est indispensable de tenir compte dans l'examen de l'esclavage, — abstraction faite de la question de principe, qui est définitivement jugée. Indiquons-en brièvement quelques-uns.

Et d'abord, eu égard au climat, le travail des blancs peut-il être substitué à celui des nègres pour la culture du coton et du sucre, dans les États du Sud? Nous ne le pensons pas. Les Européens qui ont essayé de se livrer au travail des champs en Louisiane, ont été victimes de leur courageuse tentative. Nous avons connu deux familles belges, l'une du Luxembourg, l'autre des environs de Louvain, dont la plupart des membres, dès la première année, succombèrent aux influences torrides du soleil.

Quelle est l'étendue des intérêts matériels engagés dans la question? Elle est énorme. Le nombre des esclaves dans les États du Sud de l'Union est de 3 millions 500 mille. Leur valeur réunie est de 1 milliard 600 millions de dollars (8 milliards de francs!) Il y a environ 80 mille plantations de coton, dont les produits annuels ne sont pas inférieurs à une somme totale de 125 millions de dollars; 15 mille plantations de tabac, d'un pro

X

Les jours se suivaient et, météorologiquement, se ressemblaient : ils étaient splendidement monotones. Nous approchions de notre destination, sans constater de variation notable dans la sérénité du ciel et l'éclat du soleil. La chaleur, cependant, baissait légèrement à mesure que nous remontions vers l'Ouest.

Les habitudes de nos co-passagers semblaient se calquer sur l'uniformité persistante du milieu ambiant.

duit annuel de 14 millions de dollars; 2 mille 600 plantations de sucre, dont les produits atteignent annuellement une moyenne de 12 millions de dollars; enfin 551 plantations de riz, dont les produits annuels forment, en moyenne, une somme de 4 millions de dollars.

Supposons qu'en décrétant l'abolition de l'esclavage, on accorderait aux propriétaires une indemnité proportionnelle à la valeur des esclaves affranchis : on vient de voir à quel chiffre monterait cette indemnité... Mais les propriétés, qui ne valent que par la coopération des nègres, que deviendront-elles? Les possesseurs actuels consentiront-ils à en faire le sacrifice, à les abandonner? Renoncera-t-on à la culture du coton, à l'usage du calicot?...

Cette énumération, que nous pourrions étendre, suffit pour montrer les difficultés immenses que soulève aujourd'hui l'esclavage dans les États du Sud. C'est notre conviction profonde, que la *solution pacifique* de cette question est impossible aussi longtemps que l'humanité n'est point arrivée à une période sociale supérieure à la période actuelle, purement individualiste. Or, à l'avénement de cette phase nouvelle, les États-Unis entreront résolûment dans la voie des réformes et ils y marcheront à grands pas.

Haudestan, sobre de sa nature, continuait d'être au mieux avec M. Taylor du Kentucky, dont la puissance d'ingurgitation aurait fait palpiter d'aise le tant joyeux auteur des chroniques gargantuines et pantagruelesques.

A Cairo (Illinois), notre vapeur prit quelques voyageurs. Situé à environ 350 lieues de la Nouvelle-Orléans, au confluent du Mississipi et de l'Ohio, cet endroit est, dit-on, le repaire de *gamblers* (joueurs de profession), qui s'y donnent rendez-vous pour exercer entre eux leur funeste adresse et sans doute aussi pour guetter les bateaux qui parcourent les deux fleuves.

L'Ohio est d'une limpidité telle que l'œil perçoit, comme à travers une glace, les cailloux et les coquillages qui en tapissent le fond. C'est, sans doute à cette circonstance que l'Ohio doit son nom si euphonique, qui fut traduit par celui de *Belle rivière.*

Le Mississipi est, au contraire, saturé de limon; ses flaques d'eau trouble, fugitive et tourbillonnante, repoussent plutôt qu'elles n'attirent les regards.

Ces deux fleuves qui, de leurs bras géants, embrassent l'aire immense qui s'étend des Alleghanis aux Rocheuses jusqu'au golfe du Mexique, se réunissent à Cairo; ces deux célèbres conjoints semblent cependant ne subir qu'à contre-cœur cette alliance.

Il faut des époux assortis,
Dans les liens du mariage.

Quand la rivière Ohio entre dans le lit du Mississipi, celui-ci, majestueux et calme, s'avance vers elle pour l'absorber; mais elle se précipite vers la rive gauche où, pendant plusieurs milles, elle coule, isolée, avec une modestie pudique, comme pour éviter son contact.

Koulmy nous fit remarquer cette singularité.

— Il y a là, dit Haudestan, quelque chose qui rappelle les unions matrimoniales formées par l'imprévoyance ou la spéculation, sans souci de nos affinités naturelles.

— J'y vois bien plutôt, répondit Koulmy, une image des éléments humains que de pressantes nécessités accumulent confusément dans le Nouveau-Monde, et qui, en dépit de leurs disparates, finissent, cependant, par se confondre et par converger vers la réalisation d'une synthèse sociale harmonique.

Dès que le bateau eut repris sa course, notre attention fut attirée sur deux nouveaux passagers. A leurs mines fatiguées, à leurs regards fureteurs, aussi bien qu'à leur accoutrement criard, surchargé d'articles de bijouterie, je les pris d'abord pour des juifs de cette tribu ténébreuse connue en Louisiane sous le nom de *raseurs*, espèce d'usuriers appartenant à la prolifique lignée de Shylock, et pour lesquels *tout gain est béni pourvu qu'il ne soit pas précisément le produit du vol.*

Koulmy m'apprit que c'étaient des *gamblers* (joueurs de profession), arrivés de Cairo.

Ils s'attablèrent et se mirent à étaler un jeu de cartes.

— Vous verrez, dit Koulmy, qu'ils tenteront quelqu'un. On les connaît comme des chevaliers d'industrie; n'importe! Quelque passager, fatigué, ennuyé de son inaction, se fera happer : il risquera ses plumes dans une lutte où le *gambler* a tout l'avantage de l'épervier sur le pigeon. — Leur jeu habituel est le *pocker*, jeu très-usité et d'autant plus dangereux qu'il est fort attrayant.

Koulmy me donna l'explication du *pocker*. Les joueurs ont chacun cinq cartes. Deux cartes semblables (deux as, deux rois, deux dames, deux valets, deux dix) s'appellent paire; trois font un terne; quatre font un carré; — le terne est naturellement plus fort que la paire, voire même que deux paires; le *full*, c'est-à-dire un terne et une paire (trois rois et deux dames, par exemple) surpasse le terne quel qu'il soit; le carré bat le *full;* le carré d'as est supérieur à tous les autres carrés, et une quinte, un *fly*, prime tous les autres jeux. L'enjeu se compose d'une mise fixe et de relances éventuelles.

C'est par le tact et l'audace que se distinguent les meilleurs manœuvriers. Un grand orateur de l'Ouest, bien connu pour avoir sacrifié aux passe-temps fiévreux du tapis vert, avait acquis des aptitudes telles que ses adversaires se masquaient le visage pour échapper à l'étrange pénétration de son regard.

Une heure n'était pas écoulée que nous vîmes paraître sur la galerie un passager qui s'était fait *pincer*. Bien qu'en perte d'une assez forte somme, il faisait pourtant contre mauvaise fortune bon cœur, lorsqu'un amateur, témoin de la partie, vint lui souffler à l'oreille qu'il avait été indignement filouté, grâce à un compère placé derrière lui par son adversaire. A cette révélation, l'honnête perdant pâlit. Après avoir énergiquement lancé sa chique de tabac dans l'Ohio, il se dirigea vers le coupable qu'il apostropha rudement. Celui-ci, pris au piége, essaya de balbutier une justification; mais son air coquin et sa contenance poltronne exaspérèrent sa victime qui, dans un accès de rage, le saisit par le cou et le souleva au-dessus de la rampe du verandah, avec

le dessein de l'envoyer rejoindre sa chique de tabac. Le capitaine intervint à propos pour empêcher ce tour de force; si bien que le compère en fut quitte pour la peur. Il s'esquiva et ne reparut plus dans la cabine. Pendant ces démêlés, le *gambler* avait jugé prudent de filer dans quelque coin de l'entrepont, afin sans doute de pouvoir débarquer, à la première occasion, sans tambour... ni coups de pied.

XI.

Cette scène, peu édifiante, fut immédiatement suivie d'un petit épisode qui a pris dans mes souvenirs, une place que je veux lui conserver ici.

A quelques milles de Cairo, notre vapeur stationna *pour faire du bois*, c'est-à-dire renouveler sa provision de chauffage.

L'aspect gracieux des rives de l'Ohio nous décida à débarquer. Nous parcourûmes la forêt jusqu'au moment où la cloche du bord nous rappela. Il nous en coûta de devoir regagner sitôt *l'Orénoque*. La sauvage magicienne nous enchantait !

De retour au bateau, nous y vîmes venir un groupe de trois personnes : un homme et une femme de quarante-cinq à cinquante ans, accompagnés d'une jeune fille, — probablement leur enfant. L'homme et la femme embrassèrent la jeune fille; puis, le sourire aux lèvres et l'amour dans les yeux, ils lui souhaitèrent un *sweet farewell, dear Child!* sans paraître éprouver le moindre souci de la quitter.

La jeune fille avait passé près de nous, ce qui nous permit de bien la voir et l'entendre. Elle pouvait avoir dix-huit ans : *l'âge des longs espoirs et des roses pensées.*

— Jour de Dieu! qu'elle est belle, exclama Haudestan.

Je regardai Koulmy, et, à sa pâleur, je devinai qu'il avait été touché, lui aussi, de cette gracieuse apparition.

Tout à coup, nous partîmes, Haudestan et moi, d'un grand éclat de rire, provoqué par un flux de joie intérieure et par l'idée de l'émotion subite que la vue d'une jeune fille inconnue nous avait causée. Koulmy répondit à ce rire nerveux par un mélancolique sourire. Il est de fait qu'en ce moment, nous étions moins braves que nous n'en avions l'air. Nous ressemblions un peu à ces gens qui, dans certains cas, crient haut pour faire croire qu'ils ne tremblent pas.

Bochelet, dont Haudestan, peu après notre embarquement, nous avait annoncé la présence en termes peu sympathiques, faisait par-ci par-là irruption dans notre cercle. Au fond, il n'était pas méchant; mais quelle tête éventée, fanfaronne! Habitué trop tôt, pendant une vie plus vagabonde que libre, à prendre ses impressions pour des oracles et sa présomption verbeuse pour un signe de supériorité, il était des moments où il déraillait à faire croire à une folle ivresse : il s'écoutait parler et finissait par se griser au bruit de ses impertinences sonores.

Il accourut pour demander à Haudestan s'il avait assisté à l'entrée triomphale de la *princesse.*

Haudestan se redressant vivement :

— Une *princesse*, dit-il, — cette belle enfant, une princesse! quel blasphème! Vous n'avez donc pas vu cette fière taille si harmonieusement flexible, — cette brune et opulente chevelure à reflets d'auréole, — ces grands yeux chargés d'éclairs de bonté, — cette modestie virginale et superbe! Et sa voix? Quelque fée, sa marraine, l'a composée des notes les plus pures empruntées à la gamme des oiseaux d'élite, aux sources gazouilleuses et aux harpes éoliennes du Nouveau-Monde! — Une princesse... oh! que non! Il n'y a que le grand air salubre, les bains de lumière tamisée par la feuillée des forêts et la sollicitude maternelle qui puissent rien produire de semblable.

Bochelet accueillit par un rire plein de fatuité l'inaccoutumé lyrisme de Haudestan.

— La connaîtriez-vous, par hasard! demanda Haudestan.

— Ma foi, non! Mais une femme jeune et jolie qui s'embarque sans plus de façon, pour courir les rivières, doit appartenir à la famille du *gambler*: mécontent de la terre ferme, on poursuit la chance sur l'eau! Je gage qu'il ne serait pas malaisé d'apprivoiser cette mésange du désert.

— Pourquoi cette supposition? Vous ne connaissez pas cette jeune fille, Monsieur Bochelet, et tout d'abord vous la suspectez? Est-ce bien galant, bien français?

— Bah! toutes les femmes procèdent d'Ève, la pécheresse.

— Cependant...

— Cependant, vos scrupules sont honnêtes et modérés, mais ils sont tout simplement chimériques. J'ai trop d'expérience pour m'y laisser prendre. Ce n'est pas

à vingt-cinq ans que l'on confond l'alliage avec le métal pur.

— Croyez-vous au métal pur, Monsieur Bochelet ?

— Eh bien, à vrai dire, non ! Si ce précieux métal existe, j'en ignore les gisements. Se trouverait-il, par aventure, dans le pays du tendre ? L'amour, qu'est-ce ? C'est un fruit emmiellé, mais irritant et malsain. Il a la durée éphémère de la faim qu'il aiguise. Il n'a du reste qu'une saison : celle des puériles hallucinations. Or, le soleil de cette saison est depuis longtemps couché pour moi. Bonsoir !

— Vous niez donc la vertu de la femme, Monsieur Bochelet.

Vertu ! vertu ! c'est un mot, dont certains anges fauves se servent, en guise de masque ou de stylet, pour mieux démolir leurs rivales. On montre de la rigidité, de l'intolérance, de la vertu, comme pour donner à Satan le gai spectacle d'une passion menteuse, effrontément hypocrite, qui se traduit, en fin de compte, par des explosions hyperboliques et des défaillances abjectes. Savez-vous ce que c'est que la femme vertueuse ? Je vais vous le dire. Vous avez vu le long du Mississipi les arbres couverts d'écheveaux de mousse grise flottante ; ces mêmes arbres sont fréquemment enlacés aussi par des lianes, dont l'une porte des fleurs que les créoles ont baptisées du nom d'*herbe à la puce*. Ces fleurs, très-jolies, séduisent et attirent ; mais prenez-y garde : elles sont vénéneuses ; leurs émanations mortifères, comme celles du mancenillier, vous frappent, même à distance. L'*herbe à la puce* est l'emblème de la femme.

— Tout ce que vous débitez là est d'un goût exquis, Monsieur Bochelet, mais il y manque quelque chose,

répliqua Haudestan : il faut un pendant au portrait de *votre* femme : celui de *mon* homme. Trompette criarde, importune, flanquée d'un serpent jaune. Que vous en semble?

Bochelet n'eut pas l'air de comprendre.

XII

Koulmy s'était promis de rester étranger à cette prise de bec; mais, poussé à bout, il sortit de sa réserve.

— Vous êtes réaliste, Monsieur Bochelet.

— Oui, et je m'en vante. Rien n'est beau que le réalisme; le réalisme seul est aimable. Hors du réalisme, point de salut pour la vérité. Voilà mon *credo* à moi, et le vôtre?

— Je vous le dirai tout à l'heure; mais auparavant permettez-moi de vous adresser une question. Avez-vous une mère?

— Hein?

— Avez-vous une sœur?

Bochelet répondit lestement qu'il avait une mère excellente, prodigue, idolâtre; des amours de sœurs, et, par-dessus le marché, un père qui, sans être duc, figurait cependant au premier rang des censitaires de son département.

— En vérité, je regrette que votre mère et vos sœurs ne vous aient pas vu, comme nous, étamer la glace devant laquelle vous venez de faire poser la femme : s'y seraient-elles reconnues?

Bochelet tressaillit et fixa sur Koulmy des yeux étincelants.

— Que voulez-vous dire? murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Je veux dire, reprit Koulmy d'un ton calme, mais ferme, que si votre mère, vos sœurs vous avaient entendu, elles protesteraient par des larmes d'étonnement et de douleur.

— Je n'ai voulu parler que des femmes légères.

— Vous avez stigmatisé *la femme*, sans exception. Si mon cœur s'est soulevé, c'est parce que moi aussi, monsieur, ajouta tristement Koulmy, j'ai eu une mère que je voudrais voir respecter jusque dans le nom même de son sexe.

— Dès qu'il ne s'agit entre nous que d'une méprise, dit avec élan Bochelet, je vous demande, comme une faveur, votre main.

— Bien volontiers, mais causons. — A en juger par l'amertume de vos paroles, vous en voulez beaucoup aux femmes, monsieur Bochelet. Si jeune et déjà si désillusionné! J'aime à croire, cependant, que vous leur ferez la grâce de répudier l'odieux emblème de l'*herbe à la puce*.

— Oui et non : non en ce qui concerne certaines catégories.

— Si nous distinguons, si nous établissons des catégories, nous parviendrons peut-être à nous entendre. Commençons, si vous le voulez bien, par un acte de foi. Qu'est-ce que la femme? S'il pouvait formuler ses impressions, l'enfant, à cette question, répondrait d'instinct : la femme est le chef-d'œuvre du Créateur : beauté suprême du corps, couronnée par la bonté ex-

pansive et consolante de l'âme. Aussi voyez comme il la préfère à l'homme, comme il sollicite ses sourires, ses caresses, son délicat et sûr appui !

— Cette préférence se conçoit de la part de l'enfant, dénué de discernement et obsédé de besoins actifs.

— Les sentiments que le souvenir de votre mère et de vos sœurs ont réveillés en vous, tout à l'heure, m'autorisent à dire que vous partagez, plus que vous n'en avez l'air, la croyance de l'enfant.

— Comment cela ?

— Oui, vous appréciez très-justement la femme sous deux de ses faces splendides : comme mère et comme sœur.

— Je le concède.

— Mère ou sœur, elle signifie : dévouement inépuisable, immolation héroïque, — tendresse indulgente ; — mais elle a une troisième face : comme amante, ne correspond-elle point à l'idée d'adoration ineffable, de sacrifice sans bornes ?

— Prenez-y garde ! en repoussant mon réalisme comme empreint d'exagération, vous versez dans l'extrême contraire : l'idéalisme que vous m'opposez exclut bien certainement les courtisanes — c'est-à-dire toutes les femmes aux passions tumultueuses qui ont franchi ou franchiront les barrières rigides du devoir.

— Votre objection soulève une question grave. Je ne nie point les déviations ; je les déplore, mais pensez-vous que ces déviations soient un effet de la volonté libre des femmes qui en sont victimes, et que nous ayons toujours le droit de les flétrir sans pitié ? Subalternisée socialement et privée des moyens de s'élever par sa virtualité propre à une condition indépendante, la femme

qui tombe ne serait-elle point fondée à faire remonter à la société elle-même une large part de sa responsabilité personnelle? L'ignorance, les suggestions de la misère, les unions faussées par le hasard ou par d'odieux calculs et, par dessus tout, les piéges grossiers, les mauvais exemples des hommes libertins, expliquent bien des chutes, s'ils ne les justifient pas!

— C'est, riposta Bochelet, la femme qui fait l'homme. Quand arrive pour celui-ci l'âge des passions, il est exposé à se heurter à des coquettes, à des agioteuses dont les artifices diaboliques l'enfièvrent. Alors, il se laisse aller à la dérive vers ces sirènes habiles à exercer sur lui une action fascinatrice, dissolvante...

— Et alors, n'est-ce pas? captif, enserré dans un méphitique réseau de séductions, il se compose un type que dans ses accès de vertige il envisage comme l'incarnation de la femme. Et pourtant il n'a entrevu que des spectres enluminés. Prenant l'accident pour la règle, il est enclin à voir dans toutes les femmes, non plus des âmes dignes d'un respect affectueux, mais des fruits de fantaisie, des instruments de volupté, dévolus au regard avide qui mendie, à la main extravagante qui donne. Ses désirs s'enflamment, et il recourt à toutes sortes de manœuvres obliques, pour assurer le triomphe de ses desseins immondes. Quand il a atteint son but, quand il a réussi à dégrader la femme, à produire la nuit dans son cerveau et le vide dans son cœur, quand il en a fait le jouet de ses caprices jaloux, de ses appétits meurtriers, il lui jette la pierre... sans rechercher si, dans une société encore impuissante à diriger, à utiliser souverainement les besoins, les goûts, les penchants légitimes, toutes les forces natives, toutes les énergies fécondes, il

n'y a pas des coups du sort qui poussent fatalement d'innombrables créatures au mal, comme il y a des coups de vent qui poussent certaines fleurs à l'abîme, à l'égoût!... Est-ce bien généreux? et la femme tombée n'aurait-elle pas, dans la plupart des cas, le droit de se retourner contre ses insulteurs et de leur dire, elle aussi : « la perversité que vous m'enseignez, je la met-» trai à exécution, et, si je le puis, je vous surpasserai, » mes maîtres! »

XIII

Bochelet garda le silence; Koulmy continua.

— Vous avez fait tout à l'heure, monsieur Bochelet, des commentaires de toutes sortes en voyant une jeune femme s'embarquer sans gardien.

— Permettriez-vous à votre fille d'aller et venir, comme celle-là, aventureusement par le monde?

— Dans maintes contrées, non; aux États-Unis, oui; et cela tient à des circonstances locales que vous aurez l'occasion d'apprécier plus tard. D'après un penseur profond, l'extension des priviléges des femmes est le principe général de tout progrès. Eh bien, ce principe, d'une portée si haute, reçoit ici une application salutaire. La femme aux États-Unis est plus indépendante, plus estimée, plus heureuse que partout ailleurs. Interrogez-y l'opinion publique, elle vous répondra que toujours et partout la femme de toutes les conditions et de tous les âges a droit à des égards attentifs et à une

protection respectueuse. Femme du peuple, elle est exempte de durs et exténuants labeurs. Femme des classes aisées, son éducation sérieuse et ses occupations constantes — car l'Amérique est le pays du travail, — la prémunissent contre l'oisiveté malsaine et les dérèglements de l'imagination. Elle perd quelque chose, peut-être, de cette grâce idéale, de cette poésie vaporeuse qu'il est convenu d'attribuer au beau sexe, à défaut d'autre apanage; mais elle gagne certainement en douce simplicité, en moralité sévère, en sécurité réelle. Les jeux, les rêves brillants de l'esprit, peuvent-ils compenser les jouissances sereines du cœur? Formée en vue de la vie de famille, ses aimables et ingénieuses facultés s'exercent surtout dans le sanctuaire du *sweet home*. Cependant on commence à comprendre que son saint ministère n'est point borné exclusivement aux étroites limites du foyer domestique; et déjà des carrières libérales sont ouvertes à ses aptitudes et à son intelligence. Ainsi son action tend à s'élargir, son caractère s'élève et sa bienfaisante influence doit réagir du cercle intime sur la nation entière. Condamner la femme à une tâche abrutissante, à l'oisiveté ou à la réclusion, c'est la traiter comme si elle était étrangère à la société; on lui enlève les moyens d'assurer son indépendance, on l'expose fatalement aux risques des mariages irréfléchis ou intéressés, des méprises funestes et des chutes poignantes. Par l'*extension de ses priviléges,* elle marchera, dans toute sa dignité, l'égale de l'homme — sans que cependant les rôles se confondent, — vers les perspectives, je devrais dire vers les perspectives radieuses de l'avenir, car le mal sera vaincu sous toutes ses formes. — Vous m'avez demandé mon *credo :* le voilà. Qui donc s'y ral-

liera, si ce ne sont les hommes qui, comme vous, monsieur Bochelet, gardent religieusement la mémoire des vertus et des consolantes affections de leur mère, de leurs sœurs?

Après un moment de silence, Bochelet répondit :

— Vous avez été à la fois sévère et obligeant : je vous en rends grâces. J'ai compris que vous me considériez un peu comme un monstre. Eh bien, vous étiez dans l'erreur. Mon cœur n'est pas mortellement dépravé : il n'est que malade, — malade de doute et de désenchantement. Dieu et ma mère en soient loués, ses meilleures cordes ont résisté! Je m'abstiendrai de discuter vos idées; je ne demande pas mieux que de les voir fructifier. Mais je me dois de reconnaître que j'ai été inconsidéré, discourtois à l'égard de la jeune fille dont M. le *Chevalier* Haudestan a pris la défense. Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je proclame que mon compatriote du Béarn a bien mérité de la gente damoiselle.

— Personne ne demandant la parole, dit Haudestan, je la prends pour faire une motion. J'estime que Koulmy a mérité la faveur d'assister au prochain mariage de M. Bochelet.

— A mon mariage!... Avec qui?

— Avec une Américaine.

— Oui da! C'est-à-dire que je laisserais mes os dans ce pays? Cela ne sera pas plus vrai que cela n'est vraisemblable... Cependant, qui sait? Les longues carabines ont abattu ou fait fuir la panthère, effroi des forêts vierges. Mais, au bruit de la cognée des pionniers les *lionnes* accourent pour remplacer la terrible féline. Et ces lionnes sont bien redoutables, à en juger d'après

l'émotion causée à M. Haudestan par celle qui nous est arrivée tantôt. La présence de certains dangers commande la réserve...

— Ou l'audace — ajouta Koulmy, — l'audace qui donne raison aux prophètes. L'isolement est, après tout, une peine pour l'homme sociable, aimant. « Un volume » dépareillé, selon Franklin, n'a pas la valeur qu'il » forme dans l'ouvrage complet. »

— Cette comparaison, dit Haudestan, est bien d'un fabricant d'almanachs. Un Champenois aurait assimilé les célibataires, non pas à des volumes dépareillés, mais...

— A des raisins trop verts, peut-être, interrompit Bochelet.

— A des échalas sans vigne.

XIV

Le tam-tam, annonçant le souper, résonna à propos pour arrêter le caquetage de nos jeunes gens.

Après le souper, Haudestan, Bochelet et le Kentuckien Taylor se groupèrent dans le voisinage de la buvette, tandis que Koulmy et moi nous regagnions notre *toit*.

Nous n'étions plus qu'à une vingtaine d'heures de Louisville.

Jamais je ne vis plus belle soirée. Illuminé par toutes ses étoiles et par la lune dont aucun nuage ne venait voiler la face sérieuse, le ciel faisait de l'Ohio un vaste

miroir où se reflétaient les fantastiques et fugitives images de la forêt. Les chants pittoresques des chauffeurs; les nuages d'étincelles jaillissant des cheminées colossales de *l'Orénoque* et tourbillonnant dans l'air comme des essaims de lucioles ; le mugissement mesuré des machines, bondissant en ondes sonores d'échos en échos dans ces solitudes profondes : en vérité, tout ce qui nous entourait formait un spectacle non moins grandiose que charmant.

Nous restâmes longtemps assis, à côté l'un de l'autre, sans échanger une parole.

Tout à coup, mon ami rompit le silence et me dit d'écouter.

J'écoutai, et j'ouïs le chant ou plutôt le cri du *whip poor will,* sorte d'épervier de nuit, dont les notes brèves, saccadées, monotones, imitent les diverses consonnances de son nom : *whip poor will!*

— N'entendez-vous pas, reprit Koulmy, les clochettes qui tintent là-bas? Ne semblent-elles pas nous dire : Souvenez-vous! souvenez-vous!

La nature de Koulmy était si transparente, que j'y lisais déjà comme dans un livre ouvert. A l'émotion subite qu'il venait de manifester, je devinai ses préoccupations. Les jeunes années, la terre natale, la fraîche vallée de la Semois, les haies touffues avec leurs bouquets de fleurs, leurs baies et leurs nids mystérieusement cachés; l'enclos verdoyant où la vache à l'œil clair et doux agitait aussi la gaie clochette de son collier... toutes ces choses d'autrefois, mélangées de mélancoliques regrets, — les regrets des morts, — avaient envahi son esprit. Souvent j'avais été témoin de ces revues rétrospectives, dont Koulmy revenait abattu.

Mais je m'attachais à l'en détourner. Et cela n'était pas malaisé : il me suffisait ordinairement de l'attirer vers un point quelconque de notre milieu actuel. Alors son pauvre cœur meurtri se taisait pour laisser librement errer sa pensée.

— Vous rêviez au passé, lui dis-je; moi, j'étais tout entier au présent : je songeais à la vallée du Mississipi. On a beau respirer à pleine poitrine l'air de vie : en face de l'Océan ou des forêts vierges, on est amené à se demander avec Pascal : « Qu'est-ce donc que l'homme » dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini. »

Koulmy fit une pause; puis, recueillant l'idée que je venais d'évoquer, il répondit :

— Je n'aime pas la philosophie qui tend à abaisser l'homme. Ravaler l'homme, c'est amoindrir Dieu. Élever la créature, c'est glorifier le créateur.

L'homme est un néant à l'égard de l'infini, soit; mais *il est un tout à l'égard du néant.* Ses misères ne sont pas, comme le dit Pascal, des misères de grand seigneur dépossédé; non! elles sont d'un roi investi d'une puissance indéfinie, d'un roi qui, par la pensée, par l'action, agrandit, fortifie, enrichit sans cesse son empire. Il est impie, il est absurde de prétendre et de répéter sans cesse que le passé a été frappé d'une malédiction sous le poids de laquelle il faille se résigner. Le passé, c'est la période d'enfance de l'humanité, avec ses crises, ses luttes et ses maux inévitables, mais aussi avec des germes de vitalité et des sources de lumières qui s'alimentent, s'accroissent et s'épanouissent invinciblement. La preuve de ce fait n'éclate-t-elle point dans tout ce qui nous environne?

Alors Koulmy exécuta ce qu'il appelait une descente

dans la vallée du Mississipi; il m'y fit faire une longue excursion que j'esquisserai en deux mots.

Bornée à l'ouest par les montagnes Rocheuses et le Mexique; à l'est par les montagnes Alleghanys; au nord par les lacs et les possessions anglaises, cette vallée a une étendue équivalente à l'Europe entière; mais elle renferme plus de terres cultivables que le continent européen. On estime qu'elle pourrait subvenir aux besoins de cinq cent millions d'âmes, — la moitié de la population actuelle du globe. — Elle réunit les produits de plusieurs climats. Ses ressources minières, en charbon, cuivre, plomb, fer, sont inépuisables, comme la fertilité de son sol. Elle est sillonnée de fleuves gigantesques, tels que le Missouri, le Mississipi, l'Ohio, dont les affluents sont innombrables; l'Ohio seul en compte 400.

— A peine y a-t-il quelques années, continua Koulmy, cette vallée était encore déserte : de misérables tribus sauvages y vivaient uniquement de la chasse. Qu'est-elle devenue sous la main du *roseau pensant* de Pascal? Vous avez pu en juger déjà par la Nouvelle-Orléans et les autres villes importantes du Mississipi. Des caravanes de défricheurs continuent à s'en emparer. Une population vigoureuse, intelligente, industrieuse, s'y multiplie miraculeusement à la faveur de l'immigration et surtout des mariages précoces. Des villes florissantes surgissent comme par enchantement, et, quoique nées d'hier, plusieurs de ces villes s'appellent New-Madrid, Caire, Carthage, Memphis, Troye, New-London, Manchester, Vienne, Alexandrie.... noms orgueilleux qu'elles étalent comme un défi au passé, comme un signe précurseur de leurs futures destinées. A les

voir penchées sur les fleuves qui lèchent leurs pieds et qui transportent docilement, au pas de course, leurs produits à travers l'immense continent, il me semble les entendre répéter en chœur le *Hail Columbia* national, et dire : Le mouvement d'expansion de l'humanité peut se déplacer, mais il ne s'arrête pas. Si le Vieux Monde repousse et stérilise, le Nouveau Monde attire et féconde. A nous donc, les jeunes, les forts ! A nous les bras virils et les âmes avides d'espace, de bien-être et de liberté !...

Louisville, où nous allions débarquer bientôt, est une de ces fières parvenues dont parlait Koulmy.

A LOUISVILLE (KENTUCKY).

Débarquement. — Un descendant des pionniers primitifs. — La fortune et ses jeux de bascule. — Le père Lacloette et ses aventures. — L'esclavage. — Sociétés de tempérance. — Littérateurs américains. — Le tabac; apologie du cigare. — Au bord de l'Ohio. — Mission de l'art.

I

Il y avait à peine huit jours et quelques heures que nous avions quitté la Nouvelle-Orléans, et, quoique remontant le fleuve dans la saison des eaux basses, nous n'étions plus qu'à trois milles de Louisville. L'*Orénoque*, fendant fièrement les flots de l'Ohio, saluait de toute la force de ses poumons de fer New-Albany, intéressante ville de l'Indiana, et, tout en face, Portland, modeste faubourg de Louisville.

Là, plus de vestiges du désert; les rives de l'Ohio y sont éclaircies, cultivées, peuplées. Ce n'est qu'en plongeant vers l'horizon que la vue retrouve, à une certaine distance, les traits sombres de la nature primitive.

En débarquant, Bochelet nous fit ses adieux, regrettant, disait-il, de ne pouvoir amener Koulmy et ses compagnons dans la solitude où la volonté de sa famille l'obligeait d'aller accoutumer sa langue et ses oreilles au gazouillis des fermières et des oiseaux de la forêt.

Lorsque passa devant nous la jeune personne dont la présence à bord de l'*Orénoque* avait suscité entre Koulmy et Bochelet une discussion assez vive sur le chapitre si vieux et toujours si actuel des femmes, Haudestan, écho de nos impressions communes, murmura d'une voix discrète :

> Beauté, secret d'en haut, rayon, divin emblème,
> Qui sait d'où tu descends ? qui sait pourquoi l'on t'aime ?

— Voilà, ajouta-t-il, une créature que, sans doute, je ne reverrai jamais. Pour elle, je n'existe pas ; elle est morte pour moi. N'est-ce pas bien triste? — Puis, le Béarnais décocha un sourire sardonique au personnage enrubanné qui s'éloignait à pas majestueusement mesurés et dans lequel mon irrévérencieux ami Taylor ne voyait encore qu'un rébus indéchiffrable.

Justement M. Taylor s'approchait. Il avait voué à Haudestan une sympathie que celui-ci partageait, non sans motifs. Rondeur, chaleureux entrain, franchise intrépide, originalité d'esprit : telles étaient les qualités définitivement découvertes par Haudestan sous les habits inélégants du Kentuckien, lequel, toutefois, ne ressemblait pas plus à un type de *belles manières* que le fruit mûri en plein air par les arômes du soleil ne ressemble au fruit glacé dans l'officine des confiseurs. M. Taylor descendait de cette race d'énergiques pionniers qui disputèrent les forêts du Kentucky aux Peaux-Rouges. Son grand-père et son père avaient été les compagnons de David Boon, dont les exploits alimenteront un jour les héroïques légendes de la Genèse du nouveau monde. Terre sombre et sanglante ! (*Dark and bloody ground !*) s'écriaient les Indiens du Kentucky vaincus

par les soldats de la civilisation. M. Taylor jouissait en paix des fruits du sang répandu dans ces luttes. Mais, à le voir, on sentait que le fils serait capable, au besoin, de recommencer la vie aventureuse du père.

— Je ne suis pas encore chez moi, dit M. Taylor en posant sa large et caressante main sur l'épaule du Béarnais; mon habitation est située à quelques milles d'ici; je n'y retournerai que demain. Faites-moi le plaisir, je vous prie, vous et vos amis, de souper avec moi, ce soir, à *Louisville-Hôtel,* en attendant que je puisse vous recevoir dans ma famille; car vous ne quitterez pas le Kentucky, j'espère, sans me faire une visite.

Après une courte délibération, il fut convenu que nous accepterions cette invitation et M. Taylor nous quitta.

Alors Koulmy me dit :

— Demain, lorsque Haudestan aura terminé ses affaires, nous partirons, si vous le voulez bien, pour l'Indiana. Nous saluerons, en passant, M. Christian, un excellent prêtre; puis nous nous dirigerons vers votre famille : elle demeure dans le voisinage du père Tyédaure, qui fut le meilleur ami de ma mère. J'écrirai dès ce soir au bon vieillard. Il faut qu'il soit prévenu de mon arrivée; une surprise lui causerait une émotion trop vive, une secousse dangereuse : il a soixante et quinze ans!

Bien qu'impatient de rejoindre ma famille, je crus devoir approuver cet arrangement.

Koulmy connaissait à Louisville plusieurs personnes désireuses de lui offrir l'hospitalité. Par une susceptibilité singulière, il s'ingénia à prévenir leurs avances. Il lui répugnait de contracter des obligations d'aucune sorte; non pas que l'idée de la reconnaissance lui

pesât : il était, au contraire, extrêmement sensible aux cordiales attentions dont il était l'objet; mais il préférait le rôle de créancier à celui de débiteur. Et le rôle de créancier, comment le concevait-il? A la façon de la source, qui ne se soucie point si l'eau qu'elle épand lui reviendra.

Nous nous rendîmes dans un *boarding-house,* où, pour trois quarts de dollar par jour, nous fûmes très-convenablement nourris et hébergés.

II

Voulant mettre à profit nos loisirs, en attendant l'heure du souper, nous parcourûmes la ville. Elle s'élève sur un large plateau d'environ vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de l'Ohio et ressemble, quant à ses dispositions générales, à la Nouvelle-Orléans, sauf que ses rues sont tout simplement numérotées, tandis que la métropole du Sud a donné aux siennes des noms qui rappellent l'origine des premiers colons : *Chartres, Condé, Bourgogne, Bourbon, Maine, Toulouse, Conti,* etc.

— Ainsi, dis-je à Koulmy, voilà une ville que passaient encore sous silence les statistiques américaines de 1800. Aujourd'hui nous nous fatiguons à en arpenter l'échiquier.

— C'est vrai, me dit-il, car maintenant la population de Louisville est de quatre-vingt mille âmes, et le mouvement de ses affaires dépasse annuellement deux cent cinquante millions de francs. J'y ai connu, il y a peu

d'années, deux Français qui lui ont pour ainsi dire servi de père et de parrains. « A mon arrivée, me disait l'un d'eux, je trouvai trois cabanes. J'en construisis une quatrième. Je fis avec les Indiens le commerce de cabotage, leur vendant toutes sortes de brimborions contre des pelleteries, que je transportais en bateaux plats à la Nouvelle-Orléans. Chaque trajet durait trois mois, sans compter les dangers qui nous menaçaient le long de la route. » — A présent, continua Koulmy, le même voyage, aller et retour, se fait à l'aise en quinze jours. D'autres villes ont pris un accroissement plus rapide encore. Vous savez le développement de la Nouvelle-Orléans, malgré la fièvre jaune. En 1800, New-York avait soixante mille cinq cents habitants; elle en compte aujourd'hui sept cent cinquante mille. Cincinnati, qui dispute à Saint-Louis le titre de *Queen of the West*, possédait à la même date sept cent cinquante-quatre habitants; elle en compte actuellement cent quatre-vingt mille. Parlerai-je de Chicago? Qui ne sait qu'en 1830 cette ville n'existait point, et qu'aujourd'hui, opulente reine des lacs, escortée de ses quatre-vingt-dix mille âmes, elle offre au monde commercial d'incomparables approvisionnements de céréales? Ainsi de suite pour une foule d'anciennes et de nouvelles cités.

— Quel pays! quel singulier peuple! dit Haudestan. Ce n'est pas pour lui que l'avenir est paresseux d'éclore.

— Je ne m'en défends pas, reprit Koulmy, je ne puis songer à ce gigantesque mouvement sans éprouver une sorte d'éblouissante surprise. Jeté par un naufrage dans une île qu'il croyait déserte, certain voyageur,

dit-on, aperçut des figures de géométrie tracées sur le sable, et à ces signes il reconnut l'*homme*. Lorsqu'on touche à l'une de ces villes de l'Union américaine, qui envahissent irrésistiblement aujourd'hui les lieux où hier encore régnait la forêt vierge, on se sent pris d'une émotion analogue à celle de ce voyageur. La vue de ces cités improvisées, actives, puissantes, éveille aussi l'idée de la présence de l'homme, mais de l'homme amplifié, de l'homme fait peuple :

Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins...

— Et cependant, fis-je remarquer, d'après certains rhéteurs, les Américains ne sont encore que des enfants en science sociale. Je me demande ce que seront ces enfants lorsqu'ils auront atteint l'âge d'homme.

— Ils pourraient répondre par les paroles de Diderot. L'Hercule de l'*Encyclopédie* disait : « Et qui sait ce que je puis? Je n'ai pas encore employé la moitié de mes forces. » Qui sait ce dont est capable le peuple américain? Il débute dans la carrière...

— Avec un fier jarret, interrompit Haudestan. Mais où court-il? Voilà le *tu autem*.

— Saint-Simon a découvert l'âge heureux du genre humain, reprit Koulmy, non pas derrière, mais devant nous. Nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour. C'est à nous de leur frayer la route, disait-il. *Go a head!* ne cessent de répéter les Américains, possédés du démon familier qui inspirait le célèbre visionnaire.

C'est ainsi que, tout en se heurtant à un monde de réalités prosaïques, à des rues géométriquement alignées, à des maisons d'une architecture monotone, à des ma-

gasins encombrés et à des gens affairés se croisant en tout sens, Koulmy poursuivait néanmoins ce que Haudestan nommait ses papillons dorés.

III

Koulmy désirait voir plusieurs bonnes vieilles connaissances, mais il dut ajourner ses visites.

Il nous présenta, cependant, à l'un de ses meilleurs amis, M. Brainheart, chez lequel nous passâmes une heure le plus agréablement du monde. Haudestan, tout à fait séduit par cet aimable homme, lui demanda la permission de venir le lendemain, d'abord pour le remercier de sa courtoisie et, en même temps, pour le consulter au sujet de quelques affaires.

— Voilà du moins un Français, dit Haudestan, qui a conservé un vif reflet de la mère patrie : grâce des procédés, flamme du cœur. Est-il riche par-dessus le marché?

— Non. Il sort à peine d'une bourrasque commerciale qui l'a ruiné.

— Tu m'étonnes! Il a les dehors d'un homme parfaitement heureux, à l'épreuve des bombes de la fortune.

— Il débuta dans les affaires avec ces trois qualités : activité physique, vue nette de l'esprit, courage moral. Aussi, au bout de quelques années, acquit-il une très-belle aisance. Mais chez les hommes fortement titrés en bienveillance, le succès engendre fréquemment l'imprévoyance. M. Brainheart perdit de vue que dans le champ des affaires l'Américain est un hardi coureur,

partisan des voies aventureuses et toujours prêt à brusquer la fortune, au risque même de la fatiguer et de se casser le cou. Non-seulement il prodigua sa confiance et son crédit, il engagea encore sa signature au delà des limites d'une prudente réserve. Une crise financière survint et il fut entraîné dans un fâcheux désastre. Ce malheur inattendu, qui engloutissait le fruit de vingt années d'honorables labeurs, le troubla et fit chanceler son courage. Ce qu'il redoutait, c'était moins l'adversité pour lui que la pauvreté pour sa famille, habituée aux délicates jouissances du luxe; c'était peut-être la perspective du déshonneur pour tous!

— Le déshonneur! mais il ne pouvait l'atteindre. Sa ruine était le résultat de circonstances fatales. En pareil cas, un Américain ne se désespère pas. Il voit dans les caprices de la fortune des jeux de bascule qu'un homme doit envisager froidement. On tombe aujourd'hui, on se relève demain, et si l'on recule, c'est souvent pour mieux sauter. *Go a head! Au plus agile coureur la pâture!*

— C'est ainsi que raisonnent les *smartmen*. Mais M. Brainheart n'était point un homme habile dans l'acception vulgaire du mot. L'amour du succès n'avait point bronzé sa conscience. Un jour je vins le voir. Je souffrais, moi aussi, d'une plaie au cœur.....Quel piége que la vie! me dit-il. Vous entrez dans le monde avec le besoin de connaître, d'aimer, d'agir, et, fort de vos instincts, vous allez droit devant vous, pensant que le chemin de l'honneur aboutit à la considération, au bien-être, au repos. Eh bien, non! vos prévisions seront déjouées : un abîme vous attend... Ma femme et mes enfants ont beau m'entourer de consolations, de

caresses, le remords m'accable. Ne suis-je pas l'artisan de leur infortune imméritée? En vous enlevant votre mère, le ciel vous a cruellement frappé, sans doute! oh! pleurez, pleurez-la! mais priez et résignez-vous : une âme céleste vous sourit. Tandis que moi il me semble entendre, nuit et jour, des pleurs amers et des reproches vengeurs!

M. Brainheart était en proie à une perturbation morale qui touchait au délire; j'en étais épouvanté! Tout à coup sa fille aînée entra. Je voulus me retirer, mais sur un geste de l'enfant, je me plaçai discrètement à l'écart.

— Papa, dit-elle, quatre messieurs demandent à te parler.

A ces mots, il éprouva un saisissement fiévreux. Puis, attirant sa fille, il l'embrassa en sanglotant. — Mon Dieu! qu'as-tu, cher père? Du secours! Je vais appeler maman. — Oh! reste, ce n'est rien, ma fille. Garde-toi bien d'inquiéter ta mère. — Si tu savais, cher père, comme elle aussi est triste, comme elle s'afflige de tes peines! Pourquoi te laisser abattre ainsi? Parce que tu as éprouvé des pertes d'argent? Qu'est-ce que cela fait, des pertes d'argent, puisque ton cœur, cher trésor, nous reste, puisqu'aux yeux de tous ceux qui te connaissent, tu n'as cessé d'être la probité même? Va, console-toi, aie du courage; tu verras que nous sommes dignes de toi. Nous vivrons de peu, s'il le faut; nous joindrons nos efforts aux tiens pour abréger les mauvais jours, et tout sera dit. Allons! laisse-moi essuyer tes larmes, bon père, et reçois les hommes qui t'attendent.

— Fais-les entrer, dit M. Brainheart, après avoir de nouveau embrassé sa belle et courageuse enfant.

— Des créanciers, sans doute, dit-il en se parlant à lui-même. Soit! après la joie, la torture, c'est la règle.

Puis m'apercevant :

— Ah! vous étiez là, pardon, je l'avais oublié. Restez.

On introduisit les visiteurs, notabilités commerciales de la ville. L'un d'eux prit la parole après un échange de politesses d'usage, et dit :

— Vous avez essuyé un malheur, dont la communauté s'est émue. Le héros frappé sur le champ de bataille n'en reste pas moins un héros. Vous jouissez parmi nous d'une honorabilité à l'épreuve même de l'envie. Nous sommes heureux de vous le déclarer. D'ici à quelques jours, le corps électoral de Louisville nommera un clerc. Cette place est sollicitée par un citoyen américain dont les titres sont très-sérieux. Mais nous sommes décidés à opposer votre candidature à la sienne, et, si vous y consentez, vous serez élu. Nous vous donnerons ainsi un témoignage de notre respectueuse sympathie.

IV

— Je vous épargnerai, continua Koulmy, les détails de la scène qui suivit cette noble démarche. M. Brainheart accepta la candidature qui lui était offerte, et il fut appelé à occuper un poste auquel est attaché un traitement de dix à quinze mille francs. Peu de temps après, un riche capitaliste l'intéressa dans une entreprise avantageuse; si bien qu'aujourd'hui il dirige avec

succès des opérations importantes qui lui permettront de refaire rapidement sa fortune.

— Que le ciel protége ce brave homme! dit Haudestan.

— Oui! c'est aussi mon vœu et vous allez juger de sa sincérité. M. Brainheart m'écrivait l'autre jour :

« Vous m'avez aimé, parce que vous avez rencontré » en moi l'homme simple et vrai qui convenait à votre » cœur souffrant. Si la fortune me souriait encore et » que votre sort ne fût pas satisfaisant, je vous dirais : » frère, partageons! »

— De mieux en mieux, dit Haudestan. M. Brainheart et le corps électoral de Louisville se sont montrés dignes l'un de l'autre. J'en suis fier pour mon compatriote.

— Beaucoup de vaillants soldats, reprit Koulmy, restent sur le carreau des affaires : conséquence inévitable de l'anarchique pêle-mêle, provoqué par la doctrine du *chacun pour soi* qui régit encore le nouveau aussi bien que le vieux monde. Et pourtant, on ne peut pas dire que le principe de la solidarité humaine n'existe qu'à l'état de lettre morte. Repoussé par les docteurs de la loi comme utopique, il se réfugie vivace dans les consciences et il éclate tout au moins en œuvres individuelles. En Amérique, la plupart des hommes ont connu ou sont exposés à connaître les revers de la fortune. Les destinées, désunies par des intérêts divergents, ne peuvent se soustraire à l'influence de phénomènes sociaux qui, dans un milieu libre et de concurrence ardente, se développent et se précipitent avec l'intensité de la foudre. Aussi la devise : *Aidons-nous les uns les autres,* y est, relativement, pratiquée sur une très-large échelle. Dans les campagnes surtout

cette devise est bien comprise. Là, par exemple, quand un immigrant arrive, ses voisins lui viennent spontanément en aide, tantôt pour lui monter une maison, tantôt pour éclaircir la terre dont il a immédiatement besoin ; et plus tard, quand il s'agira de déblayer le terrain défriché, de *rouler* les arbres en tas pour les brûler, les mêmes voisins, au nombre de quinze, vingt, trente, s'empresseront de lui prêter un généreux concours. Les dettes ainsi contractées s'acquittent par des services réciproques, à l'occasion et dans la mesure du pouvoir de chacun. *Mon royaume n'est pas* ENCORE *de ce monde*, disait l'Apôtre de l'alliance fraternelle. Non ! le règne de la solidarité universelle n'est point encore réalisé, mais il est pressenti, désiré, entrevu : l'Humanité, indomptable chercheuse, trouvera.

— Ainsi soit-il ! fit Haudestan.

V

Il nous restait encore environ deux heures à dépenser. Koulmy proposa de faire une visite au doyen des émigrants luxembourgeois.

— Voici sa maison, dit-il. La porte entre-bâillée semble nous dire : Vous qui entrez, laissez tout souci, vous serez les bienvenus.

Nous traversâmes une première pièce qui servait de cuisine et dont le plafond, ainsi que la cheminée, était émaillé de mâchoires de porc séché.

— Qu'est-ceci? dis-je. Le devines-tu, Haudestan ?

— Silence, profane; ce doit être un temple consacré

au culte symbolisé par le compagnon de saint Antoine.

Nous passâmes immédiatement dans la pièce voisine. Bien que spacieuse, elle était presque trop petite pour contenir les personnes groupées autour du père Lacloette, leur ami. La maison de Socrate, au dire du sage lui-même, était moins favorisée que celle-ci.

Ces personnes se composaient principalement de jeunes Belges, charpentiers, mécaniciens, simples manœuvres, qui avaient aimé mieux venir tenter fortune en Amérique que de se condamner à une lourde gêne à l'ombre du clocher de leur village. Il y avait parmi eux quelques Français, un bachelier ès lettres, devenu garçon de café, en attendant une chaire d'éloquence, et un docteur en droit, qui s'était fait jardinier dans un collége du Kentucky, afin de pouvoir cultiver simultanément des plates-bandes et la syntaxe anglaise nécessaire à l'édification de ses châteaux en... Amérique. Ces deux jeunes gens, aux fronts intelligents, s'esquivèrent à notre arrivée. J'appris plus tard qu'ils avaient cédé à un mouvement de fausse honte. Ils ont eu tort. Il n'y a pas de sot métier. Là où le travail est estimé, la fainéantise et l'oisiveté vaniteuse seules dérogent.

A la vue de Koulmy éclata un concert de voix sympathiques. Comme ma famille était connue de celle du père Lacloette, je reçus également un cordial accueil.

Le père Lacloette, malgré ses soixante ans, avait conservé dans sa grande taille et ses allures la verdeur d'un jeune homme. Quelques cheveux gris interlignaient à peine, par-ci par-là, les mèches de sa brune chevelure.

— J'ai bien peur que nous ne vous dérangions, père Lacloette, dit Koulmy.

— Au contraire, au contraire. Pour me récréer, je bâclais une paire de souliers ; mais je ne travaillais pas à perdre l'*haleine,* ajouta-t-il de façon à montrer qu'il se permettait volontiers le petit mot pour rire.

— Les affaires vont-elles bien ?

— Pas trop mal, quoi qu'en disent les gens accoutumés à tout regarder de travers. L'ouvrier, Dieu merci, gagne sa vie : un dollar, comme simple manœuvre, et jusqu'à un dollar et demi, même deux dollars s'il a un métier. A ce compte, il peut économiser, car pour deux à trois dollars par semaine, on trouve de bonnes pensions. Moi, je vis en famille et ne me plains pas. J'ai de la farine et de la viande salée à bouche que veux-tu ; ma maison en est encombrée.

— En effet, dit Haudestan, nous avons admiré votre magnifique collection de mâchoires.

— J'en ai encore de deux ou trois ans. Autrefois, on les avait gratis, *pro Deo ;* les *pork-houses* les font payer aujourd'hui, mais pas trop cher : les plus fortes têtes ne coûtent encore que vingt-cinq cents, un quart de dollar.

— Les fortes têtes, chez nous, se vendent plus cher que ça, dit le Béarnais.

— La dépouille, cœur, foie, sang, tripes, etc., s'obtient encore pour rien. Vous comprenez qu'avec de pareilles munitions on ne songe guère à la fin du monde.

— Vous avez, d'ailleurs, tant de cordes à votre arc ! Je ne vous savais pas cordonnier, dit Koulmy.

— L'Américain a pour maxime qu'un homme en vaut un autre et qu'il peut faire tout ce dont l'homme est capable. C'est présomptueux, mais ce n'est pas absolument impossible.

— Je vous crois. Le mot *impossible* n'existe plus, ici du moins, qu'à seule fin de ne pas chagriner les impuissants.

— Je ne suis pas Américain, et cependant...

— Et cependant vous ne doutez pas de vous, n'est-ce pas? Vous avez été un habile meunier, vous êtes jardinier, vous faites des chaussures...

— Il fait encore autre chose, monsieur Koulmy, dit madame Lacloette en caressant les cheveux blonds de l'un de ses huit ou dix enfants : il préside la société française de secours mutuels; il raccommode les montres, les pianos; il chante au lutrin, joue du violon dans les bals, repasse les rasoirs...

— Et je me vante d'avoir le fil. Ah! ceci est ma grosse affaire. Quand la femme me dit : Père, la cassette est vide, j'endosse la *bizette* (la meule à aiguiser), je fais une tournée en ville, offrant une prise par-ci, devisant politique par-là, et, au bout du compte, je fais en quelques heures une bonne récolte de ciseaux, de canifs et de rasoirs, c'est-à-dire de dollars. Je n'échangerais pas mon lot contre celui d'un *landlord*.

— N'ai-je pas ouï dire que vous aviez voulu acheter une ferme?

Ici, madame Lacloette se mit à rire.

— C'est vrai, dit-elle; l'automne dernier nous sommes allés dans l'Illinois à la recherche d'une terre, et nous n'en avons pas trouvé. Ah! monsieur, c'est si rare la terre en Amérique !...

— Badine, ma femme, exerce ton bec, moque-toi tout doucement de moi, si cela te fait du bien... C'est toujours ainsi quand elle parle de notre mémorable expédition.

— Eh bien ! parlez-en vous-même, père ; je vous promets de garder mon sérieux.

— En Europe, il est admis que la femme doit obéissance au mari. Ici, c'est le contraire, la loi est renversée : la femme commande à l'homme.

— Quoi de plus juste, dit Haudestan :

Du côté de la grâce est la toute-puissance.

Haudestan, qui, par une variante mignonne, venait de raser le sexe barbu, reçut pour récompense de sa galanterie toute française un modeste sourire de madame Lacloette.

Sur nos instances, le père Lacloette consentit à nous entretenir de son voyage.

— Mais d'abord, femme, dit-il, apporte du wiskey, et pour ceux qui n'aiment pas la *liqueur nationale,* un pot de bière. Nous boirons à la santé de notre compatriote et de ses amis, sans oublier les absents, ces chers regrettés, trop tôt partis, n'est-ce pas? ajouta-t-il en serrant la main à Koulmy. Commençons par prendre une prise... C'est du *Perrique,* messieurs. La Louisiane peut se vanter de produire le meilleur tabac à priser du monde. Je dois celui-ci à la libéralité de M. Blancagniel, votre ami, M. Koulmy, un homme de goût s'il en fut. Chose singulière, il me montre beaucoup d'aménité, et cependant il s'obstine à ne pas me donner sa pratique.

— Savez-vous pourquoi? père Lacloette, dit un jeune mécanicien luxembourgeois à la mine éveillée : il a d'excellents rasoirs, et comme il y tient, il les repasse lui-même.

— Tu repasseras demain, toi, blanc-bec : je te réserve une savonnée.

— Ah ça ! père Lacloette, vous voulez donc absolument retourner votre nom en celui de père Bon-à-tout ? Il ne vous manquerait plus que de vous faire barbier !

— Paix ! petit bon à rien, fit le père Lacloette d'un ton de cordialité bourrue.

Sa femme passa les verres à la ronde ; après quoi il commença le récit suivant :

VI

— Je me suis dit un jour : père Lacloette, on commence à se faire vieux. Nous avons beaucoup d'enfants, grâce à Dieu ; mais en revanche nous n'avons pas un pied de terre pour reposer notre tête.

— On peut se passer d'un pareil oreiller, interrompit Mme Lacloette, lorsqu'on a comme vous, père, des traversins bien douillets.

— Je ne dis pas non. Mais alors l'épidémie m'avait gagné ; j'avais des lubies de propriétaire, j'étais impatient de mettre mes écus en terre. Louisville est déjà une place ancienne ; vaut mieux les pays neufs, pensais-je.

— C'est bien cela, dit Koulmy. La nouveauté est si séduisante. A peine ont-elles atteint l'âge d'une fille majeure que les villes américaines sont délaissées comme de vieilles femmes ridées, caduques, ennuyeuses.

— Mais leurs infidèles leur reviennent quelquefois. Donc, à l'imitation des Américains, j'achète un chariot à deux chevaux, recouvert d'une toile, où j'emballe femme, enfants, outils de ferme, sans oublier mon

violon et des vivres pour quelques jours ; j'endosse ma vareuse de cuir, ma gibecière, mon fusil double, et nous nous mettons en route.

— Aviez-vous aussi la Bible de rigueur ?

— Je me suis contenté du Nouveau Testament, et, comme vous le verrez, j'ai bien manqué de devoir faire le mien. Nous nous dirigeons d'abord sur Vincennes. Après avoir exploré inutilement diverses parties de l'Indiana, infiniment trop boisé, nous gagnons l'Illinois. Cet État, comme vous le savez, a, comme l'Arkansas, le Michigan et quelques autres États, de grandes coquines de prairies (*rolling prairies*) où les hautes herbes remplacent les arbres. Je voulais, et pour cause, donner la préférence à une ferme composée mi-partie de plaine, mi-partie de bois. Nous voyagions à petites journées, nous arrêtant, mais rarement, dans quelque ferme solitaire. Nous aimions mieux bivaquer en plein air. C'est si beau la prairie !

— Tellement, dit Mme Lacloette, qu'à la veillée, à la clarté des étoiles ou de nos feux d'herbes sèches, mon homme chantait à tue tête :

D'où nous venons ? L'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où nous vient-elle ?
D'où nous venons ? L'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien ?

Il s'accompagnait de son violon, et, ma foi, nous respirions si bien que les enfants s'amusaient à crier avec lui.

— Et vous, madame, chantiez-vous ?

— J'avais plutôt envie de prier. Cette plaine, ce ciel, me faisaient l'effet d'une cathédrale. Aux fous couplets

qu'il s'entêtait à redire, j'aurais préféré entendre l'Hosannah, que mon homme chante si bien.

— A chaque chose sa place, ma femme. Les chapelets n'ont pas que des petits grains, et les sentiers de la prairie n'ont pas que des fleurs. A preuve, c'est qu'un guignon nous attendait. Je perds ma boussole — l'œil du marin — et nous nous égarons. Par malheur, nos vivres s'épuisaient. Nous manquions de pain : le lapin et les poules de la prairie faisaient les principaux frais de nos festins. Il est vrai que mon monde supportait gaillardement ce régime ; pas moins il fallait sortir de là. Nous allons, nous allons à l'aventure, et nous tombons dans un endroit qui venait d'être tondu par un incendie : herbe et gibier avaient disparu, à je ne sais combien de lieues à la ronde. Vous connaissez cela, vous, monsieur Koulmy.

— Oui ; j'ai été surpris un jour par un de ces incendies. Pour s'en faire une idée, il faut imaginer une mer de feu débordée et, dans sa course furieuse, n'épargnant rien sur son passage. Grâce à la vigueur des jarrets de mon cheval, je parvins à gagner un côteau que la flamme contournait, faute d'aliment à dévorer. Sans cela, je ne sais trop ce qui serait arrivé.

— Toi et ton cheval vous auriez vraisemblablement été réduits en noir animal, dit Haudestan.

— Nous ne courions pas un pareil danger, continua le père Lacloette. Sapristi ! je n'étais tout de même pas à la *dicace*, comme on dit chez nous. Je ne trouvais plus rien à tirer.

— Il nous consolait en jouant du violon, dit madame Lacloette.

— Mais vos estomacs me tracassaient. Je m'apprêtais

à faire une petite excursion pour les satisfaire, lorsqu'un cochon sauvage passe à portée de mon fusil. Je ne fais ni une ni deux : je le mets en joue. — Arrêtez! crie ma femme, qui d'un coup de main abat mon arme. Si ce cochon est marqué, nous serons pris comme des voleurs. Attendons encore. — Soit, dis-je, attendons, puisque vous le voulez. Mais Dieu veuille que nous ne nous en repentions pas. Des corbeaux ont apporté, dit-on, de petits pains frais aux saints du désert. Il n'y a que des carancros ici. Je doute que ces noirs mangeurs de cadavres remplissent pour nous l'office de garçons boulangers..... J'essayais de plaisanter, et pourtant j'avais le cœur bien gros. Mes soucis augmentaient. Pas une ombre d'antilope, de cerf, de lapin même. J'aurais, je crois, souhaité la bienvenue à un chat sauvage, à un ours ou à une panthère qui m'aurait montré les dents. Des bandes de ramiers, épaisses à obscurcir le ciel, passaient bien de temps en temps ; mais comme la prairie est totalement dépourvue d'arbres, et par conséquent de glands, de châtaignes, de faînes dont ils sont friands, ces diables de ramiers volaient si haut, si haut, que j'usais mon plomb sans même les inquiéter. Au retour du soleil, ma femme, qui sommeillait de faiblesse plutôt que de fatigue, se lève, et me touchant le bras : — Père, dit-elle, y a-t-il des Indiens dans la prairie? — Non, pas ici. — Qu'est-ce donc là-bas? — Un voyageur, sans doute. — Cela n'est pas possible. Il est si grand que sa tête semble se balancer dans la nue. J'ai bien peur!

Je regarde attentivement, et comme je n'avais pas la berlue, je reconnais avec joie que le grand diable dont ma femme s'alarmait était non pas un fantôme, pas

même un Peau-Rouge, mais un cavalier décemment culotté. Au bout de vingt minutes, ce cavalier nous accostait.

— Que faites-vous là, braves gens? dit-il.

A cette question, lancée d'une voix claire et tout à fait rassurante, je reconnus M. le curé Christian, qui, le sac de chasse au côté et le fusil en bandoulière, venait de visiter un de ses malades.

— M. Christian! dit Koulmy. Quelle chance!

— Fameuse! Et à ce propos, monsieur Koulmy, il ne faut pas manquer d'aller le voir.

— Soyez tranquille; demain j'aurai le plaisir de lui serrer la main.

Le père Lacloette continua :

— Je fais part à M. le curé Christian de notre situation, de la vision de ma femme, de notre disette et de sa cause. Il trouve notre situation fort drôle; il attribue la vision de ma femme à une erreur d'optique assez commune; puis, après nous avoir distribué quelques gouttes d'un cordial dont il a soin de se munir dans ses longues excursions, il rit de tout son cœur de la cause de notre quasi-famine. — Comment, dit-il en riant plus fort, vous avez lâché le bien que la Providence vous envoyait sous la forme d'un cochon nomade? Le Christ n'a-t-il pas dit aux apôtres : Mangez ce que vous trouverez, fût-ce un marcassin bien gras? Je n'aurais pas hésité, moi. Heureusement le mal n'est pas irréparable. Et tenez, voilà un dindon sauvage qui arrive droit sur nous. Allons! à nous deux!

Mais avant que j'eusse épaulé mon fusil, la magnifique bête tomba lourdement sous le plomb du curé. Un second dindon vint à passer, et cette fois c'est moi qui eus l'honneur de l'abattre.

VII

— Maintenant, ce n'est pas tout, dit M. le curé. Vite des herbes, s'il en reste, et faisons rôtir ces bêtes, et à la broche encore. Les baguettes de nos fusils nous serviront à merveille.

Grâce à l'adresse et à la bonne humeur de M. le curé, nous fîmes le plus joyeux repas qu'il soit possible d'imaginer. Lorsque nous fûmes bien restaurés, nous prîmes la route de Vincennes, d'où je me décidai à revenir à Louisville, pour y vivre le plus longtemps possible. C'est fini, je renonce à l'état de pionnier; la prairie ne m'attrapera plus. Je m'en tiendrai à mes petits métiers; en Europe, ils m'attireraient des quolibets; ici, ils me rapportent des dollars.

— Et puis, dit Koulmy, ils satisfont votre besoin de variété, de changement.

— C'est vrai; je travaille volontiers, mais à ma manière, sans trop longtemps suer sur la même tâche. J'aime d'ailleurs à voir le monde, à faire la causette...

— Et quand l'occasion s'en présente, fit observer l'un de nos trois compatriotes, vous plantez là votre besogne pour obliger quiconque réclame vos services. Tous les Belges de Moersville, de Léopold et de Lanesville, dans l'Indiana, vous connaissent aussi bien que nous, père Lacloette; ils savent que vous êtes toujours prêt à piloter au pas accéléré tous ceux qui ont besoin d'ouvrage ou de terre.

— Ne parlons pas de ça; j'y trouve mon compte : des amis et un contentement de cœur. La fortune est une toupie difficile à fixer, surtout à mon âge. Que d'autres courtisent la capricieuse; moi, je ne désire que le pain quotidien par le travail.

— Les racines nourricières des arbres, dit Koulmy, ne sont pas plus à plaindre que les feuilles qui babillent et se pavanent à la *coupette* des branches.

— L'avenir de mes enfants m'a rendu soucieux longtemps. Mais, bah! ils sont Américains. Les ressources ne leur manqueront pas. Qu'ils soient honnêtes et laborieux : cela me suffit.

— Au fait, dit Koulmy, à quoi bon se faire maigrir à entasser des fagots pour se chauffer, quand on est sûr de la chaleur du soleil! Les États-Unis ont des frontières élastiques, qui s'étendent toujours. Les petits enfants de nos enfants y trouveront encore leurs aises, soit qu'ils se fassent cultivateurs, comme Washington, Jefferson et tant d'autres braves gens, soit qu'ils exercent un métier, à l'exemple de Franklin. L'avenir appartient au travail. Faites donc de vos enfants des travailleurs probes, religieux, c'est-à-dire bienveillants comme vous, père Lacloette, et ne vous tourmentez pas. Élevez-les dans l'amour de la liberté...

— Et du bon Dieu, n'est-ce pas?

— Oui, quoi qu'en pensent les esprits qui ne voient dans la nature qu'un vaste laboratoire de chimie... sans chimiste. Celui qui croit à la liberté et à une providence bienfaisante et juste, est réellement un homme : il considère ses semblables comme des frères qu'il a le devoir de protéger contre l'oppression, et l'univers comme une patrie commune où le suprême Créateur a semé à

pleines mains des germes de richesse, d'ordre, de bonheur pour tous.

Je dois le dire, Koulmy me parut prendre, en cette circonstance, un ton trop solennel. Emporté par l'idée qu'il couvait passionnément, il s'était oublié. Néanmoins il fut écouté avec faveur et madame Lacloette elle-même lui dit, avec une intention flatteuse, qu'il parlait comme un *preacher*.

Quant au père Lacloette, il m'avait captivé. L'odyssée qu'il nous avait racontée si longuement, ne présentait absolument aucun intérêt romanesque, et cependant je l'avais écouté avec une sorte d'émotion respectueuse. C'est qu'à mes yeux le père Lacloette n'était pas une individualité commune. Des aptitudes variées, un caractère expansif et une complaisance infatigable, lui avaient créé une fonction dont j'appréciais toute la valeur. Simple paysan luxembourgeois, débarqué en Amérique sans but bien précis, à la grâce de Dieu, il était devenu, à son insu, une espèce de pivot, un centre, autour duquel se ralliaient invariablement, pour s'orienter dans leur nouvelle patrie, la plupart des émigrants belges qui, depuis trente ans, se portaient vers les États du Kentucky et de l'Indiana. Le succès qui accompagne de préférence les spécialités exclusives, têtues, ne couronnera peut-être pas sa carrière, mais personne n'aura mieux observé que le père Lacloette ce précepte impératif de Franklin : *Que les bons services fassent la ronde; l'Humanité n'est qu'une famille!*

VIII

L'heure du souper allait sonner, nous nous rendîmes à Louisville-Hôtel. M. Taylor n'y étant pas encore arrivé, nous l'attendîmes sur la galerie extérieure. Des nuages, chargés d'électricité, planaient dans l'air; la chaleur était suffocante. Cela n'empêchait point des groupes de nègres de flâner et de batifoler dans la rue.

— Les maringouins sont plus rares et moins sanguinaires qu'à la Nouvelle-Orléans, dit Haudestan. Mais l'esclavage nous poursuit. C'est dommage; car dans l'Ouest le travail libre pourrait être substitué avantageusement et facilement à celui des nègres.

— C'est vrai, répondit Koulmy, et la preuve, c'est qu'à une portée de carabine d'ici, sur la rive droite de l'Ohio, dans l'Indiana, si prospère, l'esclavage n'existe pas. Blanc ou noir, l'homme y est libre.

— Oui, mais le noir n'y est pas l'égal du blanc. Si les liens de l'esclave sont rompus, le préjugé de la couleur subsiste. Je ne vois décidément qu'un remède à cet état de choses : c'est de mettre au concours la recherche d'un procédé chimique pour le blanchiment de l'épiderme des pauvres moricauds et le lissage de leurs *mauvais* cheveux...

— Ah! pour le coup, l'affaire se simplifierait, même dans le Sud. Il est évident qu'aucune race, aucune classe d'hommes ne peut avoir été condamnée à une

immobilité abrutissante, à une dégradation perpétuelle. L'humanité a intérêt à ce que tous ses membres soient éclairés, industrieux et s'unissent librement en vue d'une destinée supérieure. Espérons ! Le temps, comme on dit, est un grand maître. Si le temps est la source de préjugés et d'abus funestes, il est heureusement aussi le milieu générateur des lumières et de la force morale qui entraînent les hommes dans les voies de la vérité et de la justice. Espérons du moins que le mal de l'esclavage ne franchira pas ses limites actuelles, et qu'en tout cas les futurs États lui échapperont. Que les démocrates songent à la question du Missouri, aux alarmes et aux dangers qu'elle a soulevés. « Cette question, » disait Jefferson, « a fait sur moi l'effet d'une cloche à » incendie au milieu de la nuit. Je me suis réveillé tout » plein de terreur. Il m'a semblé entendre l'agonie de » l'Union américaine. » Grave et paternel avertissement qui ne peut être assez médité !

— Gentlemen, dit M. Taylor, j'attendais la fin de votre *speech* pour vous prévenir que le souper est servi.

Après le souper, lorsque tous les convives eurent levé le siége, M. Taylor nous retint à table.

— Nous sommes maîtres du terrain, dit-il. Les buveurs de thé et d'eau claire ont disparu ; ne les imitons pas et prenons un verre de champagne. Celui de l'*Orénoque* a paru si douteux à M. Haudestan, qu'il l'a spirituellement rangé dans la famille des cidres falsifiés. J'ai à cœur de prendre une petite revanche. Nous goûtons fort la liberté de l'esprit, même lorsque nous en sommes le point de mire ; mais nous faisons grand cas aussi de l'esprit de la liberté qui, en nous débar-

rassant du patronage onéreux de l'autorité fiscale, nous permet de rendre aux vins de France l'hommage qu'ils méritent.

— A quoi bon! les sociétés de tempérance vous interdisent, je ne dirai pas d'abuser, mais d'user dans une sage mesure, des *spirits,* riposta Haudestan.

— Autre erreur, dit en souriant M. Taylor. En voulez-vous une preuve? la voici : d'après l'indiscrète statistique, les vins de votre pays trouvent chez nous un de leurs principaux débouchés, et la distillation du maïs et la fabrication du wiskey, notre cognac à nous, prennent, chaque année, des proportions plus grandes.

— Les sociétés de tempérance ne sont pourtant pas des mythes.

— Non, certes; elles sont nombreuses et comptent des légions d'adeptes qui, jamais, au grand jamais, ne boivent rien de plus fort... que le rhum.

— Mais c'est à l'abri d'un faux nez, fit en riant le Béarnais.

— Je connais un de ces *temperantmen,* dit Koulmy, qui a, jusqu'à un certain point, le courage de ses opinions. Il se nomme Patrick. Chaque matin il s'adresse la mercuriale suivante : Patrick, mon ami, tu es un ivrogne, c'est certain; mais puisque tu t'es engagé dans une honorable société de tempérance, il faut songer à t'amender. Auras-tu ce courage? Si j'aurai ce courage, répond l'honnête Patrick : *Yes, by God!* Alors, il va affronter un café et, nouveau Tantale, contempler pendant des heures les flacons multicolores étalés sur l'étagère de la buvette. A chaque passe : tiens bon, tiens bon, répète-t-il. Puis, lorsqu'à bout de force, il sent qu'il succombe à la tentation, il dit : *well,* Patrick, tu as

bien résisté au démon du mal ; je suis content de toi ; je te régale d'un *treat*. Et l'honnête Patrick boit coup sur coup jusqu'à ce qu'il roule sous la table.

— Pardieu ! fit gaiement M. Taylor, il ne sera pas dit que l'*esquire* Patrick boira seul. Messieurs, à votre santé !

En ce moment entra un M. Hall, jeune négociant de fort bonne mine. M. Taylor lui offrit un verre de champagne qu'il accepta. Nous apprîmes qu'il venait d'épouser une jeune femme pleine d'esprit et de grâce. Quand il sut que Haudestan était Français, il nous dit que sa jeune dame avait grande envie de voir la France, surtout Paris, et que probablement elle y ferait un voyage l'an prochain.

— Vous avez un écrivain dont elle vante beaucoup les œuvres.

— Qui donc? demanda Haudestan. George Sand, Lamartine, Hugo?

— Non : Coq... Coq... Coq...

— Paul de Kock, peut-être?

— Exactement, Paul de Kock.

— Ah ! ah ! dit Haudestan en s'adressant à M. Taylor : vous m'avez un peu humilié l'autre jour en exaltant la supériorité de votre pays. Eh bien, votre honorable compatriote me fournit une arme contre vous. Vous avez, dit-on, des littérateurs estimables, mais nous avons Paul de Kock. Cette fois, les États-Unis sont battus par la France, grâce à *l'Homme aux trois culottes*. J'en atteste lady Hall.

Je proposai la santé de lady Hall.

— Et de son illustre Kock, ajouta Haudestan.

— Yes! exclama M. Hall, enchanté.

Ce petit épisode, malicieusement amené par le Béarnais, aiguillonna M. Taylor.

— Je crois, sur la parole de M. Haudestan, dit-il, que M. Paul de Kock est un grand romancier et qu'il distance tous nos écrivains, Cooper, Longfellow et les autres. Je ne le connais pas. L'histoire impartiale classera les ouvriers de la pensée : les meilleurs seront les premiers. Mais permettez-moi de vous demander quelle influence vos romanciers exercent sur les masses? Il ne suffit pas que la tête d'un peuple rayonne dans la nue; la grande affaire, c'est d'empêcher que le corps de la foule ne traîne dans les brouillards de l'ignorance, dans la fange des préjugés et du mal-être.

Chez nous, de haut en bas, l'homme jouit de la plénitude de ses droits de citoyen; il a les moyens de conquérir l'aisance; pour lui, s'instruire, c'est plus qu'un droit, c'est une obligation, car il est appelé à contrôler les actes du pouvoir, à réprimer ses abus, à prévenir les excroissances malsaines qui, en s'attachant aux flancs du corps social, altéreraient les germes de liberté féconde dont il recueille les fruits. Eh bien, c'est une justice que je leur rends, les publicistes américains en général, par le caractère moral et le ton patriotique de leurs écrits, sont restés à la hauteur de nos institutions démocratiques et des espérances légitimes du plus grand nombre. En est-il de même ailleurs?

Koulmy allait reprendre la thèse de M. Taylor et la développer, sans doute, lorsque, visiblement embarrassé en présence de ces deux adversaires, Haudestan prit le parti d'esquiver une discussion qui, du reste, n'était pas dans ses goûts.

— Messieurs, dit-il, notre cercle intime va-t-il dégé-

nérer en club? Pour ma part, je ne le désire pas. La politique m'est antipathique. Je lui préfère, avec mon compatriote Rabelais, l'eau bénite de cave. Nous avons bu à la santé de madame Hall et de Paul de Kock. C'est maintenant au tour de notre amphytrion, et je délègue à mon ami Koulmy l'honneur de porter le toast.

Koulmy s'exécuta de bonne grâce.

—A l'amitié! dit-il; à l'amitié, chaîne sainte qui nous a rapprochés du citoyen aimable à qui nous sommes redevables de cette table si bien servie. Puisse-t-elle s'étendre un jour à tous les hommes... et à toutes les femmes de tous les pays et de tous les continents, pour le bonheur de chacun et pour la gloire de tous!

M. Taylor répondit par un compliment humoristique dans lequel il rencontra la France et la Belgique. Il compara la France à un coq vaillant dont le despotisme le plus ingénieux ne parviendra point à faire un chapon, et la Belgique à une jeune poule couvant, avec une sage obstination, l'œuf démocratique qu'elle a pondu en 1830.

IX

Ces toasts changèrent le cours de nos causeries, qui finirent par être portées sur un terrain où j'hésite à les suivre. Le *bon sens* me dit de les repousser, la *fantaisie*, au contraire, m'engage à les accueillir. Que faire? Les souvenirs sont des échos. Les miens sont bien pâles et bien affaiblis par l'effet des distances; mais j'y retrouve des images chères, des voix aimées; ils éveillent encore

en moi des émotions que comprendront ceux-là qui, loin de l'âge heureux où commence à pousser la barbe, cherchent à ressaisir le rayon de soleil enfoui dans la fosse du passé sous des monceaux de réalités froides, pesantes, impitoyables !

Je retourne donc à *Louisville-Hôtel*.

M. Taylor nous offrit des cigares.

— Ils ne sont pas de mon crû, dit-il. Je cultive et fabrique du tabac, mais je me garde bien de le consommer. Le tabac du Kentucky, estimé par les fumeurs de pipe et les priseurs, n'est pas digne de voir le jour sous forme de cigare. La Havane, la Havane seule, en Amérique, a le monopole légitime du cigare vraiment noble.

Koulmy appuya cette opinion par des remarques s'appliquant à la Louisiane. On a essayé d'y produire des tabacs fins. A cet effet, on fit venir de l'île de Cuba des graines choisies, que l'on sema dans les terres paraissant les plus propres à leur culture, sur les bords de l'Atchafalaya et de la mer. La culture et la fabrication furent dirigées par des ouvriers havanais très-entendus; et néanmoins on n'obtint que des produits sensiblement dégénérés. Pourquoi? Parce que pour certaines plantes, comme les tabacs et les vignes d'élite par exemple, rien ne peut remplacer les influences solaires et les propriétés des terroirs qui leur communiquent leurs riches arômes. Koulmy conclut par cette formule générale : pour qu'un être quelconque, sans excepter l'homme, atteigne sa perfection absolue, il faut qu'il se trouve placé dans un milieu approprié à toutes les conditions de son existence.

— Rien de plus juste, dit M. Taylor... Mais je m'aperçois que M. Hall a des distractions qui lui font dédaigner mes *régalias*.

— Ces cigares sont excellents, répondit M. Hall; est-ce une raison pour chanter leurs louanges? Je fume, et cependant, plus j'y pense et moins je conçois un usage qui est déraisonnable à tous égards, au point de vue de la bienséance et de la santé. Avouez-le, il jette un triste nuage sur la civilisation. Si tous ceux qui enfument la surface du globe renonçaient à cette habitude, on rendrait à des cultures utiles une infinité d'hectares de terre, qui, d'après la statistique, ne servent qu'à fournir à la consommation, chaque année, 380 millions de kilogrammes de tabac, lesquels, traduits en écus sonnants, représenteraient je ne sais combien de millions de dollars. Les États-Unis seuls participent à la production du tabac pour plus de 350 millions de livres (pounds), qui, sous les dénominations de *Maryland, Virginie, Kentucky,* contribuent à infester l'univers. Les dames ont mille fois raison de le détester.

— Je parie, dit M. Taylor, que lady Hall se distingue parmi celles qui le détestent le plus.

— Certainement.

— Je m'incline devant les susceptibilités de lady Hall. Tous les goûts sont respectables, mais à une condition.

— Laquelle?

— A la condition qu'ils soient tolérants. L'humanité est un composé de petites faiblesses exigeant un corollaire que j'appellerai l'indulgence mutuelle. Ainsi, je ne le cache pas, j'admire la Vénus antique, et cependant je ne condamne pas à la révision du souverain modeleur les femmes qui s'écartent du type de la beauté en se vermillonnant le visage à la façon des guerriers

iroquois, ou bien en donnant à leur gracieuse personne une tournure de tonne conique démesurément étoffée.

— Ma femme, Dieu merci, est exempte de ces travers, répliqua M. Hall.

— Je lui en fais mon sincère compliment. Je conviens qu'en supprimant la culture du tabac, nous pourrions employer nos terres en faveur d'autres articles d'une utilité plus immédiate. Mais à quoi bon nous imposer cette privation, alors que nous regorgeons de denrées alimentaires? Écoutez plutôt, messieurs, si les chiffres ne vous effrayent pas :

Les États-Unis récoltent annuellement :

588 millions de boisseaux de maïs.
126 » » de froment.
185 » » d'avoine.
45 » » de seigle.
114 » » de pommes de terre.
220 millions de livres de sucre.
120 » » de riz.

Sans compter 1.070 millions de livres de coton.

Après avoir pourvu à la consommation intérieure, nous exportons :

Coton,	pour 500,000,000	de francs.
Farineux,	» 150,000,000	»
Viandes,	» 65,000,000	»

Il est vrai que nous exportons aussi pour 40,000,000 de francs de tabac. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon...

— Que Cérès est grande, interrompit Koulmy, et que vos agriculteurs sont ses prophètes.

X

Koulmy avait pris goût à cette lutte pacifique, et dans un accès de joyeuse humeur, à laquelle le vin de Champagne n'était pas tout à fait étranger, il se posa en défenseur de la plante incriminée.

Il ne chercha point à démontrer qu'Adam, au paradis terrestre, charmait exclusivement ses loisirs au moyen du cigare et de la pipe; mais il établit que l'habitude du tabac est fort ancienne et que de plus elle est d'origine américaine. A ce propos, il invoqua le témoignage de Christophe Colomb lui-même. Le grand Génois rapporte, en effet, qu'en 1492, en explorant une des îles des grandes Antilles, il vit, de ses yeux, les Indiens des deux sexes (des deux sexes!) qui avaient à la bouche de petits rouleaux allumés, dont ils aspiraient la fumée.

— Est-ce clair? dit Koulmy. Je n'ignore pas, ajouta-t-il, que certains détracteurs du tabac ont attribué à des mécréants, aux Orientaux, l'introduction parmi les hommes de l'habitude qui a mis le feu aux quatre coins du monde. Mais c'est là une niaiserie historique. Les Orientaux ne connurent le tabac que lorsque les Portugais leur en apportèrent la semence, en 1599, postérieurement donc à l'époque où Jean Nicot, ambassadeur de France à la cour de Lisbonne, gratifia Catherine de Médicis d'un petit paquet de graines de la *nicotiada*. Or, les Portugais avaient *subtilisé* cette plante à l'Amérique. L'Amérique a eu la gloire de l'en-

gendrer, de la propager, de la rendre populaire et, qui plus est, de la baptiser; car son nom actuel est bien américain; il lui vient certainement de *Tobasco*. Jusque-là on ne la désignait que sous les dénominations de *panacée antartique*, d'*herbe sainte* ou *sacrée*, de *jusquiame du Pérou*, etc. Voulez-vous de son origine une preuve plus concluante encore? La tradition indienne nous la fournira. Au commencement, dit cette tradition patronnée par votre illustre et véridique compatriote, Benjamin Franklin, les Peaux-Rouges ne se nourrissaient que de la chair des animaux; et quand leur chasse n'était pas bonne, ils mouraient de faim. Deux jeunes chasseurs ayant tué un daim, allumèrent un feu dans les bois pour en griller une partie. Comme ils étaient prêts à satisfaire leur faim, ils virent une jeune et belle femme descendre des nuées et s'asseoir sur une montagne voisine. Ils se dirent l'un à l'autre : c'est un esprit qui peut-être a senti l'odeur de notre gibier grillé, et qui désire en manger; il faut lui en offrir. Ils lui présentèrent la langue de l'animal. Elle trouva ce mets fort de son goût et leur dit : Votre honnêteté aura sa récompense. Revenez en ce même lieu après treize lunes, et vous trouverez quelque chose qui vous sera très-utile pour vous nourrir, vous et vos enfants, jusqu'à la postérité la plus reculée. Ils firent ce qui leur avait été dit, et, à leur grande surprise, ils trouvèrent des plantes qu'ils n'avaient jamais vues auparavant, mais qui, depuis cette époque, ont été constamment cultivées. Là où la main droite de cette femme avait touché, ils trouvèrent du maïs; à l'endroit où avait touché la main gauche, des haricots, et aux lieux où elle s'était assise, du tabac.

— Sur mon âme! exclama M. Taylor, voilà un certificat d'origine qui sera compris par les esprits les plus rebelles.

M. Hall répondit par un sourire à deux points à l'enthousiasme de son ami.

— Oh! je sais, continua Koulmy avec une animation comique, je sais que, comme la *parmentière* sa sœur, bénie aujourd'hui sous le nom trivial de pomme de terre, la plante de tabac a rencontré de puissants adversaires; que des monarques et des philosophes l'ont accablée de leur dédain; que le roi Jacques entre autres l'a mise à l'index sous le prétexte qu'elle n'était qu'une *précieuse saleté;* que le sarcasme aigu de Voltaire l'a poursuivie comme une *poudre puante.* Mais nonobstant l'opposition de ces manieurs d'épée et de plume, l'*infâme* est restée debout; elle a eu le sort des grandes vérités que l'obscurantisme chicane aux hommes; elle continue à croître, à multiplier et à fanatiser le monde. Qui oserait s'en plaindre?

— Moi, dit M. Hall. L'autre jour, je m'étais inutilement fatigué sur les traces d'un chevreuil, par dépit plutôt que par goût, je voulus allumer un cigare. J'avisai un bûcheron qui, la pipe à la bouche, abattait un énorme hickory. C'était un Allemand : il avait l'air d'un Lilliputien taquinant un géant. Je m'approchai pour lui demander du feu. Il me présenta le foyer de sa vaste pipe. J'y eus à peine posé le bout de mon cigare, que je reculai en hurlant, comme si j'avais été mordu par un serpent à sonnettes... Mon rustre avait soufflé dans le tuyau de sa pipe avec une force de poumons telle que je reçus en pleine figure un *nuage de feu.* Sans l'intervention du tabac, je vous le demande,

aurais-je essuyé le malencontreux accident qui a failli m'aveugler? Ah! j'oubliais de dire que, mû par un zèle inqualifiable, le bûcheron s'était emparé de mon cigare; qu'il l'avait allumé lui-même et qu'après en avoir fumé un tiers à peu près, l'animal voulut me le rendre, persuadé que je lui devais tout au moins des actions de grâces...

XI

Les tribulations de M. Hall provoquèrent une hilarité à laquelle il s'associa de bon cœur.

— Le bien, reprit Koulmy, est souvent doublé d'un peu de mal. Est-ce là un motif pour y renoncer? D'ailleurs, avec de la prévoyance, l'honorable monsieur Hall aurait évité les désagréments dont il a été victime. Pas plus qu'un chasseur, un fumeur ne doit s'aventurer, dans la forêt, sans munitions.

— Mieux vaudrait rompre avec une habitude vicieuse, qui parfois nous rend insensibles aux plaintes des personnes qui nous sont chères, que d'en subir le grossier despotisme.

— Le despotisme sous toutes les formes est assurément une peste, dit Koulmy; c'est une vérité banale pour des Américains. Sans doute, il est des habitudes vicieuses. Mais celle qui résulte de l'usage du tabac mérite-t-elle cette qualification? Non! Elle naquit de l'ennui, qui lui-même naquit de l'isolement dans lequel l'homme accomplit encore sa destinée. Ses effets nuisibles sont hypothétiques; ses bienfaits sont incontes-

tables. Oui, l'usage du tabac a sur l'homme une influence morale immense : il attaque des essaims d'idées noires et les disperse comme des guêpes traquées dans leur retraite : le spleen n'a pas d'antagoniste plus prompt. Comme le grand air, la lumière du soleil ou les ombres de la nuit, il fouette l'imagination. C'est en voyage un joyeux compagnon : il fait oublier la longueur de la route et trompe la fatigue. Dans la retraite, il prédispose à la rêverie, aux jouissances de l'esprit. Il rend meilleurs les bons et moins mauvais les autres. La femme qui brode une médisance, le prêtre qui file une contre-vérité, le brigand qui médite un crime, l'homme politique qui trame une intrigue liberticide, s'arrêteraient peut-être à mi-chemin si un cigare venait, à propos, offrir à leurs lèvres sa puissante saveur et à leurs yeux ses gracieux tourbillons d'aromes. Les ennemis enflammés du tabac sollicitent habituellement le beau sexe à organiser une croisade contre les fumeurs. Mais bien avisées, les femmes en grande majorité, les jeunes surtout, devinent les vertus de cette plante; elles en tolèrent et en encouragent même l'usage, persuadées qu'elles doivent d'innombrables félicités à ses consolantes émanations. Il y a dans cette clairvoyante tolérance de la femme un enseignement digne d'être médité par les louables missionnaires qui s'efforcent de métamorphoser l'univers en un vaste champ d'asile, et les ménages... en nids d'amours.

Le *speech* de Koulmy eut du succès; M. Hall lui-même y applaudit en présentant à notre ami un régalia, en échange d'un *real manilla*.

Ainsi la paix entre les parties belligérantes fut con-

clue au milieu d'un nuage d'encens, dont le vieux et le nouveau monde firent loyalement les frais.

M. Taylor voulait absolument faire sauter de nouveaux bouchons. — Le ciel est en fête, dit-il, par allusion aux lointains roulements du tonnerre annonçant la fin d'un orage; imitons-le.

La table est l'entremetteuse de l'amitié. Cette antique vérité était devenue limpide pour moi, depuis huit à dix jours surtout. Mais il en est de la table comme des vertus les plus séduisantes : pas trop n'en faut. La prudence nous conseillait la retraite. Après avoir remercié nos amphitryons américains de leur hospitalité, nous leur dîmes cordialement : au revoir!

XII

Nous gagnâmes naturellement le bord de l'Ohio. Minuit sonnait. Les nuages, palpitant d'éclairs muets, couraient, sous mille formes bizarres, du sud au nord. L'Ohio, déployant sa large nappe légèrement ridée, fuyait d'*une fuite éternelle* à la rencontre du Mississipi. Sur la rive droite du fleuve, la forêt de l'Indiana dessinait son épaisse ligne noire, tandis que Louisville, illuminée par la lumière du gaz, se reposait des agitations de la journée; on n'y entendait plus que le bruit du bâton ferré des watchmen, frappant, de loin en loin, les dalles des trottoirs, comme pour dire aux habitants de la cité : La garde veille et ne s'endort pas!

Koulmy, son beau front pâle découvert, regardait les nuées et semblait demander à ces fugitives images de

la vie : D'où venez-vous, où allez-vous? Haudestan, le chapeau rabattu sur les yeux, faisait tournoyer sa canne avec la véhémente adresse d'un prévôt de salle d'armes. Moi, je mâchais et remâchais cette réflexion profonde d'Alfred de Musset : *Il est sain de dormir, ignoble de bâiller*. Notre infatigable Béarnais, ayant besoin, disait-il, de prendre un bain de grand air, avisa, à deux pas de l'Ohio, une terrasse sur laquelle il alla s'asseoir. Nous fîmes comme lui.

Tout à coup il partit d'un grand éclat de rire.

— Si notre ami Taylor nous voyait, il nous prendrait certainement pour trois pêcheurs à la ligne. Il nous manque, pour faire de l'apparence une réalité amusante, l'appareil à chaque bout duquel certain humoriste a figuré une bête.

— Est-il bien nécessaire, dis-je, d'avoir une ligne pour pêcher?

— Comprends pas! dit Haudestan. Si, par miracle, tu as commis un calembour, j'en demande, par charité, le sens.

Tantôt, à propos de littérature...

— Ah! ah! : je ne me suis pas incliné assez bas devant le génie littéraire des Américains, n'est-ce pas? Eh bien, oui, j'ai péché, et, qui plus est, j'ai péché avec intention. *Meâ culpâ*. Il ne me reste qu'à faire pénitence.

— Cela veut dire que, dans ton vocabulaire, mystification préméditée ne signifie pas précisément critique réfléchie. C'est une circonstance atténuante.

— Une mauvaise plaisanterie ne se discute pas. *L'Homme aux trois culottes*, quelles que soient les allures fringantes de son auteur, n'est pas comme bien

tu penses, mon étalon de mesure. J'avais mieux que cela à opposer aux réclamations hautaines de mon Yankee. Si j'ai bridé ma langue, ç'a été par déférence. Nous étions ses hôtes, je n'ai pas voulu lui dire que ses compatriotes, passés maîtres en fait d'architectonique rectiligne et de porkeries monumentales, confondaient encore avec une intrépidité naïve, en général, ces deux choses, pourtant assez dissemblables : *lard*, article de gros profits, et *l'art*, idéal. Maintenant, si tu trouves que je ne me suis pas suffisamment humilié, eh bien, requiers! Juge, le patient écoute? Baleine, Jonas, est prêt!

— Mon cher pénitent, dit en riant Koulmy, je m'attends un jour à te voir coiffé de la couronne du martyre.

— Ah! te voilà descendu des nuages, toi?

— En effet, j'étais dans les nuages. Va, il est parfois bien doux de s'y laisser aller à la dérive.

— Qu'as-tu vu dans cette course aérienne?

— Toi, d'abord, curieux!

— Infiniment flatté d'avoir été contemplé de si haut. Ensuite?

— Ensuite, j'ai vu cette belle nuit qu'il nous est donné de passer ensemble en face de ce beau fleuve; les forêts que, là-bas, vient de secouer l'orage; les prairies, ondoyantes comme la mer, où l'excellent père Lacloette nous a conduits tantôt; les villes sans enfance que nous avons visitées ou entrevues par la pensée; les campagnes qui, par l'attrait de leur fécondité naturelle et leur facile accès, convient l'homme déshérité, de quelque part qu'il vienne, à la vie du corps pour le fortifier et l'élever à la vie du cœur et de l'intelligence. J'ai vu

encore — me le pardonneras-tu? — d'imposantes solitudes, le Niagara, majesté tonnante, les lacs, les monts Rocheux entourés de tribus mystérieuses par leur origine; puis les deux Océans qui, par la voix de leurs vagues domptées, invitent à une communion sainte le vieux et le nouveau monde... Et je me suis dit : Quel champ ouvert à la pensée, à l'imagination des philosophes et des poëtes d'Amérique!

— Sottise! mon pauvre visionnaire, dit Haudestan, chez qui s'éveillait la bosse de la cabale. L'Américain regarde ces choses, mais il ne les voit pas. Sans cela, il les convertirait en bons dollars sonnants.

— C'était, je crois, en 1786, reprit Koulmy. Pendant que le peuple américain s'occupait à consolider son indépendance, à creuser des canaux, à construire des routes, à fonder des académies, à honorer la mémoire de ses grands citoyens en leur élevant des bustes et des statues, à protéger la liberté religieuse, à abolir les supplices sanguinaires, à réformer, à améliorer le système général de ses lois et à propager l'instruction — que Jefferson proclame la base la plus sûre du bonheur et de la liberté des nations, — on s'ingéniait en Europe à dire que les Américains étaient un ramas de bandits sans lois et sans frein, vivant dans l'état le plus complet d'anarchie, s'égorgeant et se pillant les uns les autres. Aujourd'hui qu'ils possèdent une république assise sur des droits et des devoirs bien définis et fonctionnant dans des conditions qui en font, relativement, une vaste fabrique de bien-être, on insiste moins sur les accusations de l'espèce; mais, en revanche, on affirme que l'art est incompatible avec les allures démocratiques, et que les États-Unis sont fatalement dénués de

littérature. Et à ce propos, de beaux-esprits, célèbres ma foi, se prennent à regretter *l'aristocratie avec ses injustices,* mais avec ses *hautes pensées*... Cela valait mieux, disent-ils, que cette démocratie trafiqueuse, gagne-petit, égoïste, équivalant au rabaissement des cœurs et des esprits... Ils conviennent — notons cette concession — qu'au sein de la démocratie il se fait une plus équitable distribution du bien-être, ce qui implique une rémunération plus équitable du travail; mais, ô désolation! l'utile y détrône le beau, le culte de l'art y est sacrifié. Guerres de religion, expéditions d'Italie, règnes de Louis XIV et de Napoléon, temps glorieux si regretté, où florissait la discipline féconde de l'esprit, quand reviendrez-vous?

— Qui donc a dit cela? Lorsque la conscience, la dignité humaine sont en baisse, l'esprit et le génie peuvent-ils être en hausse?

— Ces choses se disent, même dans des in-folio chèrement cotés : preuve que ce que la Boétie appelait *mal de subjection, venin de servitude* et *autres drogueries qui assotisent les peuples,* ne peut sévir en bas sans porter en haut son influence désastreuse... Après cela, continua Koulmy, tu te tiens trop systématiquement en dehors du mouvement américain pour pouvoir faire justice de cette philosophie de valets. Permets-moi de te venir en aide.

XIII

Les États-Unis, quoi qu'on dise, ont une littérature, riche en écrits d'une grande valeur sur l'histoire, la religion, la philosophie, les sciences naturelles, l'économie politique. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler les noms de Prescott, Bancroft, Mottley, Channing, Emerson, Fulton, Morse, Maury....

Les œuvres de l'imagination, la poésie et le roman, y ont aussi bon nombre de représentants, remarquables à bien des titres, et qui reflètent le monde américain dans ses manifestations originales et puissantes. Cooper, barde héroïque des forêts vierges et de la prairie, l'Homère des tribus indiennes ; Washington Irving, Brown, Bryant, Longfellow, Marryat, Edgard Poë, les frères Rouquette, ces deux âmes sœurs trempées au soleil de la Louisiane, et tant d'autres, plus jeunes et peut-être plus célèbres, se distinguent, les uns par l'énergie, la grâce ou la fidélité du pinceau ; les autres par un patriotisme exalté, une mélancolie philosophique et profonde. Tous, en vrais fils de l'Amérique, ont chanté avec éclat leur mère et ses merveilles.

— Tu ne parles pas, interrompit Haudestan, des illuminés qui entretiennent des relations coupables avec les puissances immatérielles et invisibles de l'autre monde : fantômes, esprits frappeurs, etc.

— Ne soyons pas trop dédaigneux pour les écrivains qui, agités par la faim de la science et du merveilleux,

cette glorieuse maladie de l'homme, ne se montrent pas exclusivement idolâtres du milieu actuel. « Il y a plus » de choses dans le monde que ta philosophie, Horatio, » n'en voit dans ses rêves. » Plusieurs pressentent que tout n'est pas dans ce qui est, et croient à la fécondité de l'avenir. Ceux-là, — ces *fous de grand genre,* comme les appelait Buffon en époussetant majestueusement ses manchettes de dentelle, — interrogent avec avidité l'inconnu et cherchent à pénétrer la sphère mystérieuse des causes pour saisir le sens des problèmes non encore résolus, la clef du *grand peut-être.*

— Croyez-vous, demandai-je, que le travail qui se fait dans cette direction ait affecté sensiblement les masses?

— Non, répondit Koulmy. Le peuple américain ne se laisse pas entamer aisément par les influences isolées. Il s'émeut et se passionne avec toute la fougue de la jeunesse, mais c'est au souffle électrique des idées collectives qui groupent les âmes et les font vibrer à l'état de parti. En s'adressant à la foule, habituée à la pratique du *self-government,* aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre politique, les prétentions individuelles se heurtent au libre arbitre et subissent le contrôle réfléchi de la raison indépendante de chacun.

— Cependant, l'esprit public est très-accentué. D'où procède-t-il, si ce n'est, comme ailleurs, du foyer qu'alimentent incessamment, au jour le jour, les ouvriers de la pensée?

— Il procède encore des institutions sociales, auxquelles l'Union doit son existence, et des pères de ces institutions. Ceux-ci étaient, pour la plupart, des publicistes éminents, des philosophes robustes. A la fois

théoriciens et réalisateurs d'un mode de civilisation dont la phase est loin d'être épuisée, puisqu'il est encore considéré comme l'expression la plus haute du progrès politique moderne, leurs vues sur l'homme dans ses devoirs envers lui-même, dans ses rapports avec ses semblables, la patrie, l'humanité et l'infini, ont conservé une autorité imposante que le peuple vénère et qui forme en quelque sorte la tonique sur laquelle se module encore l'esprit public. Quant à moi, je crois qu'en attendant mieux, les Américains ont raison de se complaire aux sources saines qui les ont faits ce qu'ils sont.

— Bien, dit Haudestan; qu'ils s'enferment dans leur fromage. Mais, si quelque chose y éclot, je doute que d'ici à longtemps ce soient des monuments littéraires.

— Qu'est-ce qu'un monument littéraire, Haudestan?

— Eh! mais, c'est... c'est l'œuvre d'un esprit inspiré, lâchant résolûment le frein à la pensée, à la fantaisie; c'est l'enfant qui ne relève que de l'humeur mobile et de l'ardeur prolifique de son père; c'est un produit de l'art libre.

— Ceux-là qui, disposant d'une plume, provoquent dans des pages clinquantes la fièvre des sens, le désordre de l'imagination, les aberrations de l'esprit, les oscillations du sens moral, la superstition, l'hypocrisie de la foi, le respect des pouvoirs tyranniques, l'audace du brigand avide d'un sac d'or ou d'une couronne... ceux-là créent-ils un monument littéraire?

— Sans doute... Ainsi le veut la liberté de l'art.

— L'art a pour principe la liberté; c'est par elle qu'il respire, qu'il embrasse, qu'il s'assimile l'universalité des choses. Mais quel est son but?

— Le beau dans l'expression.

> Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
> Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

C'est un législateur du Parnasse, c'est Boileau qui l'a dit.

— Le beau dans l'expression, est-ce tout? Je ne le pense pas.

> Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
> Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
> Trahissant la vertu, sur un papier coupable
> Aux yeux de leur lecteur rendent le vice aimable.

C'est aussi Boileau qui l'a dit.

Un cadavre, si richement paré qu'il soit; une lande, jonchée de fleurs artificielles et d'oiseaux de paradis empaillés, n'ont, à mes yeux, qu'une médiocre valeur artistique. Une pyramide de mille coudées, fût-elle coulée en bronze de guerre, me touche moins qu'une cabane abritant une famille laborieuse, aussi attentive à la voix de sa conscience, cette bonne compagne, qu'aux chants de son alouette familière. En d'autres termes, pour rester sur le terrain américain, je préfère, par exemple, une lettre intime de Washington ou de Jefferson, un proverbe du bonhomme Richard, un apologue de Benjamin Franklin, à une foule de monuments littéraires, cadavres ou landes stériles, qui ne se recommandent que par l'éclat extérieur. Là du moins je trouve ce qui constitue le fond de l'art : la beauté morale, l'image à la fois sereine et radieuse de la justice.

— N'est-ce pas la faute du cœur humain si les œuvres d'art qui racontent son histoire ne sont pas toujours édifiantes?

— L'histoire du cœur réside-t-elle nécessairement dans les défaillances, dans les déviations de la dignité humaine? Autant vaudrait prétendre qu'un marécage accidentel, peuplé d'insectes et de reptiles, est l'image fidèle de la grande nature. Non! l'art n'a point pour mission d'étaler le laid, d'enluminer la bassesse, de remuer les immondices; il a surtout pour devoir de rechercher les types du vrai, de montrer les sources du beau, d'éclairer la face du juste.

XVI

— Tu ne prétends pas, *I suppose,* que ce devoir n'ait été compris qu'en Amérique?

— Pardieu, non! Il y a partout et notamment dans ton pays, des hommes de lettres en grand nombre, dont les œuvres commanderont éternellement l'admiration et l'amour. Pourquoi? Est-ce à cause seulement du prestige de leur style? Non pas. C'est parce que leur génie intègre est resté fidèle à l'altière devise : Noblesse oblige; c'est parce qu'ils ont senti que si l'art, monde des idées, a pour objet de réfléchir le monde des réalités, il a aussi pour devoir de nuancer celles-ci, d'en caractériser le poids et le titre, en évitant de confondre le mal avec le bien, l'erreur avec la vérité, l'iniquité avec la justice, les violences de l'égoïsme avec les sacrifices du dévouement, les lâchetés morales avec l'héroïsme de la conscience.

— Il me semble, mon cher, que tu attribues à l'art un

rôle qui appartient aux docteurs asthmatiques, aux politiques chauves.

— Je n'admets pas cela. La politique et l'art, loin de s'exclure, se complètent. La science politique a pour but essentiel le bonheur de l'humanité. Si l'art n'avait un but identique, si, pour le bagage stérile des sons et des couleurs, il désertait l'orbite lumineuse de la science, au lieu d'en être, en quelque sorte, l'harmonieuse efflorescence, où serait donc sa raison d'être? Il ramperait entre ciel et terre : Platon aurait bien fait en le chassant de sa République. Il sied aux natures d'élite, aux poëtes, aux véritables artistes de dire : Je suis homme et tout ce qui intéresse l'homme me touche. Honte sur ceux qui restent fermés aux luttes, aux angoisses d'ici-bas! Ils sont acquis à la cohue des littérateurs graves ou folâtres, aux débitants de périodes abondantes et lustrées, pour qui le monde n'est autre chose qu'un théâtre ou un encan : un théâtre où le gain absout la prostitution de l'art; un encan où les âmes peuvent, sans vergogne, s'adjuger, même aux enfants gâtés du crime. Pour ceux-là, il ne s'agira point de rayonner sur les intelligences, de mettre en relief le beau, reflet du juste, d'éveiller les sentiments bons et généreux, de disputer les corps à la misère, d'arracher l'intelligence à l'ignorance, au mensonge, et de verser à la conscience malade cette lumière qu'un esprit superbe appelle le cordial énergique de la justice. Non! Sans respect pour eux-mêmes, sans foi généreuse dans le droit, aveugles à l'esprit de solidarité, ils deviendront d'impitoyables instruments de dommage, des artisans d'imposture, de servitude et de corruption. Et de la morale dégouttant des plaies de ces *intrigants austères* ou légers, il résultera :

Que le mal est sur la terre, qu'il y est justement et qu'il y aurait folie à vouloir l'en faire sortir.

Que la vie est une arène confuse où les appétits hypocrites règnent et gouvernent, où l'habile exploite le simple, où le fort opprime le faible, où le fait prime le droit, où le succès justifie les méfaits des petits et les turpitudes des grands, sauf, pour les dupes et les victimes, à revendiquer en l'autre monde les prix de candeur patiente qu'ils auront mérités en celui-ci !...

Connais-toi, disait la sagesse antique. Connais-toi, mais aussi apprends à connaître tes semblables et à pratiquer envers eux la bienveillance équitable à laquelle tu prétends. Ce monde, selon Joseph de Maistre, est une milice, une lutte éternelle où tous les êtres gémissent et tendent avec effort vers un autre ordre de choses. Oui, le mal existe. Il faut donc le combattre. Sera-ce *par le sang,* comme le veut l'apologiste véhément du bourreau? Non, non ! ce sera par les armes bien autrement efficaces du progrès : la raison et la science ; par l'activité féconde, par le développement de l'industrie et de l'art, par l'exaltation de l'utile et du beau. Dans ce duel suprême quels seront les plus nobles champions? Ce seront ceux qui auront fait germer une idée vraie, un sentiment noble; ce seront ceux qui, comme les écrivains américains, auront combattu pour la cause de la liberté individuelle et le droit collectif, pour l'extension et le triomphe universel du bien-être et de la justice...

Koulmy s'arrêta. Sa physionomie un instant illuminée par la pensée, se voila tout à coup : il éprouvait évidemment l'émotion d'un homme qui vient d'essayer une course excédant ses forces. Mais une voix intérieure lui

avait dit : va ! et, sans souci des difficultés, il avait obéi avec l'intrépidité aveugle qu'il avait montrée naguère pour disputer un pauvre enfant aux vagues du Mississipi. Après cela, il m'importait peu que mon compatriote n'eût pas été à la hauteur de son thème : J'aimais ses enthousiasmes. Haudestan, au fond, était de mon avis; mais il ne put retenir sa langue intempérante.

— Décidément, la note de Bilboquet a des charmes; Dieu me pardonne ! je crois qu'elle me gagne, dit-il, à travers un large bâillement... Seulement, elle nous a conduits un peu loin de la question de l'art pur...

— Question tapageuse qui, dans les termes où tu l'as posée, me hâtai-je de répondre, est moins digne d'attention que le bateau qui ronfle là-haut.

Quelques minutes plus tard, un vapeur descendant de Pittsburg ou de Cincinnati pour se rendre soit à Saint-Louis, soit à la Nouvelle-Orléans, passa près de nous — si près que les flots de l'Ohio, labourés par l'énorme machine, jaillirent tout ahuris à nos pieds. Les passagers reposaient dans leurs cabines; le pilote, l'*engineer* et les *firemen* veillaient silencieusement, chacun à son poste. Haudestan les héla. — *Hallao! Good luck!* cria-t-il. — *Good night!* fit une voix.

Puis le vapeur continua bruyamment sa marche, tandis que nous nous acheminions vers nos gites, Koulmy rêveur, moi, muet de fatigue, et notre Béarnais sifflant le *Yankee doodle*.

DANS L'INDIANA.

Coup d'œil sur l'Indiana. — Washington et Christophe Colomb. — Grotte de la Rivière Verte. — New-Albany. — Les Knobs. — Un fermier Franc-Comtois. — Guerre et guerriers. — Les agriculteurs. — Une ferme. — La chasse. — Le pionnier américain. — Pauvre mère! — Rêveries religieuses. — Serpents, horreur de Koulmy pour ces reptiles. — L'église des Knobs — Le curé Christian. — Vision. Songe de Koulmy.

I

Dans l'Indiana! Ce mot indique à la fois le but et le terme de ces *Souvenirs*. Ma main l'a tracé avec une sorte de joie impatiente, et cependant, je l'avoue, en y songeant, j'éprouve quelque souci. Le lecteur, — si tant est qu'il s'en trouve qui ait eu le courage de me suivre, — se dira peut-être : « Voilà un titre de bon augure » et qui oblige. L'Indiana tient apparemment son nom » des tribus indiennes d'autrefois; donc, ce doit être » un théâtre fertile en scènes curieuses, dramati- » ques, etc... »

Il y aurait, sans doute, matière à bien des scènes curieuses, émouvantes, dans la primitive histoire de cette colonie, dans les conflits qui y ont éclaté entre les sauvages et les aventureux pionniers, à la fin du XVIIe siècle et plus tard. Les acteurs ne manqueraient pas, depuis Tecumseh, chef indien de la tribu des Schawnees, jusqu'au général Harrisson, vainqueur de Tippecanoe et

qui dut à ses exploits l'honneur de devenir président des États-Unis.

L'Indiana, d'ailleurs, est intéressant à d'autres points de vue. Dans le groupement des diverses parties de la confédération américaine, il forme avec l'Arkansas, le Missouri, le Tenessee, le Kentucky, l'Ohio, l'Illinois, le Michigan, le Wisconsin et l'Iowa, le vaste grenier d'abondance désigné sous le nom d'*États de l'Ouest*. Il embrasse à lui seul une étendue de 35,626 milles carrés; il a des villes notables : New-Albany, que nous rencontrerons bientôt; Indianapolis, siége du gouvernement; Vincennes, fondée par des soldats licenciés français, qui avaient servi dans les armées du roi Louis XIV; et déjà il compte environ un million et demi d'habitants adonnés à l'agriculture et à l'industrie. Il offre par conséquent de substantielles et abondantes sources d'études, dont, par exemple, un romancier habile à sonder les profondeurs de la vie humaine ou un esprit capable de s'élever jusqu'aux hauteurs de l'histoire, sauraient tirer parti.

Mais la tâche que je me suis proposée n'a et ne peut avoir les proportions ni du roman ni de l'histoire; elle se réduit à un simple pêle-mêle d'épisodes de voyage, capricieux comme l'humeur de mes compagnons, décousus comme les accidents de la route que j'ai parcourue et émiettés comme les impressions superficielles et fugitives dont j'essaye de ressaisir quelques reflets...

Et voilà pourquoi je rentre, comme devant, dans mon lit à Louisville, en attendant l'heure de franchir celui de l'Ohio.

II

Le matin, en ouvrant les yeux, je vis à travers les mailles de la moustiquaire, le soleil poudroyer dans ma chambre. L'orage de la veille était dissipé, le sourire du ciel avait remplacé la colère de la nue, comme dirait un poëte : la suite de notre voyage avait chance d'être favorisée d'un beau temps.

Règle : notre milieu habituel est une sorte de bocal qui nous rend, en général, d'une indifférence aveuglante à l'égard des choses qu'il renferme. Lui échappons-nous ? notre attention s'éveille et s'accroche à tout.

C'est ainsi que je remarquai divers objets qui se trouvaient en face de mon lit, notamment une toque écossaise ornée d'une plume d'aigle, une gibecière en peau de racoon, une longue carabine rayée, une mandoline et quelques tableaux. Ce bizarre assemblage m'intrigua. Un des tableaux me donna surtout dans l'œil. Les rayons du soleil s'épanouissant sur la dorure du cadre, y miroitaient de manière à ceindre d'une blonde auréole l'image qu'il contenait. J'allais me lever pour l'examiner de plus près, lorsque Koulmy entra.

— Ne vous hâtez pas trop, me dit-il. Haudestan, sorti depuis une heure, n'est pas encore rentré. Il est allé prendre congé de M. Brainheart. A son retour, nous déjeunerons. Paressez à votre aise.

— Dites-moi donc, demandai-je à Koulmy, quel est le saint qui reluit là dans ce cadre?

— Voyons. Ah ! ah !

— Eh bien ! à quel paradis appartient-il ?

— Devinez.

— Que le ciel m'en préserve ! Selon ma coutume, je devinerais certainement à rebours. Peu familiarisé avec la topographie du monde des bienheureux, je serais capable de confondre le paradis d'Odin ou de Mahomet avec celui du *Propagateur*. Servez-moi de cicerone.

— Suivez-moi donc et remontons, s'il vous plaît, jusqu'au 25 novembre 1783. La paix est signée entre les Américains et l'Angleterre. Le général en chef de l'armée des *insurgents*, accompagné de sa garde (*light guard*) et de quelques-uns de ses lieutenants, parmi lesquels chevauchent en première ligne Clinton, Knox et Hamilton, prend possession de New-York. Entouré d'une foule de vieillards, d'enfants, de femmes et de jeunes gens avides de contempler ses traits, d'acclamer sa gloire, il accueille avec une dignité sereine les bénédictions d'un peuple que son épée vient d'affranchir et que ses vertus civiques constitueront bientôt souverain arbitre des destinées d'un monde nouveau. Son ferme regard, plein d'une bienveillance profonde, embrasse la foule enthousiaste, attendrie ; mais on devine, n'est-ce pas ? que sa pensée dépasse les limites du présent pour plonger dans l'avenir ! Sous son égide, les révoltés américains ont affirmé que les hommes ne sont pas fatalement destinés à dépendre du hasard et de la force ; qu'ils ont menti ceux-là qui ont osé prétendre qu'une société est incapable d'établir par réflexion, par choix, un bon gouvernement. Or, il va être fait de ces principes une expérience qui, si elle échouait, serait un malheur pour l'humanité entière. Voilà pourquoi

l'avenir préoccupe ce grand soldat du droit. Mais, Dieu soit loué! demain la vérité aura fait taire l'incrédulité et le doute : pour affirmer le mouvement, la plus grande conquête des temps modernes, la démocratie américaine, vivace et robuste, marchera!

Pendant que je considérais cet épisode historique, interprété par Koulmy d'après une gravure américaine, Haudestan arriva. D'un coup d'œil il reconnut le héros, l'honnête grand homme si cher à mon compatriote.

— Salut à Georges Washington, fit-il.

— Que, tout à l'heure, notre compagnon prenait pour un saint, dit en souriant Koulmy.

— Un saint ici! exclama le Béarnais. Qui a pu t'inculquer cette erreur, ô Belge ingénu? Tu ne sais donc pas que maître Goffackchang, notre hôtelier, est un vieux luthérien suédois, un vrai damné qui s'*incendie* à la seule idée du catholicisme? Ce matin, en causant avec lui, je m'ingéniai, pour la rareté du fait, à faire l'éloge de la théocratie romaine. — Assez! fit-il d'une voix fauve. La théocratie romaine est à mes yeux la harpie de la raison humaine, le serpent-fouetteur de tous les droits naturels. Et, poursuivant son réquisitoire, il la piétina dans la boue avec une sorte d'indignation sauvage. Oui, je gagerais que pour moins d'une corne de cerf, ce luthérien livrerait à Satan tout le personnel du calendrier grégorien. — Il fait une exception pourtant.

— En faveur de qui?

— En faveur de sancta Cecilia et du patron des Ardennes : à preuve cette mandoline et ce rifle qui tapissent la muraille. Voilà les reliques du vieux chasseur troubadour qui t'a fait l'honneur de t'héberger.

— Les petits hommes ont eu, de tout temps, la sin-

gulière manie de vouloir singer les grands. Christophe Colomb étalait ses fers ; maître Goffackchang exhibe ce que tu appelles ses reliques.

— Vous rappelez là une triste particularité historique, dit Koulmy. En effet, Christophe Colomb portait avec lui partout les chaînes dont il fut gratifié en retour des services rendus à l'Espagne, au monde, par ses miraculeuses explorations, et il voulut qu'à sa mort ces chaînes fussent placées dans son cercueil, comme un signe de la reconnaissance et de la justice des puissants de la terre envers les grands ouvriers de l'humanité.

— Notre hôtelier n'ira probablement pas aussi loin que Christophe Colomb. Plus n'est besoin de délivrer l'Océan de ses chaînes ; cette besogne a été faite par le grand Génois. Goffackchang, lui, a eu moins affaire avec les Ferdinand et les Isabelle de nos jours qu'avec les monstres du désert...

— Je l'en félicite. Ceux-ci attaquent, mordent et déchirent s'ils peuvent, mais ils ne connaissent pas, comme les autres, l'art auguste des persécutions raffinées, des tortures subtiles, des empoisonnements lents. Au lieu de les courtiser, le chasseur les traque, les tue... et tout est dit. Ici du moins l'homme est à l'aise ; son droit et l'étendue de sa juridiction ne sont point contestés.

— Parbleu ! maître Goffackchang a bien le physique de son rôle : teint bistré, front audacieux, cheveux à pic, grisonnants, nez d'épervier, yeux caves et pleins de braises ; tout l'extérieur du vieux crâne a quelque chose de saisissant, qui tient du trappeur et de l'artiste nomade. Ah ! si je le rattrape un jour, je me promets bien de lui faire raconter ses prouesses.

— Pour faire pendant à celles du père Lacloette ?

— Comme le torrent fait pendant au ruisseau. Ce luthérien a bivaqué partout, dans les bois, dans les savanes. N'ayant pu, dans sa patrie, étancher sa soif d'aventures, il s'est rué sur l'Amérique. Pendant des années, il a foulé ce continent, pinçant de la guitare par-ci, exerçant sa carabine par-là, luttant contre les Peaux-Rouges ou faisant chorus avec les musiciens ordinaires de la forêt. Quand il était las, il s'endormait sur un lit d'herbes ou de feuillage, en murmurant un hymne à sa déesse, la liberté. Et il vante cette existence !... Eh bien, qu'as-tu, Koulmy? tu ne m'écoutes pas.

— Au contraire. Mais je songe au portrait que tu nous a fait de maître Goffackchang : il s'adapte étonnamment à l'homme avec lequel j'ai vécu, pendant plusieurs semaines, à la Pointe-Coupée, sur le Mississipi. Je veux parler du romancier allemand Gerstaecker. Il avait été convenu que nous partirions ensemble pour une chasse à l'ours, dans l'Arkansas ; mais ce projet a manqué. Un beau jour Gerstaecker décampa subitement, après avoir assommé un constable qui prétendait l'empêcher de tirer des canards dans un étang que s'était réservé un planteur peu tolérant du voisinage.

— Est-ce que, par hasard, notre Suédois et Gerstaecker seraient une seule et même personne?

— Non, d'après ce que tu m'as dit de son âge. Cependant je serais aise de le voir. Présente-moi.

— Impossible! Il vient de monter à cheval pour se rendre à la *Mammouth cave,* flanqué d'un autre ostrogoth que j'ai seulement entrevu. Celui-ci répondait au nom de Didebrune.

— Didebrune! jeune encore, grand, visage pâle, longs cheveux, allures rustiques?

…à. Connaîtrais-tu aussi ce bohémien ? …est le Didebrune que j'ai vu aux Atta… …ous ai parlé la veille de notre départ …ans. Dans le doute, je vais laisser un …… à son adresse pour me rappeler à son souvenir et l'engager à venir nous voir dans l'Indiana.

Et Koulmy écrivit quelques lignes sur une carte qu'il recommanda de remettre à M. Didebrune, lorsqu'il rentrerait.

III

— J'ai beaucoup regretté, reprit Haudestan, de ne pouvoir accompagner nos deux touristes. C'est bête de venir dans le Kentucky sans visiter la grotte de la Rivière-Verte. Elle jouit, paraît-il, d'une certaine renommée.

— Et ce n'est pas sans raison. Elle peut défier la comparaison avec les plus célèbres curiosités du genre. D'une étendue de plusieurs milles, elle loge à plus de 600 pieds sous terre. Elle abonde en cascades, en précipices et en galeries encombrées de stalactites et de stalagmites les plus variées. On y remarque, entre autres, le *Cimetière,* véritable charnier renfermant des pétrifications d'animaux gigantesques appartenant évidemment à des races éteintes; l'*Avenue gothique,* où l'on trouve des momies dont l'origine fait le désespoir des savants; la *Chambre étoilée,* d'où par un effet d'optique résultant de l'infiltration de la lumière extérieure, le spectateur croit voir le firmament lui-même. Il y a,

d'ailleurs, une quantité de chambres (*rooms*) que l'imagination populaire s'est plu à baptiser à sa façon, par exemple la *Chambre des fantômes*, galerie immense favorable aux rondes fantastiques, la *Salle de bal* avec un orchestre imposant dont, pour le quart d'heure, les musiciens sont en vacances. Il va de soi que le diable n'a pas été oublié. Où ce grand personnage n'a-t-il pas ses entrées? Outre sa forge, son réfectoire et son dortoir, on lui a réservé, sous ces voûtes sépulcrales, ses petits et grands appartements.

— Y a-t-il des apparitions, des filets d'eau merveilleux? S'y fait-il des miracles?

— Pas que je sache.

— Quel dommage! Par bonheur, le mal n'est pas sans remède. Je suppose qu'il serait aisé de convertir la *Mammouth cave* en une caverne pieuse; il suffirait de s'entendre avec quelque entremetteuse zélée ou quelque visionnaire dressée à jouer proprement le rôle de ficelle entre les esprits... malins d'en haut et les béatifiés d'en bas. Cela mérite réflexion.

— Eh! mais, j'y pense, si les lauriers de Barnum t'empêchent de dormir, la grotte t'offre une occasion de faire concurrence au célèbre père nourricier du *humbug*.

— Laquelle?

— A côté de l'*Audubon avenue*, qu'une claire fontaine et de splendides colonnades de stalagmites rendent digne du nom du grand ornithologiste américain, se trouve un précipice profond, connu sous le nom de *Mer Morte* (*Dead Sea*) et qui sert de réservoir à un petit poisson de deux à trois pouces de longueur. Ce poisson, d'un blanc pâle, a les yeux recouverts d'une peau opaque, ou plutôt il est sans yeux.

— Eh bien?

— Eh bien, ne comprends-tu pas que ce petit monstre, lancé dans les eaux de la réclame au bruit du fifre et du tambour, aurait chance de faire son chemin?

— Il se nomme?

— *Eylefs fish,* ou bien maelstroom.

— Je préfère maelstrrroom. Ce nom-là a un son viril dont mon oreille est amoureuse. Si un jour la fortune s'avise de me mettre à pied, je proposerai au petit maelstroom de fonder une société en participation. M'est avis qu'on s'attendrira et que les bourses s'ouvriront au spectacle de mon associé, symbole vivant de ces créatures d'élection auxquelles on crève les yeux de la raison pour mieux leur faire entrevoir les perspectives de la foi, cette autre mer Morte... En attendant, allons déjeuner. J'ai gagné un appétit d'enfer, grâce à un vétérinaire allemand qui s'est autorisé de la tolérance meurtrière des lois américaines pour appliquer à ses semblables les *drogues* qu'il destinait à la gent chevaline.

— Tu l'as consulté?

— Oui, pour savoir l'adresse de M. Brainheart que j'avais oubliée. — *Dout troit et buis la droisième rue à cauche, à gôté te la maisson tes pains.* — Sur ce, j'arpente dix, vingt fois le square, à la recherche d'un boulanger, convaincu que la maison des pains ne pouvait être qu'une boulangerie. Après une multitude de marches et de contre-marches infructueuses, je découvris enfin que dans la bouche de mon docte guide, maison des *pains* signifiait maison des *bains.*

IV

L'heure du départ est venue. Nous laisserons provisoirement nos bagages à Louisville, sauf nos fusils que nous emportons, Koulmy et moi. Haudestan se contente de son inséparable gourdin.

Mais comment voyagerons-nous? A pied ou à cheval?

— Belle question! dit le Béarnais. Des chevaux? cela serait humiliant pour nos jambes. La chaleur, si piquante qu'elle soit, n'est point insupportable, comme en Louisiane. D'ailleurs, vos amis ne demeurent qu'à quelques lieues d'ici, n'est-ce pas?

— Avec les bottes du Petit-Poucet, nous arriverions en moins d'une enjambée.

— Or, j'aime à fleureter, à buissonner le long des chemins : nous irons à pattes.

Pressé d'embrasser ma famille, je réclamai; ce fut en vain; Haudestan tint bon; je dus me résigner. Et nous voilà partis.

Nous gagnons Portland, où un ferry-boat, trait d'union établi entre les deux rives de l'Ohio, nous transporte en quelques minutes sur le sol de l'Indiana.

Nous nous arrêtons, ou plutôt nous sommes retenus à New-Albany par des Luxembourgeois qui y sont fixés.

New-Albany, jeune encore, mais déjà florissante, est visitée assidûment par des bateaux à vapeur en relation

avec tous les points de l'Ohio et du Mississipi. Un marché abondamment alimenté par les produits de l'agriculture de plusieurs comtés, des moulins à vapeur, des fonderies et des ateliers de construction considérables en pleine activité, font de cette ville une place d'affaires importante, — la plus importante de l'Indiana.

En général, nos compatriotes y prospèrent. Le commerce en a favorisé plusieurs. Il est parmi ceux-ci un Luxembourgeois, ancien ouvrier briquetier, qui pourrait revenir dans son village avec des rentes bravement acquises. Les vestes ont remplacé les blouses et aux vestes poussent visiblement des pans d'habits. Il y a des retardataires, sans aucun doute; les aptitudes industrieuses, pas plus que la force, la bravoure et l'intelligence, ne sont point également réparties, même parmi les émigrants. Mais il est consolant de penser que si les pères échouent ou demeurent à mi-chemin, les fils, *américanisés,* obéiront à la voix pressante qui leur crie : conquérir l'aisance, c'est conquérir l'indépendance, la dignité. Vous êtes libres : osez!

Au moment de quitter New-Albany, Haudestan, en vrai fils du Midi, va se bourrer les poches de toutes sortes de fruits, tandis que Koulmy m'entraîne vers une butte rapprochée, d'où nous découvrons l'Ohio, qui, sur une assez grande étendue, nous apparaît couvert de chalans à rames et de vapeurs rapides, chargés de produits qu'ils distribueront çà et là, en même temps que des collections de gazettes, aux populations agglomérées ou éparpillées tout le long de la vallée du Mississipi.

— Regardez, me dit-il; voici un tableau que j'ai souvent contemplé et qui m'attire toujours. Autrefois les

sauvages divinisaient les fleuves, parce qu'ils y voyaient un symbole de l'immuable Providence. Qu'en pensent-ils, aujourd'hui que les pâles visages s'en sont rendus maîtres, pour les convertir en grands chemins dociles, animés, frémissants, pleins de vie?

— Il serait bien curieux de connaître les réflexions que la fée Yankee suggère aux Perraults indiens!

—Malheureusement les Perraults indiens ne la comprennent pas encore. Les Perraults civilisés eux-mêmes l'apprécient à peine. Je serais tenté de croire qu'elle n'a pas encore trouvé son poëte. L'intelligence contemporaine a des yeux, mais c'est, en général, pour contempler le passé et le présent. L'avenir la préoccupe peu; il ne la passionne pas : la foi et l'espérance lui manquent. Or, l'intelligence, qui, dédaigneuse de l'avenir, ne croit point à la réalisation des aspirations fraternelles en faveur du progrès, est, tout au moins, stérile : les morts et les mourants la mènent... Mais, Dieu merci, la fée Yankee ne semble pas atteinte de cette infirmité-là. Armée de ses baguettes magiques : la hache, la charrue, la vapeur, la télégraphie, la presse, la liberté, la science, — elle poursuit son œuvre. Elle travaille avec ardeur à élargir les portes de l'avenir, comme si elle avait mission d'y entraîner à sa suite l'humanité tout entière. Ah! si un jour un poëte digne d'elle la chante, de quels exploits, de quels miracles ne pourra-t-il pas s'inspirer!

— Sans compter ce miracle-ci, interrompt le Béarnais en enfonçant un couteau dans la chair succulente et rosée d'un melon d'eau qu'il venait d'acheter et qui, par son volume, dépassait la taille d'un poupard de douze mois.

V

La route que nous prenons est une large *State-road* qui traverse une grande partie de l'Indiana. Malgré la pluie récemment tombée, cette voie est déjà redevenue un peu poudreuse. Elle s'allonge devant nous, droite et grisâtre, entre des maisons de toutes couleurs, en briques, en planches peintes, en troncs d'arbres équarris ou ronds, qui s'élèvent çà et là, à droite et à gauche, à côté de jardins, de vergers, de pâturages ou de champs de maïs rappelant par leur magnifique végétation les plantations de cannes à sucre du Sud. Nous rencontrons plusieurs chariots à claire-voie, couverts de leur toiles ballonnées. Ces chariots reviennent du marché. Des cavaliers, coiffés de chapeaux de paille ou de larges feutres, passent au galop près de nous; ils regagnent, les uns la ville, les autres leurs fermes et nous saluent d'un cordial *good day*.

A deux milles de New-Albany, les éclaircies finissent et la forêt commence. Là, pour couper au court, nous laissons la route et nous obliquons à droite par un sentier serpentant vers une côte raide, formant l'un des nombreux mamelons de la chaîne de petites montagnes boisées appelées Knobs et qui frangent l'Ohio. Pendant vingt minutes nous montons le capricieux sentier, puis nous avisons à quelques pas un homme et un cheval marchant de conserve devant nous. L'homme, à pied et les épaules chargées d'un sac en apparence assez

lourd, devance le cheval, qui pour tout butin porte une selle.

— Quel est donc ce mystère? dit Haudestan. Il ne peut être un homme ordinaire l'être qui se fait ainsi la bête de somme de son cheval. Mais, chut! l'un des deux hennit, et pas trop mal, ma foi. Écoutons!

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons!
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage,
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore,
J'ai déniché de frais appas.
Bon Dieu! ma mère existe encore!
Conscrits, au pas,
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas,
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas!

— Caramba! je connais cette complainte, fit le Béarnais.

Et de toute la force de ses poumons, il se mit à en barytonner la suite :

Morbleu! ma pipe s'est éteinte.
Non pas encore... allons tant mieux!
Nous allons entrer dans l'enceinte,
Amis...

Aux premières paroles de ce couplet, le compagnon du cheval s'arrête tout court et fait vers nous un demi-tour si brusque et si plaisant, que Haudestan, pris d'une envie de fou rire, doit s'interrompre. En quelques enjambées, nous nous trouvons en présence d'un homme d'environ cinquante ans, haut de taille, aux épaules carrées, à la face carrée, bistrée, bienveil-

lante et résolue, — véritable spécimen de ces pionniers de l'Ouest, qu'on serait tenté de croire sur parole, s'ils se vantaient d'abattre un chêne d'un coup de hache ou un bœuf d'un coup de poing. Celui-ci s'ignorait lui-même peut-être, mais bien certainement il eût été de force à endosser, au besoin, un sac et un cheval par dessus le marché.

— Bonjour, messieurs, la compagnie, dit-il. Fait chaud, n'est-ce pas? Ce qui n'empêche point de chanter les chansons du pays; car vous êtes Français, si je ne me trompe.

— Et vous, demanda Haudestan.

— Franc-Comtois, pour vous servir.

— Mes amis sont Belges. Moi je suis Béarnais.

— Béarnais! enfant des Pyrénées, montagnard des pieds à la tête et gai comme pinson.

— Exactement comme vous, pays, dit Haudestan en échangeant avec lui une cordiale poignée de main.

— Dame! reprend le Comtois, lorsque je quitte la plaine pour grimper cette côte, je songe à nos montagnes du Jura, et alors, voyez-vous, il me prend des envies d'oiseau libre, roi sur sa branche : je chante!

— C'est très-bien, dit Koulmy, charmé des vifs et francs propos du Comtois. C'est très-bien! L'homme solitaire qui chante montre par là que son estomac et sa conscience se portent bien. Pourtant vos chansons sont un peu funèbres pour la gaie solitude où nous avons le plaisir de vous rencontrer.

— Dame! que voulez-vous? Mon père, que Dieu ait son âme! était un vieux de la vieille, qui avait fait les guerres de la liberté, les campagnes d'Italie! C'est assez vous dire que ces chansons nous ont été serinées au

maillot. Tout le monde autour de nous les a tant et tant répétées que lorsqu'elles nous reviennent à l'esprit, c'est fichu ! elles nous agrafent si bien que, du diable ! si on peut s'en dépêtrer. Je ne le cache point, elles me font encore, à moi qui vous parle, l'effet d'un carafon de vin chaud. Cela m'arrive surtout quand je suis seul, en pleine forêt, parmi les grands arbres muets, sous le ciel du bon Dieu ; le son de ma voix échauffée par ces airs me grise. Alors, le cœur se gonfle, la tête prend feu, et... on n'est pas toujours maître de ne point pleurer. D'où ça vient-il ?

— Ça vient, répond Koulmy, de ce que ces airs en rappellent un autre : celui du pays natal.

— Et puis, ajoute le Béarnais en fouettant avec sa canne une branche de paw-paw courbée sous le poids de ses fruits, ne nous prennent-ils pas à la gorge comme un arrière-goût de nos jours de victoire et de gloire !

— Qui heureusement sont passés, réplique prestement le Comtois. Bon voyage ! Quand même ils ne seraient pas allés s'engloutir dans la fosse creusée entre la Bérésina et Waterloo, ce n'est pas moi qui les rappellerais, je vous en donne mon billet. Bruits de tambours et de canons ne font pas notre affaire, à nous campagnards. Tout ce fracas est bon tout au plus pour les amateurs qui l'aiment... ou pour les malins qui en profitent.

— Ainsi, vous préférez le chant du coq à la trompette guerrière et les grains de maïs aux graines d'épinard ?

— Oui, je vous en donne mon billet. C'est plus sain et ça coûte moins cher. Les mères ne font pas des garçons pour les voir dresser au métier de soldats, de man-

nequins de parade, de machines à tuer. C'est l'avis de ma femme, c'est l'avis des Américains, c'est le mien.

VI

— Le goût des guerriers et des lauriers n'est pas encore né ici, mais ça viendra, dit le Béarnais.

— Je ne le crois pas. Gens de guerre qui fleurissent, pauvres gens appauvrissent, dit-on en Franche-Comté. Les Américains savent très-bien ce que coûtent les bataillards, et ils s'en préserveront, j'espère, comme du pire des maux.

— Il ne faut jurer de rien. La grande famille américaine n'est pas assurée à tout jamais contre les brouilles de ménage. Elle peut remettre un jour la conduite de ses affaires à des hommes mal avisés, aimant le sang, les plaies et les bosses et pour qui la guerre deviendra une distraction nécessaire ; et comme la lutte sera consacrée par le suffrage universel, on la proclamera légitime. *Vox populi, vox Dei*... Crois-tu, Koulmy, qu'il y ait des guerres légitimes ?

— En principe, oui ; mais en fait, la guerre est toujours une monstruosité. Les intérêts bien plus que les principes de la justice gouvernent le monde : de là des guerres iniques, impies. Certes, la guerre qu'allument la haine de la tyrannie et l'amour du droit est sainte. *Le droit de résistance doit être entretenu dans le cœur de l'homme,* dit M. Guizot, *car son abolition, c'est l'acceptation de la servitude.* Oui, l'homme a le droit de

résister à l'oppression, à l'injustice, car il a le devoir d'anéantir le mal sur la terre, en détruisant les montagnes d'abus qui pèsent encore sur l'humanité. Dans ce cas, je le répète, la guerre est légitime, sacrée, mais c'est uniquement au point de vue de l'homme ou du peuple lésé; et la responsabilité des désastres, des crimes qui sont la conséquence d'une guerre de cette nature, remonte inflexiblement à ceux qui en ont été les fauteurs. Quant à la guerre qui prend sa source dans l'orgueil, l'ambition et les calculs égoïstes d'un despote ou d'un peuple, elle n'est plus l'émanation d'un droit; c'est tout simplement, selon l'énergique expression de M. Proudhon, une course de sauvages contre sauvages, où la politique ni la justice n'ont rien à voir.

— Le remède à cela?

— Le remède est entre les mains de tous. Pour faire la guerre, que faut-il? Trois choses : des maîtres tout-puissants qui la veulent, des hommes et des écus qui l'alimentent. Eh bien, qu'on supprime les maîtres; qu'on leur substitue des chefs librement élus au nom du peuple et par le peuple, — et le fléau de la guerre disparaît avec sa cause. A moins d'être abruti ou égaré, le peuple ne peut vouloir se nuire. Souverain, il déléguerait à ses agents le pouvoir d'appliquer ses écus à des expériences utiles, à des entreprises fécondes, et il leur fermerait sa bourse au nez, s'ils rêvaient de folles et ruineuses équipées. Alors, l'homme s'appartiendrait. De par le code noir, le nègre peut désobéir au maître qui l'induirait à tuer ou à piller son voisin. Il n'en est point ainsi du soldat de profession. On lui dit de déchirer la constitution de son pays, et il la déchire! On lui commande de tuer les défenseurs du droit, fussent-ils

ses frères, son père, sa mère... et il tue! On lui ordonne d'étouffer dans le sang la liberté de la pensée, de la parole, de la conscience, et il étouffe! Le soldat obéit et ne raisonne pas. C'est la consigne. Le peuple, devenu souverain, supprimerait le soldat, pour faire de l'homme un citoyen libre, ayant le droit de disposer utilement de sa personne, de son activité, de son intelligence.

— C'est-à-dire qu'en bon français, notre ennemi c'est notre maître, interrompit Haudestan.

— Oui, reprit Koulmy, avec une insistance amère, quand les peuples n'auront plus de maîtres absolus qui les traitent comme des troupeaux de bétail; quand ils feront leurs affaires eux-mêmes, au lieu de se livrer pieds et poings liés à des aventuriers audacieux qui les brident, les fouaillent, et, par-dessus le marché, les grugent, ils ne s'engageront plus, comme des hannetons, dans des guerres d'Allemands. Ils vivront en paix, car ils comprendront que la suprême garantie de leurs os et de leurs biens réside dans le respect des os et des biens d'autrui.

— Donc, dans ton système, plus d'armées permanentes, plus de guerre... C'est joli! Mais une chose me préoccupe : que diront les femmes, ces douces colombes affolées des longues moustaches, des étendards flottants et des tambours roucoulants?

— Elles béniront le jour où, dans la conscience de sa force, de son droit, l'homme aura supprimé la guerre; elles béniront le jour où l'on pourra leur dire : Désormais vos fils, vos frères ne vous seront plus volés pour devenir, à la voix d'un caporal ou d'un général, d'aveugles, d'impitoyables instruments de dommage (1).

(1) « La question est donc celle-ci : est-il juste, dans une so-

— Bravo! exclama le Comtois. Ça, c'est bien parler, je vous en donne mon billet. Après cela, si comme le disait tout à l'heure mon *pays,* il se trouve encore, par malheur, des marauds amoureux de carnage, de plaies et de bosses, eh bien, on les enfermera dans quelque maison de fous, à moins qu'on ne juge préférable de les envoyer dans nos porkeries, pour y renifler à pleins naseaux l'odeur des cadavres et du sang. M'est avis qu'on pourrait aussi les employer à faire la chasse aux bêtes fauves, aux serpents à sonnettes... En attendant, comme nous avons ici la paix dans les champs et l'abondance dans le grenier, nous y restons, n'est-ce pas, *Morette?* ajouta le Comtois en émouchetant à coups de rameau le poitrail de sa jument.

VII

— Ainsi, mon brave, vous êtes fermier, demanda le Béarnais.

— Oui, pour vous servir. Je suis un simple fermier, un *manant,* comme on disait autrefois.

— Vantez-vous-en : un manant sur ses pieds est plus

ciété, que les riches contraignent les pauvres à combattre pour eux et pour leurs propriétés, moyennant le salaire qu'il plaira aux riches de déterminer, et sous peine de punition pour les pauvres, s'ils refusent? Notre auteur nous dit que cela est *légal.* Je ne suis pas assez versé dans la loi pour disputer ce point. Mais je ne puis me persuader à moi-même que cette solution soit équitable. » (Benjamin Franklin.)

grand qu'un gentilhomme à genoux, comme dit le Bonhomme Richard.

Ce proverbe plut médiocrement au Comtois, qui le releva avec humeur.

— Il me semble que votre Bonhomme Richard est resté à mi-chemin. Un manant honnête homme, qui peut montrer de pareils parchemins, ajouta-t-il en exhibant ses grosses mains calleuses durcies par le travail, n'est-il pas l'égal de tous les gentilshommes possibles, fussent-ils debout!

— Oui, répondit Koulmy, fussent-ils juchés sur un perchoir en velours cramoisi. C'était, du reste, au fond l'opinion du Bonhomme Richard, qui, de même que Washington, honorait particulièrement les artisans et les cultivateurs. Thomas Jefferson, leur contemporain et leur ami, pensait comme eux. Il a dit : « Les agricul-» teurs sont sans contredit les citoyens les plus précieux, » car ils sont les plus robustes, les plus indépendants, » les plus vertueux, ceux qui sont liés à leur pays, » attachés à ses intérêts et à la liberté, par les nœuds » les plus durables. » — Vous voyez donc bien, que selon ces grands hommes Dieu, cet actif et sublime ouvrier, n'a pu songer à placer le gentilhomme fainéant au-dessus du *manant* laborieux et digne.

— C'est probable, fit le Comtois, complétement calmé.

Je commençais à trouver la côte des Knobs bien longue, d'autant plus que, contrairement à mon attente, je n'avais pas rencontré une seule pièce de gibier passable à tirer. Il est vrai que j'avais été distrait par la causerie. Le Comtois devina ma préoccupation, ce qui ne lui avait pas été difficile, car il m'avait vu fréquemment aux aguets, impatient de faire feu.

— Vous allez, sans doute, à la chasse, mes bons messieurs? dit le Comtois d'un ton un peu narquois. Je vous en donne mon billet, le gibier ne manquera pas... si vous savez ne pas le manquer.

— Il me semble, répliquai-je, que la chasse n'est pas riche dans ces parages. J'ai beau me crever les yeux à regarder, je ne vois guère que des piverts picotant les arbres et des cardinaux étalant leur paletot écarlate à la barbe des moqueurs rossignolant.

— Écoutez donc les gais refrains des grives et le tapage que les ramiers font dans les branches.

J'indiquai par un hochement de tête que je m'attendais à quelque chose de mieux.

— Nous avons aussi des lièvres, des perdrix, des écureuils et pas mal de faisans et de dindes sauvages.

— Et du gros gibier?

— Peu, sauf, bien entendu, des chevreuils, des daims. La panthère et l'ours sont devenus rares.

— Et les bisons?

— Partis, complétement partis. Le voisinage des bûcherons leur déplaît. Ils ont suivi les Peaux-Rouges du côté des Rocheuses. Je me suis laissé dire que les Indiens en tuent encore 60,000 environ chaque année.

— Ils peuvent alors se donner de fameuses bosses, les Indiens.

— Ah! j'oubliais le renard. Il nous est resté, lui. On trouve partout ce coquin-là. Il aurait, ma foi, bien fait de décamper, dans l'intérêt de nos poules et même de notre repos.

— De votre repos?

— Mon Dieu, oui. L'autre jour une troupe de Kentuckiens a, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits,

battu la forêt pour attraper des renards vivants. La nuit, à la lueur de leurs flambeaux, ces enragés ressemblaient à des sauvages ivres.

— Que voulaient-ils faire de ces renards?

— On ne le sait pas encore.

— Pardon, dit Koulmy. Ils voulaient les promener dans leurs meetings, comme la caricature vivante d'un candidat démocrate qu'ils cherchaient à démolir. Les partis sont ingénieux. A bout d'esprit, ils en demandent aux bêtes.

— Allez-vous, par hasard, recommencer ce sabbat, demanda en riant le Comtois?

Koulmy répondit que nous allions voir des amis, entre autres le curé Christian.

Ici, comme chez le père Lacloette, le nom de Christian fut accueilli avec une faveur qui acheva de nous mettre au mieux dans les papiers du Comtois, qui prétendit que nous ne passerions pas devant son habitation sans nous reposer et nous rafraîchir.

— Nous acceptons d'autant plus volontiers que vous aussi, pays, vous devez avoir besoin de faire une pause. En vérité, pour gâter ainsi *Morette,* il faut avoir mangé de la moelle de hickory, dit le Béarnais en tapant sur le sac de cuir que le Comtois avait oublié de restituer à sa bête.

— Aussi vrai que j'existe, j'avais oublié cette plume. Je ne m'en repens pas. Morette est pleine, voyez-vous. C'est si bon les bêtes, ça rend tant et tant d'excellents services, qu'on ne saurait trop les ménager.

Au bout de quelques minutes, nous arrivons à l'habitation, salués par le chant des coqs, le jappement des chiens, les sauts des cabris et les glougous des dindons

promenant à la ronde leurs personnes satisfaites. D'un simple mouvement d'épaule, le Comtois se débarrasse de son sac, qu'un jeune garçon, digne fils de son père, ramasse d'une main, tandis que de l'autre il saisit *Morette* par la bride pour la conduire à l'écurie.

— Bien, fils, dit le fermier. Va prier ta mère de nous donner des rafraîchissements.

VIII

Après avoir fait connaissance avec la famille du Comtois et bu quelques verres de cidre et de lait, nous allons visiter la ferme.

Cette ferme ressemblait à la plupart de celles que nous avions rencontrées sur notre passage. Elle contenait 160 acres (l'acre équivaut à 40 centiares), dont le quart était occupé par un jardin potager, un verger, des champs de maïs, de sarrasin, d'avoine, de patates, etc. A côté de la partie déjà en plein rapport, 10 à 15 arpents, en voie de défrichement, n'attendaient plus que la saison prochaine pour être mis en état de donner une bonne récolte de maïs. Un coteau, bien exposé au midi et d'une étendue d'environ 2 arpents, était prêt à recevoir des ceps de vigne. Les arbres abattus jonchaient le sol. Les troncs, divisés en billes, et les branchages étaient entassés régulièrement, de façon à pouvoir être facilement réduits en cendres avant le printemps. A cette opération doit succéder la clôture, *fençage,* au moyen de perches de 8 à 10 pieds de longueur, superposées en zigzag, jusqu'à hauteur d'homme. La clôture des champs dans de bonnes conditions est essentielle, afin de protéger les

denrées sur pied contre les bestiaux, vaches, chevaux et porcs vaguant dans la forêt.

La partie boisée était couverte des plus belles essences. J'y remarquai notamment le platane, le peuplier, s'élevant de 60 à 70 pieds sans branches; diverses espèces de noyers, l'érable à sucre, le châtaignier, les chênes rouges, blancs et noirs, le chêne-châtaignier dont l'écorce est particulièrement prisée par les tanneurs.

Quant à l'habitation, c'était tout simplement une log-house, c'est-à-dire une maison construite avec des *logs* ou troncs d'arbres équarris. Ces sortes de bâtisses s'exécutent rapidement et à peu de frais. Lorsque toutes les pièces de bois sont apprêtées et transportées dans le voisinage de l'emplacement destiné à la maison, on convie à un *frolic* quinze ou vingt voisins de bonne volonté; quatre hommes, les plus experts au maniement de la hache, se posent aux angles du bâtiment pour pratiquer les échancrures qui doivent relier les arbres; et en moins d'une journée, une maison à un étage, y compris le toit en bardeaux (*shingles*) se trouve édifiée. Il ne reste plus qu'à fixer les portes et les fenêtres, à crépir et à blanchir le tout.

On trouve parfois des maisons de ferme soigneusement bâties en planches et même en briques, mais c'est exceptionnellement. Les logs-houses sont plus répandues, parce qu'elles coûtent moins de temps et d'argent. Nécessité fait loi. *Time is money.* Le plus pressé est de produire des aliments et de se vêtir. D'ailleurs, à la campagne, où le grand air et la lumière du soleil abondent, on se contente aisément d'habitations qui ne réunissent pas précisément toutes les conditions du confortable raffiné auquel on aspire au sein des villes.

IX

A notre retour au logis, nous félicitâmes le fermier de son installation et de la belle apparence de ses récoltes.

— Oh! tout cela n'a rien de bien extraordinaire, répondit-il. Mais patience! D'ici à deux ou trois ans — si Dieu me prête vie — je vous en donne mon billet, le roi ne sera pas mon cousin. Ma ferme sera bien montée : j'ai un tas d'enfants qui me prêtent assistance. Là-bas, une nombreuse famille ce serait un fardeau; ici, c'est une bénédiction : il y a de la terre pour tous les bras, du soleil pour tous les yeux, de l'air pour toutes les poitrines et, par surcroît, des croûtes pour toutes les dents.

— Seulement, le vin manque encore. C'est dommage!

— Ça viendra. Nous avons des coteaux favorables à la culture de la vigne, et déjà, à deux portées de carabine d'ici, poussent quelques vignobles aussi beaux que ceux de Vevay, sur l'Ohio.

— Quelles vignes cultive-t-on?

— On a essayé des vignes étrangères, de France, de Madère, mais un jour l'attention s'est portée sur celles qui croissent à plaisir dans nos bois et grimpent jusqu'à la crête des plus hauts arbres, et on s'est demandé si le bon Dieu les avait mises là à seule fin de régaler les grives. On a essayé de les utiliser, on a réussi; si bien qu'on commence à les préférer aux autres. Où le maïs mûrit ses grains, dit le proverbe, la vigne mûrit ses raisins. Vous avez vu mon maïs : tiges de neuf pieds de

hauteur, chargées d'épis lourds et jaunes comme des lingots d'or. Donc, sans me vanter, je prédis que si vous repassez dans quelques années, j'aurai à vous offrir du vin de ma vigne.

— C'est probable, à moins que, comme tant d'autres, vous ne leviez le camp pour aller vous agrandir plus loin, ce qui serait dommage, car vous avez mis la main sur un plateau superbe.

Je lui demandai pourquoi, à l'exemple des Américains et d'un assez grand nombre d'émigrants, il n'avait pas acheté des terres de prairies, plus riches et plus faciles à cultiver, qu'on trouve encore en grandes quantités, notamment dans l'Iowa et le Wisconsin.

Le Comtois répondit :

— On se place où l'on peut, mon bon monsieur. Nous arrivons tous ici à peu près au hasard. On apprend qu'il y a là ou là des compatriotes, des gens parlant le français, et vite on y court.

— Au fait, dit Haudestan, où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille!

— C'est clair! Oh! je sais bien que le Yankee a d'autres allures. Le gaillard est friand des gros lopins de terre, et il va les dénicher là où on les trouve à bon compte, partout, même au fond du désert, sans regretter les beaux champs cultivés qu'il laisse derrière lui.

— A chacun sa tâche, dit Koulmy. Celle de l'Américain est d'élargir, à tout prix, la trouée par laquelle la civilisation industrieuse passe et passe sans cesse pour se substituer à l'oisiveté vagabonde, aux habitudes maraudeuses des Peaux-Rouges. Habitué à ne compter que sur lui-même, il gagne résolûment le désert, sans se soucier si le constable, le caporal et le prêtre l'y sui-

vront. Pour toute escorte, il se contente de sa hache, de sa pioche, de sa Bible et de sa carabine. Il a foi dans la force et l'activité de ses bras pour dompter la terre, et dans la lumière de sa raison pour comprendre Dieu. Il se protége sans l'aide du bon gendarme; il sait naître et mourir sans l'assistance du prêtre, convaincu que l'homme libre, mais éclairé, n'a besoin, pour marcher dans la vie, des béquilles de personne.

— C'est tout de même un fier lapin que le pionnier américain, reprit le Comtois. Il est adroit comme un singe et entreprenant comme... lui seul. Il est bon à tout et ne doute de rien. Il n'y a pas à tortiller, il est le roi des bûcherons et des cultivateurs; nul ne manie plus crânement la hache, la charrue, la faux. Pour pouvoir l'imiter et le suivre dans les travaux de la forêt et des champs, il faut absolument que nous allions à son école. Et puis, comme le disait M. Koulmy, l'Américain n'a pas absolument besoin de vivre parmi ses semblables...

— Pourvu qu'il reçoive des journaux qui le renseignent sur les affaires de son pays et qui le tiennent au courant des jours et heures où il aura à exercer ses droits de citoyen...

— Tout juste! Pour nous, c'est différent. Il faut que nous sentions, pour ainsi dire, les coudes de nos voisins. Ce n'est pas à dire pourtant qu'on coure le moindre danger dans nos campagnes. De vols, pas une ombre, je vous en donne mon billet. Nos instruments de ferme reposent sous un hangar tout grand ouvert. On peut entrer chez moi le jour, la nuit; la porte n'est presque jamais fermée à clef, même quand nous nous absentons;

et jamais, au grand jamais, le plus mince objet ne disparaît. Voyez-vous, messieurs, où tout le monde travaille, personne ne songe à chercher noise à ses voisins. Tenez, pas plus tard qu'hier, un fermier, à qui j'avais prêté une charrue, me l'a rapportée en avouant qu'il l'avait mise hors d'usage. Et, très-sérieusement, il m'a prié de la faire raccommoder, parce qu'il en aurait encore besoin dans quelques jours. Cet excellent voisin n'avait-il pas le caractère bien fait!... Après cela, je dois dire que l'Américain n'hésite pas plus à rendre un service qu'à le demander. S'il emprunte, sans façon, il sait prêter de bonne grâce. Il est obligeant, hospitalier. Je suppose qu'il arrive chez vous au moment d'un repas; eh bien, il ne fait ni une ni deux, il se met à table. En revanche, si vous tombez chez lui à l'heure du dîner, il ne demande pas : voulez-vous manger? il vous dit cordialement : *take a chair,* prenez place ; vous êtes le bienvenu. — Je ne vous le cache pas, j'aime ce sans gêne amical et presque fraternel... A ce propos, mes bons messieurs, souffrez que je vous traite à la manière américaine en vous offrant un grog et du gâteau de maïs que ma bonne Sœurette, ma femme, a préparés à votre intention.

N'en déplaise aux gens qui traitent leur femme d'ange, de chou, même de chatte, je trouvai charmant ce nom de Sœurette, de petite sœur, donné par un mari à sa femme.

A l'exemple de l'Américain, nous acceptâmes sans façon les choses excellentes qui nous étaient si gentiment présentées.

Il était près de deux heures; il fallait songer à nous remettre en route. Le Comtois, voyant nos apprêts,

sortit, en nous priant de l'attendre quelques minutes.

— Voilà un diable d'homme qui me plaît fort, dit Haudestan. Ce Franc-Comtois ne descend pas certainement de son compatriote, le jésuite Nonotte; que t'en semble, Koulmy ?

— Je suis de ton avis; il serait même capable de décliner toute parenté avec un maréchal de France, fût-il son *pays* Moncey. Tenez, il y a sous cette enveloppe rude un homme qui me fait songer à d'autres Francs-Comtois vers lesquels se tourne souvent ma pensée.

— Qui donc ?

— Victor Hugo, Proudhon, Fourier...

— Ah ! voilà certes des Bisontins de belle taille; eh bien, je gage que le nôtre les porterait aisément tous trois, à bras tendu, dans sa main.

— Comme ils portent sur les ailes puissantes de leur génie les souveraines images de la Beauté, de la Justice et de l'Harmonie universelle.

X

Ce colloque fut interrompu par la rentrée du Comtois, qui insista, en termes très-obligeants, pour nous accompagner à quelque distance, afin de nous mettre sur le chemin le plus court conduisant à l'église des Knobs.

Passé l'éclaircie de la ferme, nous nous retrouvons de nouveau en pleine forêt. La lumière du soleil, les tièdes ondulations de la brise, les oiseaux aux plumages

éclatants, aux chants joyeux, s'y jouent à l'envi et donnent à cette fille des siècles un air d'opulente jeunesse.

Haudestan et le Comtois cheminent côte à côte en devisant de choses et d'autres. Koulmy est distrait. Moi, le nez au vent, j'interroge les arbres et les buissons, décidé à faire feu sur la première pièce de gibier venue. J'écoutais les écureuils piaillant ou grignotant à la ronde, lorsqu'un daim magnifique, sortant d'un fourré, s'arrête à cinquante pas devant nous. Ma surprise est telle que je reste stupidement immobile, en face de l'animal. Au bout de quelques secondes, je surmonte ce trouble étrange, analogue à celui que doit éprouver un apprenti amoureux au moment de risquer sa première déclaration ; mais il est trop tard : Koulmy a lâché son coup de feu. Le daim fait un bond prodigieux et disparaît.

— Il est blessé, dit Koulmy avec un sang-froid humiliant pour mon amour-propre.

En effet, nous découvrons des taches de sang qui prouvent que Koulmy ne s'est point trompé. Je propose de poursuivre le daim. Cette idée était ridicule : nous n'avions pas de chien. D'ailleurs Haudestan refuse net.

— Pour qui nous prends-tu ? s'écrie-t-il en s'asseyant au pied d'un arbre. Pour ne pas chasser je m'abstiens d'emporter une arme, et voilà, triple bourreau, que tu voudrais me faire jouer le rôle de traqueur, de chien lévrier. Cela ne sera pas ! Comme ton compatriote Koulmy, tu trouves probablement à la chasse des charmes à nul autre pareils. — Aimez cette noble passion pour les déceptions et les courbatures qu'elle produit : c'est votre affaire. Moi, j'aime le repos pour le

salut de mes jambes; je suis bien à cette place et j'y reste. Je n'en sortirai que par la force des baïonnettes, à moins, mes bons, que vous ne fassiez le serment de ne plus tirer votre poudre aux moineaux.

Après cette petite scène, nous gagnons un creek, étroite et fraîche vallée, riche en magnifiques érables à sucre. Ces érables étaient pour la plupart criblés de trous, montrant qu'on les avait taraudés pour en soutirer la sève. L'érable est un arbre superbe, aussi utile qu'agréable. Pour beaucoup de fermiers de l'Ouest, il remplace le *roseau sucré* de la Louisiane et des Antilles, la *canne à miel* des Indiens. Il donne un jus qu'on cristallise par le feu, exactement comme le jus de la canne. Les habitants qui veulent en prendre la peine peuvent récolter à peu de frais de 200 à 300 kilogrammes de sucre très-potable.

Pendant que nous examinons les débris des foyers qui avaient servi à la cuisson du jus d'érable, nous entendons chanter. La voix qui chante nous paraît si faible, mais si douce et si pénétrante, qu'il est impossible de dire si elle est d'une femme ou d'un enfant. Nous nous approchons discrètement à la faveur des arbres, et nous apercevons, au bord du ruisseau qui coule doucement dans toute la longueur du creek, une jeune personne cueillant des fleurs. Elle pouvait avoir vingt-deux ans. Ses pieds nus, ses cheveux flottant sur ses épaules enveloppées d'un fichu de mousseline blanche, son extrême pâleur, ses allures saccadées accusant des éclairs d'exaltation fébrile et de profonds accablements, tout annonçait que nous avions sous les yeux l'image vivante d'une grande misère ou d'une passion aiguë mordant un pauvre cœur.

Après un moment de silence, la jeune personne reprit sa chanson, touchante comme une mélodie de Moore. Nous saisissons distinctement ces paroles, dites en anglais et entrecoupées de sanglots :

Il était plus pur que la goutte de rosée,
Plus doux que le miel des abeilles,
Plus gracieux que le colibri de nos jardins,
Plus agile que la biche des bois;
Il était digne de toi, ô beauté divine!
Et la mort sans pitié, l'a frappé, frappé!
Et moi, je vis!
O mort! rends-le-moi, ou frappe-moi aussi!

Mais, que dis-je? j'ai murmuré, je crois.
Ferme-toi, ma bouche; apaise-toi, mon cœur.
Ai-je le droit de me plaindre? Non!
Je possède ses restes bien-aimés;
Son âme se mêle aux chants de mes oiseaux,
A l'éclat et aux parfums des fleurs.
Je la sens jusque dans ton souffle,
O brise qui caresses mon front.
Sois loué, Seigneur!

En prononçant ces derniers mots, la jeune femme tombe à genoux et porte les mains à ses tempes comme pour en comprimer les battements; puis elle se penche et, lentement, réunit en gerbe ses fleurs. Sa gerbe faite, elle se relève et ses yeux rencontrent les nôtres. D'un mouvement convulsif, elle se dresse sur la pointe des pieds et nous enveloppe du regard. Pendant quelques secondes, elle reste devant nous immobile, pressant ses fleurs, sur son sein; tout à coup, elle rejette sa longue chevelure blonde en arrière, pousse un cri strident et s'élance vers la forêt.

Haudestan, très-ému, prend son album et son crayon pour retracer le souvenir de cette apparition.

— Faisons mieux, dit Koulmy; suivons la malheureuse pour lui venir en aide, au besoin.

— Ne vous dérangez pas, mes bons messieurs, dit le Comtois. Cette jeune femme est bien à plaindre; mais rassurez-vous, elle ne court aucun danger. Pauvre Érina!

— Vous savez son nom?

— Et sa triste histoire.

— Racontez-la-nous.

— Inutile! vous la devinerez tout à l'heure.

En moins de dix minutes, nous arrivions devant une ferme.

— C'est ici, dit le Comtois; suivez-moi.

Nous faisons le tour de la maison, et, longeant les fences du jardin, nous arrivons à un endroit d'où nous apercevons une croix auprès de laquelle Érina sanglotait l'air que nous lui avions entendu chanter, et répandait des fleurs avec des frissons de tendresse.

— Que signifie cette croix? demandons-nous à voix basse au Comtois.

— Elle signifie qu'en venant ici, Érina et son mari — un jeune Irlandais — avaient un fils, plein de vie, et qu'un jour une branche d'arbre, brisée par le vent, a écrasé l'enfant. Le corps du petit repose là. La mère est folle. Mais on espère qu'elle guérira à la venue du mioche dont elle est enceinte.

— Et le père?

— Voyez ce coin de fences perdu sous les branches d'un sycomore : le père y est accoudé, la tête dans les mains, pleurant sans doute, mais veillant avec une

tendre compatissance sur sa femme. Ah ! si la douleur tuait, ajouta le Comtois en essuyant une larme, ces pauvres désolés ne vivraient plus, je vous en donne mon billet !

— Éloignons-nous, dit Koulmy. Laissons pleurer cette mère. Les larmes usent, mais elles soulagent.

XI

Nous demandâmes au Comtois pourquoi l'enfant n'avait pas été enterré au cimetière des Knobs.

— Voici, répondit-il. A la mort du petit, d'aucuns ont conseillé à mon voisin d'abandonner sa terre. Mais il n'a pas entendu de cette oreille-là. Il a voulu, au contraire, que les restes de son fils y fussent déposés dans un endroit qu'il a fait bénir. « Autrefois, a-t-il » dit, cette terre m'était étrangère ; je l'aurais quittée » avec indifférence. Aujourd'hui, elle a bu le sang de » notre fils ; elle est sainte : nous la garderons pour y » vivre, pour y mourir ! » — Et il a bien fait ! Si j'avais le malheur de perdre un des poussins que Sœurette m'a donnés, j'aimerais mieux vivre dans une niche au fond de sa fosse que de m'éloigner de l'endroit où reposerait son corps. Je me suis laissé dire que les anciens gardaient les cendres de leurs morts. Si cela est vrai, les anciens avaient raison. Le cœur gros de chagrins doit se dégonfler à la vue, au toucher des objets qui ont appartenu aux chers trépassés. Quand on est mort c'est pour longtemps, soit ; mais ça veut-il dire, sauf votre

respect, que les morts soient tout à fait étrangers aux vivants?

Koulmy, sous le coup de certaines idées, vibrait comme un bouquet de roseaux au choc du vent. Alors de ce cœur en deuil s'échappaient de singuliers éclairs d'illusions ou d'espérances.

— Ah! vous avez peut-être raison! soupira-t-il. Il est bon, il est consolant de penser que le lien des âmes résiste à la mort.

— Mais, demandai-je, quel est le destin de l'âme? La terre reçoit les corps, les enfouit et les garde bien. Mais l'esprit, — flamme des cœurs, lumière du cerveau, principe de l'être, que devient-il?

— *That is the question,* fit Haudestan. Il flâne probablement dans la région des ballons, à la recherche d'une nouvelle position sociale.

— Pourquoi pas? dit Koulmy... Mais laissons là ce problème des problèmes. On ne doit y toucher qu'avec recueillement.

— Tu nous aurais fort récréés cependant en nous conduisant de l'enfer au paradis.

— Je n'en connais pas les chemins; ils sont restés le secret des inventeurs. L'enfer, avec ses démons toujours acharnés et ses chaudières toujours bouillantes, m'a toujours paru la plus curieuse des découvertes. Elle accuse chez ses auteurs plus d'imprévoyance encore que d'habileté. Comment n'ont-ils pas compris qu'ils gâtaient leur affaire en donnant à leurs dogmes une base monstrueuse, ridicule, impossible; en faisant de leur Dieu *un Dieu de rage et d'extermination,* plus implacable que le dernier des Corses, plus féroce que le dernier des bourreaux. — Quant au paradis, c'est tout bonne-

ment un puéril contre-sens. Je nie qu'il soit possible d'y être heureux. Comment! les âmes du paradis ont conscience de leur vie antérieure; elles savent ce qui se passe dans le ciel et sur la terre; elles entendent les grincements de dents, les hurlements de désespoir des damnés, parmi lesquels se trouvent forcément de pauvres âmes qu'elles ont connues, aimées, — car d'après le dogme « hors l'Église point de salut, » l'enfer engloutit de plein droit à chaque génération les trois quarts du genre humain; — elles savent, d'ailleurs, qu'elles ont laissé sur la terre des parents, des amis qui luttent péniblement et souffrent, et l'on s'imagine qu'elles puissent être heureuses et jouir d'une félicité parfaite! Évidemment on les a calomniées en leur prêtant cette indifférence, cette insensibilité, cet égoïsme bestial. Je crois plus volontiers que les âmes des bons, des justes, qui se seront acquittées envers l'humanité de la somme de devoirs et de sacrifices que l'éternelle loi de solidarité impose à chacun, vivent et vivront d'une vie libre, glorieuse, infinie, en s'élevant sans cesse dans l'échelle des mondes; que les âmes qui nous ont été chères sont attentives à nos pensées et sensibles à notre amour; que de leur côté elles continuent à nous suivre de leurs vœux, à s'intéresser à nos actes, et qu'à l'heure de notre mort elles seront là, sœurs souriantes, mères attendries, anges de bonté, pour nous tendre la main.

— Ainsi soit-il! fit Haudestan.

— Ainsi soit-il! répéta sincèrement le Comtois. J'aime à voir que monsieur Koulmy croit à l'existence d'une chaîne de communication entre les vivants et les morts. Dès lors...

— Dès lors, interrompit le Béarnais, cette chaîne est

vraisemblablement un fil électrique passant par le trou de la lune.

— Ce sera tout ce qu'il vous plaira. Si j'avais à la baptiser, moi, je l'appellerais chaîne d'amour. Il me semble que j'en ai dans le cœur un rouleau qui, dévidé, irait rejoindre ceux que j'aime, même dans la lune et au delà.

— Au fait, — reprit Haudestan touché de la réflexion du Comtois, et se rappelant la jeune femme frappée de folie par la mort d'un fils, — la pauvre Érina, qui voit son enfant dans tout ce qui luit, chante ou embaume, est, peut-être mille fois plus que nous, à même de résoudre cette question. Dieu est grand !...

— Et le sentiment exalté par l'amour, par les bons désirs, est peut-être son prophète, dit Koulmy.

XII

Cette conclusion sentimentale me satisfit médiocrement. L'aspect de la forêt, à l'endroit où nous nous trouvions, était charmant, grandiose; je l'admirais en me disant que ce lieu serait cependant bien choisi pour causer de l'âme, des destinées de l'être, de l'infini ! J'éprouvais un vif désir de revenir immédiatement sur ces graves sujets, lorsque Koulmy, muet et pâlissant, me saisit le bras, puis épaula précipitamment son fusil dans la direction d'un vaste bouquet de lianes. L'air était calme, cependant une des lianes s'agitait comme si elle eût été fouettée par le vent.

— Tirez! cria le Comtois. Et tout aussitôt : Ça y est,

ajouta-t-il. — En effet, un énorme *copper head* (1) était tombé en se tordant sous la balle de Koulmy.

Koulmy s'avança avec la gravité d'un sacrificateur, et il acheva de tuer le serpent, en lui écrasant la tête.

— Bien ça! dit le Comtois. Encore un de moins!

— Vous en reste-t-il donc beaucoup? demanda le Béarnais en remuant avec le bout de son bâton le corps allongé du venimeux reptile.

— Hé! pas mal. Mais leur nombre diminue. Voyez-vous, messieurs, le *copper head* est sociable; l'hiver, il se retire, par bandes, dans des terriers. Le serpent à sonnettes, lui, est solitaire; il gagne tout seul son trou dans lequel il se blottit jusqu'au printemps, jusqu'à la saison des amours. C'est alors qu'on les déniche. Nos porcs sont très-friands de ces vilaines bêtes, et, je vous en donne mon billet, ils leur font bonne guerre... Vous êtes messieurs, sur le bon chemin; je vais avoir le regret de vous tirer ma révérence; mais, auparavant, je tiens à vous faire un cadeau...

Et le voilà qui, avec la dextérité d'un scalpeur de chevelures, nous écorche le serpent, dont il présente la peau à Koulmy.

— A tout seigneur, tout honneur, dit-il; vous avez tué la bête : sa dépouille vous appartient... Lorsque vous repasserez par ici, mes bons messieurs, venez me voir; ma porte vous sera toute grande ouverte. Ma vigne aura poussé, et dès lors j'aurai à vous offrir mieux qu'une peau de serpent, je vous en donne mon billet.

Nous remercions chaleureusement notre guide et nous nous remettons en marche.

(1) *Tête cuivrée;* serpent rayé de jaune et de noir.

Alors Koulmy me dit :

— J'ai accepté cette peau dont je n'ai que faire. Prenez-la pour votre collection de curiosités américaines ou bien pour la convertir en pantoufles.

— Prends, dit Haudestan, fais de cette peau des pantoufles ou une ceinture ; elle t'empêchera peut-être de blêmir, comme tout à l'heure, devant un serpent. Vois si Koulmy a peur ?

— Ne me flatte pas, répliqua Koulmy, j'ai horreur des serpents. Ils m'ont causé pendant longtemps une sorte de terreur panique. Je me suis trouvé en présence de taureaux furieux, d'ours et de panthères ; eh bien, la vue de ces animaux m'impressionnait moins que celle des serpents. Si je ne décampais point au bruit de leurs sonnettes ou de leurs sifflements, c'était, je le confesse, par respect humain et pour ne pas rougir à mes propres yeux. Aujourd'hui, ils m'inspirent encore une répulsion extraordinaire, et cependant je les affronte. Je voudrais pouvoir les exterminer tous, jusqu'au dernier ! L'autre jour, j'étais à l'affût derrière un arbre. Pendant que j'avisais un chevreuil venant de mon côté et que j'apprêtais ma carabine, je sentis quelque chose glisser sur mes épaules ; c'était un *copper head,* qui en un clin d'œil s'était enroulé autour de mon bras gauche, qu'il étreignait de façon à le paralyser. Il avançait, en sifflant, sa tête menaçante vers mon visage, lorsque mes yeux chargés de haine rencontrèrent les siens. Il parut hésiter. Je profitai de ce moment pour laisser tomber mon arme. Alors de la main droite, devenue libre, je saisis le serpent par le col, espérant réussir à lui broyer les vertèbres. Vains efforts ! je ne pus que le fatiguer. Je le fatiguai assez,

heureusement, pour permettre à ma main gauche de tirer de ma poche un couteau-poignard avec lequel je tranchai la tête du monstre. La lutte avait duré plus de vingt minutes! J'étais ruisselant de sueur, mais je n'avais pas eu peur!...

— Est-ce possible!

— Je n'avais pas eu peur; je n'avais songé qu'à tuer le serpent, à me venger!

— Te venger! Tu l'auras pris, jaloux, pour celui qui a charmé d'une façon si désastreuse les loisirs d'Eve la blonde...

— Il me rappelait celui qui a peut-être hâté la mort de ma pauvre mère! répondit Koulmy avec un accent de profonde tristesse.....

XIII

— Il y a trois ans, précisément à ce temps-ci, au mois d'août, continua-t-il, je dus me rendre à Louisville. Ma mère m'accompagna jusque chez une jeune femme de nos amies, nouvellement accouchée et qui demeurait à trois milles de notre habitation. Il fut convenu que nous y passerions la nuit.

Mes affaires terminées à Louisville, je me mis en route pour venir rejoindre ma mère. Malheureusement j'avais mon fusil, je m'engageai étourdiment dans la forêt pour chasser, si bien que la nuit me surprit et que je m'égarai pendant plusieurs heures. J'arrivai fort tard. Tout le monde était couché. J'entrai sans frapper, et, à l'aide d'un briquet de poche, j'allumai ma chan-

delle. Inquiète de ne pas me voir rentrer, ma mère n'avait pas encore fermé l'œil; elle m'entendit et se leva. Au lieu de me gronder, comme je le méritais, l'excellente femme m'embrassa avec sa tendresse habituelle. Après que je lui eus rendu compte des motifs de mon retard, elle me fit part, à son tour, d'une particularité bien surprenante : la jeune femme chez qui nous étions logés était une excellente nourrice, et cependant depuis quelques jours, en se levant, elle constatait que son lait était complétement tari. Elle en avait en abondance pendant tout le jour, et le matin, point. De là toutes sortes de conjectures.— Je présume, dit ma mère, qu'elle se préoccupe de son mari, absent pour un mois, et qu'elle passe de mauvaises nuits. J'ai bien envie d'aller voir si elle dort.

Et, la chandelle à la main, elle entra dans la chambre à coucher. A peine fut-elle auprès du lit, qu'elle poussa un cri déchirant. Éperdu, je me précipite vers ma mère, qui tombe sans connaissance dans mes bras. Revenue à elle, — où est-il ? s'écria-t-elle épouvantée.

— Qui?

Au lieu de me répondre, elle souleva la couverture du lit : Regarde, fit-elle.

Je m'approchai, sans réfléchir à ce que ma démarche pouvait avoir d'insolite, et je vis la poitrine de la jeune mère couverte d'une couche de bave gluante.

— Qu'est-ce donc cela? demandai-je avec inquiétude.

— Prends garde! il a fui par là, dit ma mère, en me montrant avec un geste de terreur le foyer de la cheminée; prends garde, mon enfant; il m'a frappée au visage en s'échappant de dessous la couverture.

— Mais qui? explique-toi, je t'en supplie.

— Un gros serpent jaune!

Ma mère s'affaissa sur une chaise; mais électrisée par une réflexion subite, elle s'élança vers le lit, en disant : mon Dieu, elle est peut-être morte!...

La jeune femme n'était pas morte; couchée sur le dos et les bras arrondis au-dessus de sa tête, elle dormait au contraire, d'un sommeil calme... Vous comprenez, n'est-ce pas, ce qui était arrivé. Un affreux *copper head*, aimant le lait comme tous ses pareils, entrait la nuit par une ouverture accidentellement pratiquée dans la cheminée, gagnait le lit en rampant, magnétisait la jeune femme, et, lorsqu'il l'avait profondément endormie, enveloppait son sein et tétait. Repu, il s'en allait comme il était venu.

— Mais c'est affreux! mon cher Koulmy.

— Hélas! à partir de ce jour la santé de ma mère a décliné! La nuit, elle voyait le serpent dans ses songes; le jour, elle craignait de le rencontrer partout. La vie de la pauvre femme n'a plus été qu'un épouvantable cauchemar! La maladie qui l'a tuée n'a pas eu, à mon avis, d'autres causes que ces secousses fiévreuses, que ces délires de la peur... Et voilà pourquoi, lorsque je rencontre un serpent, je l'aborde et le frappe avec une sorte de rage aveugle!

L'agitation de ce pauvre Koulmy était extrême. La douleur et la haine éclataient dans son attitude et dans les lueurs fauves de ses yeux. Malgré nos affectueux efforts, il ne retrouva son calme habituel qu'en vue de l'église des Knobs.

XIV

Avant de gravir la butte sur laquelle s'élève l'église, nous faisons à l'intention de Koulmy une courte halte derrière une haie ombreuse, toute pleine de murmures d'abeilles et de chants d'oiseaux.

L'église, en briques, est d'une architecture très-simple. Elle est adossée à la forêt, dont les massifs épais lui font un abri contre les froides et brutales rafales du nord-ouest pendant l'hiver. Elle a, çà et là, devant elle, des habitations déjà anciennes, des prairies où paissent, isolés ou par groupes, des bestiaux, et des champs fertiles dont l'aspect récrée la vue.

Au moment de franchir les fences qui clôturent à la fois le jardin du curé et le cimetière de l'église, notre attention est éveillée par un bruit de hache montant du fond d'un creek voisin. Nous nous dirigeons du côté de ce bruit et nous découvrons, la tête nue et les manches de chemise retroussées, un homme debout sur un arbre abattu.

— Ohé, gentleman! M. le curé y est-il? demande Haudestan.

— Oui, répond le bûcheron. Dans un instant, il est à vous.

Et d'un tour de bras, il fixe sa hache dans le flanc de l'arbre qu'il équarrissait; puis il endosse son habit et se dirige vers nous.

— Que désirez-vous, messieurs?... Mais je ne me trompe pas. C'est vous, mon cher monsieur Koulmy.

— M. Christian ! exclama Koulmy.

Et les deux hommes se reconnaissant, s'embrassèrent cordialement.

Koulmy nous présenta au curé des Knobs, qui nous souhaita la bienvenue avec une cordialité très-expansive. J'eus la satisfaction d'apprendre qu'il connaissait mes parents et que tout récemment il les avait vus bien portants.

— Je regrette, messieurs, d'être surpris dans cet accoutrement un peu négligé, dit-il en souriant, mais vous serez assez bons pour m'excuser. J'utilisais mes loisirs en préparant des madriers pour l'agrandissement de mon écurie. Mes courses sont si nombreuses et parfois si longues que je suis obligé d'avoir des chevaux de rechange.

— Et vous exécutez vous-même ces durs travaux, tandis que vos paroissiens seraient si heureux de vous prêter assistance !

— Ces braves gens sont pour la plupart fort occupés en ce moment. Si je les appelais, ils accourraient, c'est vrai. Ils sont très-obligeants. Mais j'ai pris à tâche de ne recourir à autrui que lorsqu'il m'est absolument impossible de me tirer d'affaire tout seul. Un homme de bonne volonté doit, autant que faire se peut, se suffire à lui-même. C'est le moyen d'arriver à connaître, par expérience, tout ce dont on est capable.

Et, tout en causant, il nous conduisit dans sa chambre.

En ouvrant la porte, M. Christian fut accueilli par un essaim d'oiseaux voltigeant dans tous les sens et babillant sur tous les tons. L'un d'eux vint familièrement se poser sur sa tête. Mais, en apercevant des étrangers, il

alla, d'un coup d'aile, rejoindre cinq ou six camarades sautillant inquiets sur le seuil de la fenêtre ouverte.

— Ne vous effrayez pas, petits sauvages! dit le curé. J'amène des amis. Vous ne me croyez pas! Vous fuyez! Eh bien, *good by!* A tantôt! Vous le voyez, messieurs, ajouta-t-il, j'ai, comme un grand seigneur, mes courtisans. Seulement, ici, les rôles sont intervertis : c'est moi qui suis le flatteur. Je m'ingénie à les prendre par le bec et, je dois l'avouer, je n'ai pas lieu de m'en plaindre : mes caresses et mes fines graines ne font de ces petits gâtés, ni des menteurs, ni des traîtres; ils ne sont pas ingrats : ils me payent libéralement en joyeuses chansons.

Voilà ce que disait la bouche de M. le curé Christian, mais ses yeux tenaient bien un autre langage. Il était facile d'y lire des pensées comme celles-ci : « Verbes ailés du bon Dieu, chers petits oiseaux, venez, venez à moi! » tandis que, d'autre part, les petits oiseaux répondaient : « Oui, oui, oui, aimons-nous les uns les autres! »

La chambre où nous fûmes introduits constituait tout le logement de M. Christian. Elle servait de chambre à coucher, de salon de réception, de cabinet d'étude et, comme nous venons de le voir, de volière libre. Le mobilier se composait d'un bois de lit, d'un banc, d'une demi-douzaine de chaises et d'une table, le tout en bois blanc. Des placards taillés dans le mur et dont les portes étaient ouvertes, laissaient voir des trousses de chirurgien, deux beaux fusils de chasse, une paire de pistolets d'arçon, des livres, parmi lesquels je remarquai les œuvres de Buffon et de Lamennais; des paquets de semences soigneusement étiquetés et différentes pièces d'un squelette humain. A côté du lit était suspendu un

Christ en bois sculpté. Dans un coin de la chambre, du côté de la porte d'entrée, se tenait debout, comme un serviteur attentif, une grande cruche en grès, couronnée d'une calebasse, tenant lieu de verre.

XV

Nous fîmes une longue station dans cette chambre à l'aspect si modeste et si sain, sans nous apercevoir que le soleil baissait, que la nuit allait nous surprendre.

Quand nous voulûmes partir, M. Christian nous conseilla de ne point nous aventurer à pareille heure dans des chemins de traverse qui nous étaient imparfaitement connus. Il nous offrit un gîte dans une ferme du voisinage où l'on tenait toujours à la disposition de ses amis un lit et une couple de hamacs; nous acceptâmes. Il eut l'obligeance de nous accompagner jusqu'à notre logement.

— J'espère vous revoir demain, dit-il. En attendant, bonne nuit! mes enfants; laissez votre fenêtre ouverte, pour qu'après la chaleur du soleil le grand air, eau bénite du ciel, y pénètre et vous procure d'heureux songes.

Nous laissâmes, en effet, notre fenêtre ouverte, pour aspirer à pleine poitrine l'air chargé des vivifiantes émanations de la forêt; mais nous étions peu disposés à dormir.

Koulmy était aux anges d'avoir revu non-seulement l'homme dont le caractère lui inspirait une sympathie

profonde, mais encore le médecin qui, comme il nous l'apprit, avait veillé au lit de mort de sa mère !

Une chose m'avait surpris : c'était moins l'aménité si expansive de M. Christian que sa réserve à l'endroit des choses de la religion. Cette réserve avait également frappé Haudestan. Il en fit la remarque.

— M. Christian, dit-il, s'est logé dans un des meilleurs coins de mon esprit, mais j'ai beau le considérer, il s'y dresse encore sous la forme mystérieuse d'un point d'interrogation. C'est un galant homme, *no doubt about it,* mais, est-ce un galant homme déguisé en prêtre, ou bien un prêtre travesti en galant homme? Avant notre visite, je craignais qu'il ne voulût tout au moins nous confesser ; j'étais décidé, mon cher Koulmy, à ne m'y laisser prendre qu'après t'avoir vu donner l'absolution. Sot que j'étais ! le prêtre n'a pas même montré le bout de l'oreille.

Haudestan plaisantait. Il savait que Koulmy ne sacrifiait aux pratiques d'aucun culte et ne subissait le joug d'aucun dogme. Aux yeux de notre ami, la conscience, vierge souveraine, avait le droit d'être préservée des attouchements de l'esprit de secte. Cependant, lorsque dans nos discussions il rencontrait la belle figure du Christ, il s'arrêtait avec recueillement devant ce divin enfant du peuple, qui brava les gibets de César, pour affirmer l'unité de Dieu, l'égalité des hommes, la charité fraternelle, c'est-à-dire l'amour et le respect de l'humanité. Mais il reconnaissait que les sentiments et les pensées du chef des apôtres, ces semeurs passionnés, ont été altérés à tel point qu'il est permis de dire : le lingot d'or pur a été converti en piles de fausse monnaie.

Haudestan reprit :

— Saint Chrysostome veut que l'âme du prêtre soit plus pure qu'un rayon de soleil. En vérité, saint Chrysostome est bien exigeant; c'est peut-être l'avis de M. Christian lui-même; mais, à coup sûr, celui-ci ne ressemble pas plus aux prêtres durs, ignorants, qui désolent et fourvoient les âmes, que les oiseaux, ses *courtisans ailés,* ne ressemblent aux vautours et aux buses : la jeunesse qui brille dans son œil, dans les lignes de sa bouche, dans le timbre de sa voix, dans toutes les allures de sa personne, le prouverait, mon cher Koulmy, à défaut de ton témoignage.

— Oui, il a conservé la fraîcheur, la sève généreuse et la vivacité d'une florissante jeunesse. Et cependant il a cinquante-cinq ans passés. L'âme de l'homme de bien est un merveilleux sculpteur, alors surtout qu'elle a pour atelier les champs, et pour auxiliaires la liberté et le travail. En Europe, M. Christian eût été le plus éprouvé des hommes, le plus malheureux des prêtres. Il l'a bien compris! Ancien disciple de Lamennais, il a été exposé en France aux persécutions sourdes d'un parti qui, sous prétexte d'ardeur pieuse, d'amour de Dieu, se fit, par l'organe de Grégoire XVI, l'insulteur de la liberté, le glorificateur de l'absolutisme et le fléau des peuples. Il n'a pas voulu s'associer aux passions mauvaises, aux manœuvres ténébreuses et obstinées qui conduisent tout doucement, mais fatalement, ce parti, non pas à la domination qu'il rêve, mais à l'abîme qu'il se creuse. Il a reculé devant ce suicide moral. Alors, il s'est orienté, et il a entrevu, par delà l'Océan, une terre où l'on a créé à la religion une sphère au sein de laquelle les natures aptes au sacrifice peuvent s'épanouir;

où les ministres de l'Évangile, libres de leurs actes, de leurs dévouements, restent étrangers aux luttes et aux intrigues politiques, et reconnaissent unanimement la convenance, la justice de ne point faire peser arbitrairement sur le travail de tous un budget destiné à payer des services dont il appartient à la conscience de chacun de mesurer le mérite et la valeur (1). Et il s'est dit qu'il irait là chercher un champ d'asile.

Et il est venu aux États-Unis. Nous l'avons trouvé établi dans une chambre bien humble; cette chambre est un palais relativement à sa demeure primitive, log-house grossière, dont les débris existent encore à deux

(1) « Attendu que les ministres de l'Évangile sont par leur profession consacrés au service de Dieu, au soin des âmes, et ne » doivent pas être détournés des devoirs importants de leur état, » aucun ministre de l'Évangile ou prêtre d'aucune dénomination ne pourra, dans quelque circonstance et pour quelque » motif que ce soit, être appelé par élection ou autrement à » aucune fonction civile ou militaire. » (Art. 7 de la Constitution de l'État de New-York.)

« Il n'y aura point, dans cet État, d'établissement pour une » Église ou une secte religieuse quelconque, par préférence à » aucune autre, et personne, sous quelque prétexte que ce soit, » ne sera forcé de se rendre à aucun lieu particulier du culte, » ni obligé de payer pour l'achat d'un terrain ou pour la construction d'une maison destinée au culte religieux, ou pour » l'entretien des ministres ou d'un ministère de religion ; mais » chacun pourra librement pratiquer son culte ; bien entendu » que l'on ne pourra rien inférer du présent article, pour » exempter des pénalités de la loi, les prédicateurs qui feraient » des discours séditieux et tendant à la trahison. » (Art. 34 de la Constitution de la Caroline du Nord.)

« Dieu n'a pas besoin qu'on le protége. »

(George Washington.)

milles d'ici. Lorsqu'il prit possession de cette log-house, à l'ombre des arbres séculaires, il n'y avait, dans un rayon de plusieurs lieues, que quelques douzaines de familles, catholiques et protestantes. Mais les terres environnantes étaient fertiles; elles offraient des avantages sérieux : elles ne sont situées qu'à une faible distance de New-Albany et de Louisville. Le curé entra en rapport avec ses voisins et gagna vite leurs sympathies. Bientôt sa réputation s'étendit au loin; on ne parla que du curé Christian, de son désintéressement comme prêtre et de sa science comme médecin. Les émigrants affluèrent; si bien qu'aujourd'hui toutes les terres des Knobs sont appropriées.

L'église en troncs d'arbres étant devenue trop petite, M. Christian employa son patrimoine à en bâtir une autre; c'est celle en briques où il est maintenant fixé. Mais déjà elle est insuffisante. Le dimanche, beaucoup d'appelés demeurent à la porte, faute de place dans l'intérieur. Ils viennent quand même et ne se plaignent pas. Peut-être voient-ils plus clairement Dieu sous la voûte du ciel, dans les rayons du soleil qui mûrit leurs moissons, qu'entre les murailles d'une église. Chose bizarre, les protestants sont plus assidus que les catholiques aux sermons de M. Christian. Je lui demandai un jour l'explication de ce fait curieux.

— Qui ne m'aurait pas étonné, interrompit Haudestan, si comme toi j'eusse connu ce charmeur d'oiseaux.

— Il me répondit : Les textes de mes entretiens, comme l'eau que je bois, proviennent d'une source que je crois excellente. Lorsque mes paroissiens voient cette source couler abondamment pour tout le monde, car je n'exclus personne, eh bien, ils y puisent et reviennent

y puiser avec un zèle dont je suis très-flatté. Les honnêtes gens qui m'écoutent, quel que soit leur *Credo*, trouvent dans mes paroles un écho de leurs sentiments, de leurs bons désirs. Quant aux incrédules et aux méchants, s'il y en a, ils sont accueillis comme des victimes ou des malades, dignes de toute ma sollicitude de prêtre et de médecin.

XVI

M. Christian, continua Koulmy, ne trouve, comme le Vicaire savoyard, rien de si beau que d'être curé, parce que, d'après lui aussi, un bon curé doit être un ministre de bonté, de même qu'un magistrat doit être un ministre de justice. Du reste, il ne s'en vante pas : il fait mieux, il le prouve par sa conduite. Au fruit on reconnaît l'arbre. Aux œuvres on mesure le prêtre. On pourrait dire de celui-ci : Dis-moi ce que tu fais, je te dirai ce que tu crois.

Vous avez pu apprécier son aimable gaieté, sa fine courtoisie. Mais vous ne connaissez pas encore l'homme. Vous ne savez pas qu'il lutte d'adresse avec les plus adroits et de vigueur avec les plus forts. Il a coopéré à la construction de son église et confectionné tout le mobilier de sa chambre. Vous avez vu son jardin, champ d'essais intéressants, où il sème, plante et greffe, sans relâche, d'après les meilleures méthodes. Lorsqu'il a obtenu des résultats avantageux, il court, tout joyeux, en instruire les fermiers à la ronde. Il est grand amateur de chasse. Je l'ai vu maintes fois par les chaleurs

d'été, tête nue et en manches de chemise, battre la forêt et tirer des quantités d'écureuils et de perdrix. N'allez pas croire que ce gibier servait à son usage : Il le distribuait à l'une ou l'autre famille, sur son passage, et trouvait ainsi un prétexte de vérifier l'ordre et l'état de santé qui régnaient chez ses voisins.

Comme prêtre, il a des façons assez excentriques. Devinez où il obtient le plus de succès?

— Au prône?

— Point! c'est dans l'enclos du presbytère, le dimanche avant et après vêpres. Vous le savez, aux États-Unis les réjouissances populaires sont rares, surtout dans les campagnes. Le repos est à peu près inconnu dans ce pays d'activité dévorante. Les dimanches y sont un peu plus tristes que les autres jours. D'après les exigences de l'opinion publique, on doit, ces jours-là, s'isoler, se recueillir, mais, en général, on s'ennuie; l'esprit s'agite dans le vide, et, à défaut d'autres ressources, il recherche parfois des aliments malsains. M. Christian, dans son quartier, a trouvé un remède contre ce mal. Il a amené ses paroissiens à organiser des jeux gymnastiques récréatifs, auxquels il participe et donne le ton. Fillettes et garçons ont pris à cœur ces jeux. Ils s'en trouvent mieux, selon M. Christian, que d'aller deux à deux au bois cueillir des noisettes ou dénicher de petits oiseaux.

Après les jeux, il rassemble tout son monde, et, assis sur le gazon dans le cercle qui s'est formé autour de lui, il se plaît à raconter des historiettes, gaies ou touchantes. Ensuite, il entretient ses auditeurs de leurs travaux agricoles, de l'état des moissons, des instruments nouvellement découverts, des méthodes les plus

profitables de labour et d'assolement. Il expose en termes simples, clairs, des notions d'hygiène, d'ordre et d'économie, s'attachant à montrer par des exemples choisis, combien l'homme gagne à être soigneux de sa personne, laborieux, vigilant, probe.

Il insiste beaucoup sur ces détails, car il comprend que le moyen le plus sûr de former l'homme moral et de lui inspirer le sentiment de sa dignité, c'est de former l'homme physique de manière à le mettre à même d'arriver au bien-être matériel par l'accroissement et l'application judicieuse de ses forces corporelles et de ses facultés industrielles.

Il aborde alors un autre ordre d'idées, et c'est ici que le rôle du prêtre commence. Face à face avec la nature, il tire des leçons des merveilles de la création que son auditoire a sous les yeux. Il professe que les hommes, issus de la même source divine, sont frères en Dieu, égaux en droit, émules en devoir; que les affligés, les pauvres et les faibles sont des membres de la famille humaine ayant droit aux consolations, à l'assistance de tous; que la charité en paroles, en beaux discours, en longs sermons même, sans les œuvres, est de l'hypocrisie enluminée, de l'égoïsme masqué, rappelant certains fruits aux dehors apparents et à l'intérieur sec ou gâté; mais qu'en se prêtant appui, en se protégeant réciproquement contre les vicissitudes de la fortune, contre la contagion du vice et contre les piéges de l'iniquité, les hommes accomplissent la loi suprême, qui les convie à fonder le royaume de Dieu et de la justice, afin que les autres biens leur adviennent par surcroît.

— Tout cela n'est pas mal, dit Haudestan. M. Christian est un tacticien délié, dont la fin d'ailleurs justifie

les moyens; mais, en définitive, ses principes se composent du bagage commun à tous les prédicateurs.

— Avec cette différence que les autres y mêlent à tout propos le diable, et que M. Christian évite cette grande machine comme si elle lui était inconnue. Il ne damne personne; il ne croit pas que ses pouvoirs aillent jusque-là, et il s'en félicite. — Je serais bien embarrassé s'il en était autrement, me disait-il un jour. Que ferais-je, par exemple, en présence des mécréants, vos amis, Washington et Franklin ?

— Cet aveu était-il bien sincère?

— Une fois, j'ai voulu m'en assurer. Je pris vertement à partie l'intolérance en matière de religion; je secouai d'importance ses apôtres enragés et je conclus ainsi : « Les fanatiques seront bien attrapés au jour du » jugement dernier; ils accourront pour se voir damner » les uns les autres, et ils seront obligés de se contenter » de leur propre salut. »

M. Christian applaudit à cette fine pointe empruntée à Franklin.

J'allai plus loin et je lui citai ces paroles d'un libre penseur célèbre : « Ne me parlez pas de ma religion, » dit Thomas Jefferson. Elle est connue de Dieu et de » moi-même. Ma vie est le seul témoignage que le monde » puisse interroger à cet égard; si elle a été honnête et » conforme à mes devoirs envers la société, la religion » qui l'a ainsi réglée ne peut être mauvaise. »

Eh bien, il accueillit par un sourire d'approbation cette profession de foi carrée.

XVII

Que vous dirai-je de M. Christian comme médecin? Vous lui avez entendu raconter que sa clientèle, ainsi que sa paroisse, s'étendait indéfiniment; qu'elle embrassait l'Indiana, le Kentucky, l'Illinois...

— Oui; c'est dans les prairies de cet État qu'il a sauvé de la famine le père Lacloette. Nous nous en souvenons. Nous savons aussi qu'il n'est sourd à l'appel de personne, riche ou non, et que, pour être l'ami du bon Dieu, il ne pense pas qu'il faille absolument être l'ennemi des pauvres gens. Les têtes et les estomacs malades, les bras et les jambes cassés, quelle que soit leur opinion sur le procédé en vertu duquel la Vierge a conçu, sont égaux devant sa pharmacie et ses bistouris.

— Y trouve-t-il de gros profits?

— S'il l'eût voulu, il aurait des dollars à pleins barils; mais, en général, il traite gratis. S'il accepte quelque chose des riches : ce sera pour mes pauvres, dit-il. Et, en effet, il donne beaucoup à ceux qu'il appelle ses pauvres : à celui-ci, parce qu'il a perdu un cheval; à celui-là, parce qu'il bâtit; à cet autre, parce qu'il relève de maladie, et ainsi de suite. Quand je dis qu'il donne, je me trompe; il prête; mais lorsque ses débiteurs viennent pour rembourser, il les renvoie à plus tard. Faites valoir cet argent, leur dit-il, et si l'un de vos voisins tombe dans la gêne, prêtez-le lui en mon nom.

Son patrimoine est bien entamé, mais tant qu'il lui en restera un sou, il n'agira pas autrement. Il sait vivre de si peu! Et puis, comme il me l'a dit dans un accès de malicieuse bonne humeur, s'il avait des écus, il aurait peut-être peur des voleurs, lui qui ne veut rien craindre, pas même le diable.

Il nous a avoué qu'on avait voulu le nommer évêque de Vincennes, mais qu'il avait refusé. Il lui en aurait trop coûté de s'éloigner de l'excellente population des Knobs. S'il vous disait qu'il est sans ambition, ne le croyez pas. Il guette l'occasion et convoite l'honneur insigne de donner son nom à quelque légume, à quelque fruit nouveau.

Il n'est pas, d'ailleurs, si dénué d'or qu'il en a l'air. Je sais pertinemment qu'il a construit, pour son usage propre, un cercueil. Ce cercueil, déposé au grenier du presbytère, renferme un linceul en toile, plus une pièce de dix dollars destinée à la personne charitable qui voudra bien ensevelir le corps du curé des Knobs à l'heure de sa mort...

— Brave homme! dit Haudestan. Mais comment diable ce prêtre du bon Dieu est-il devenu un *savantissimus doctor?*

— Il étudiait la médecine, en 1823, lorsque l'armée française, se faisant le gendarme de la Sainte-Alliance, alla mettre à la raison l'Espagne révoltée. Plusieurs élèves des écoles de médecine demandèrent à prendre part à cette campagne, où ils ne virent tout d'abord qu'un vaste champ d'études... et peut-être d'aventures piquantes. M. Christian, alléché, lui aussi, par cette perspective, entra au service en qualité d'aide-chirurgien. La Constitution des Cortès lacérée par des baïon-

nettes françaises; Riego assassiné; Ferdinand VII, le roi parjure, restauré sur les ruines de la liberté noyée dans le sang des patriotes : tels furent, vous le savez, les fruits immédiats de la guerre d'Espagne. A son retour, M. Christian quitta l'armée et continua ses études. Mais combien il était changé ! Il souffrait d'un mal de conscience! Plein d'illusions, il s'était, jeune homme aveugle, rendu complice d'un odieux guet-apens. A cette pensée, ses regrets prirent les proportions du remords. Entraîné dans une lutte sacrilége de la force contre le droit, il avait commis une faute sanglante qu'il résolut pour sa part d'expier et de réparer autant que possible, en consacrant les jours qui lui restaient à l'accomplissement d'une mission de dévouement. Il se fit prêtre...

— Mon cher Koulmy, il faut bien l'avouer, dit le Béarnais, la guerre d'Espagne, œuvre d'une réaction stupide, n'a rien ajouté au lustre des fastes militaires de mon pays. Mais elle a eu des conséquences...

— Oui, interrompit Koulmy. Chez les pouvoirs vicieux ou dévoyés, les abus succédant fatalement aux abus, engendrent les inimitiés, les mépris, les haines, les colères, — grains de poudre qui, en tombant des consciences froissées, s'amoncellent, font éclater les vengeances et marquent l'heure des catastrophes suprêmes. — Emphase puérile ! dira-t-on. — Vérité triste ! répondrai-je avec le vieux château d'Holyrood et le tombeau royal de Goritz.

— Eh mais ! la guerre d'Espagne a eu d'autres effets encore, ne t'en déplaise, mon bien-aimé Jérémie ; elle a procuré à l'Amérique un vrai soldat du Dieu de Rabelais, *du Dieu grand, bon, piteux Dieu, celluy qui créa les salades, harengs, merlans...* et le tabac aussi, fit le

Béarnais en nous présentant une botte de cigarettes, à enveloppes de paille de maïs, que M. Christian avait roulées en notre présence, avec du tabac de sa récolte, pour nous les offrir.

Jusqu'ici la langue de Haudestan s'était contenue avec assez de modération ; mais une fois débridée, Dieu sait par quels monts et quels vaux elle galopa.

Au lieu de le suivre, je me glissai dans mon hamac où je ne tardai pas à goûter les douceurs du repos.

Cependant mon sommeil fut traversé par un songe. Je vis les arbres de la forêt s'illuminer, comme si des essaims de lucioles en eussent émaillé toutes les feuilles. D'innombrables oiseaux, la tête couronnée d'une aigrette de feu, bien qu'ils parussent appartenir à l'espèce des visiteurs familiers du curé des Knobs, couvraient la cime des arbres, où ils s'agitaient alarmés. Tout à coup ils se réunirent en groupes serrés et s'élancèrent, d'un vol furieux, à la poursuite d'oiseaux de proie, de serpents, de chauves-souris, de hiboux et autres rôdeurs de nuit qui, en poussant toutes sortes de cris hideux, fuyaient devant la lumière dont la forêt était inondée. Débarrassés de ces vilains êtres, les oiseaux reparurent. Alors un admirable concert d'harmonie éclata de toutes parts. Au même instant, une forme humaine, d'une blancheur éblouissante, se détacha d'un massif d'arbres et s'avança dans la direction de notre chambre. Arrivée auprès de Koulmy, rêveur et accoudé au bord de la fenêtre, elle s'arrêta et le regarda longtemps; puis elle couvrit son front pâle de baisers et disparut en murmurant, avec un accent d'inexprimable tendresse, ces mots :

SOIS JUSTE ET BON, MON FILS!

Subitement éveillé par cette vision :

— Qu'y a-t-il ? Que faites-vous ? demandai-je à Koulmy.

— Rien ! Mais, pardon ! je songeais à ma mère. Il se fait tard. Bonsoir !

— C'est singulier ! pensai-je en me recouchant.

A LANESVILLE (INDIANA).

Un fâcheux. — Victoria, la belle enfant, et Thomas Gredinett, le mauvais garçon. — Cure opérée sur un ivrogne par l'abbé Christian. — Course à travers bois. — La ferme du père Tyédaure. — Cercle d'amis babillards. — Cerbère, le bon chien. — Didebrune, journaliste improvisé. — La presse américaine — Un meeting démocratique. — Les partis politiques. — Un camp-meeting méthodiste. — Dévotion et comédie. — Encore Thomas Gredinett. — L'art à propos de la forêt. — Tombe de la mère de Koulmy. — La crise américaine.

I

Vive l'homme qui, d'habitude, sort tôt de son lit! — ne fût-ce que pour planter des choux. Le temps est l'étoffe dont la vie est faite, comme dit le Bonhomme Richard. La vigilance est donc une vertu de premier ordre... pourvu qu'elle ne dégénère point en abus. Haudestan possédait cette vertu en homme qui a les défauts de ses qualités. Excellent cœur, mais tête quinteuse, et, à certains moments, vrai tourbillon d'atômes crochus, mon vigilant ami, dès six heures, m'éveilla en sursaut. Puis, prenant, en face de la fenêtre de notre chambre ouverte aux baisers de la brise, une de ces poses exagérées qui allaient si bien à sa petite taille nerveuse, à sa petite tête crépue, à ses petits yeux noirs mobiles et à son caquet narquois :

— Quoi, dit-il, la forêt commence à déployer sa coiffe solaire; les rameaux, frissonnant d'aise, égrènent, comme des perles, leurs gouttelettes de rosée; les

oiseaux, en leur feuilleux séjour, débitent leurs chansons et pépient leurs amours ; les coqs coquinant poussent des cris de triomphe... et toi, indigne ! tu dors... *Renard qui dort n'attrape point de poules,* entends-tu?... Au large ! ricana-t-il, en imprimant à mon hamac un brusque mouvement de balançoire.

J'aurais certainement criblé notre Béarnais d'épithètes malsonnantes, s'il ne se fût vivement esquivé, et si, d'ailleurs, je n'eusse aperçu Koulmy encore profondément endormi. Comme dans ma vision de la veille, l'étrange et lumineuse pâleur de mon ami me frappa. Ses lèvres frémissaient entr'ouvertes, et l'on eût dit que des paroles de tendresse allaient s'en échapper. Ne troublons pas son sommeil, pensai-je : peut-être songe-t-il encore à sa mère !...

J'allais me rendormir, ni plus ni moins qu'un citadin vaincu par l'influence des longues veillées torpides, lorsque, pif ! paf ! j'entendis deux coups de fusil. Cette fois, le cœur battant, je sortis de mon hamac aussi prompt qu'une danseuse répondant à l'appel d'un orchestre de bal. Le fermier, notre hôte, ramassait des perdrix qu'il venait d'abattre à la lisière du bois. Haudestan, qui était auprès de lui, me fit un accueil moqueur.

— Eh bien, dit-il, tu ne me remercies pas du service que je t'ai rendu en t'enlevant à ton juchoir?

— Tais-toi, j'enrage d'envie.

— Prends-y garde ! L'envie poussa Caïn à occire Abel, et, chose non moins grave, elle empêcha Thémistocle de dormir à l'idée des lauriers de Miltiade. Qui singeras-tu ?

— Toi, ô grand homme trop modeste ! J'ai honte de penser que la nature jette à pleines mains devant moi

des perles dont je ne sais point profiter. A l'avenir, je veux, moi aussi, être matinal.

— Serment d'ivrogne !

— Nous verrons ! Qui dort à la barbe du soleil ne se condamne-t-il point bêtement au rôle de momie ronflante — la pire espèce des momies ?

— *Benè respondere,* fit Haudestan, et pour te récompenser, arpentons la forêt, pendant que le fermier ira faire rôtir ses perdrix.

II

A notre retour, et pendant que nous reprenions le chemin de la ferme, nous aperçûmes une fillette qui se dirigeait de notre côté, pieds nus, nez et cheveux au vent, en sautillant avec la légèreté gracieuse d'une jeune chèvre. C'était Victoria, la fille aînée du fermier, blondine de treize à quatorze ans, élancée, aux larges yeux bleus, pétillants de résolution et pourtant très-doux. Une longue chevelure libre, des épaules découvertes teintées par le hâle, une taille souple, enveloppée d'un court jupon de cotonnade à bandes horizontales écarlates et bleues, donnaient à cette belle enfant des bois l'éclat d'une vigoureuse fleur de pleine terre.

Elle était suivie, à quelque distance, par un jeune homme d'une pâleur de lait écrémé, et blond aussi, mais d'un blond mal lessivé et douteux comme ses gros yeux bêtes de poisson à l'affût.

— Messieurs, dit Victoria en nous accostant, on vous apporte une nouvelle.

— Bonne?

— J'en doute, dit-elle à demi-voix en montrant le garçon qui s'approchait. Ce messager-là n'annonce jamais rien de bon.

Il s'avança à pas mesurés : une, deux! une, deux! remuant à peine la tête et les bras; et, sans nous regarder en face, il nous demanda, en anglais, d'une voix lente, monotone, aussi agaçante que le grincement prolongé d'une scie :

— Êtes-vous les étrangers que je cherche?

— Oui, répondit Victoria.

— M. l'abbé Christian vous fait dire, *strangers*, qu'il a été appelé cette nuit auprès d'une femme en couche, et qu'il ne pourra vous revoir aujourd'hui.

— Est-ce possible! fit le Béarnais en accompagnant son exclamation d'un grand geste qui trahissait toute la vivacité de ses regrets.

Surpris de la brusquerie de Haudestan, le messager fronça le sourcil et fit un mouvement de recul avec la maladresse d'un canard frappé d'un plomb à l'aile. Mais reconnaissant sa sotte méprise, il baissa de nouveau les yeux et d'un ton dépité : C'est ainsi, *strangers*, grommela-t-il.

Puis, tournant gravement sur lui-même, il s'éloigna avec la rigidité d'allures d'un compas mécanique.

Au bout de quelques pas, il se retourna pour lancer à Victoria, qui riait aux éclats, un regard oblique, jaune, chargé de fiel et de colère.

— Vous aviez deviné ce messager de malheur, mademoiselle, dit Haudestan. Comment se nomme-t-il?

— Thomas.

— Thomas Diafoirus?

— Thomas Gredinett.

— Quel automate! Il marche comme si les chemins étaient pavés d'aiguilles.

— Ou comme s'il voulait attraper des oiseaux, en leur mettant du sel rouge sous la queue, n'est-ce pas? ajouta Victoria.

— Est-il possible que vos belles forêts renferment des pauvretés pareilles?

— Il ne faut pas trop lui en vouloir, à ce pauvre garçon. Il est drôle, il prête à rire; mais ce n'est pas tout à fait sa faute. La faute en est au père, qui s'est figuré que son fils était un petit prodige.

— *Macaque trouvé son pitit joli,* dit un proverbe nègre.

— Au lieu de faire de Thomas un simple fermier, comme lui, le père Gredinett a eu la faiblesse de l'envoyer à la ville, pour étudier les belles façons et je ne sais quoi encore. Et Thomas nous est revenu raide comme un pieu, revêche comme une ronce, enflé d'ambition et gâté; si bien que tout le monde le montre au doigt et le fuit.

— Même les jeunes filles?

— Surtout les jeunes filles. Il les recherche assez pourtant.

— Pour leur dire des douceurs?

— Pour leur débiter des sermons, du moins il le prétend.

— Et les jeunes filles l'écoutent?

— Elles lui rient au nez, et cela le fâche. Aussi, fait-il tout ce qu'il peut pour dénicher leurs secrets, comptant bien trouver ainsi le moyen de se venger un jour, — lorsqu'il sera *preacher,* car il veut devenir prédicateur.

— Pas possible! Prédicateur de quoi, s'il vous plaît?

— Il l'ignore encore. Il cherche son chemin, comme il dit. Il balance entre les anabaptistes et les méthodistes. Ces congrégations sont nombreuses et payent bien leurs ministres. Il est probable qu'il se fera méthodiste.

— Ou Mormon, sauf à changer d'Église.

— M. l'abbé Christian, qui voudrait n'être entouré que d'honnêtes gens, lui conseille de rester dans nos bois, de cultiver tranquillement le champ de son père, et de ne pas s'exposer à aller grossir le tas des mauvais prêtres; mais Thomas est sourd : le malavisé continue à *chercher son chemin*...

— Et il le trouvera : son air faux, ses lèvres pincées, sa pâleur envieuse, l'agitation convulsive de sa mâchoire qui s'use à broyer des méchancetés, sont des signes auxquels je me connais : maître Thomas fera fortune à force de manœuvres obliques et d'hypocrisie, à moins qu'on ne le trouve un jour pendu à quelque branche... Le décrocheriez-vous, mademoiselle?

— Oh! sans doute, sans doute et bien vite.

— Oui, oui, bien vite, ne fût-ce que pour empêcher qu'il n'effraye vos oiseaux, n'est-ce pas?

— Monsieur! Est-il permis de parler ainsi d'un chrétien!

— Chrétien, ce mauvais drôle! non, non! croyez-moi, chère enfant. Les créatures belles et pures comme vous, ont droit à des destinées heureuses; mais — c'est triste à dire! — les hommes et les arbres piqués au cœur n'échappent point à leur sort.

III

En ce moment, nous entendîmes le son d'une corne.

— On vous appelle pour déjeuner, messieurs; rentrez à la ferme, dit Victoria. Moi, je vais cueillir des herbes à thé pour une voisine malade.

Elle nous adressa un doux *good by* et s'esquiva en chantant.

Nous écoutâmes longtemps cette voix jeune, sonore, rivalisant de suavité avec celle des oiseaux, lesquels, comme des éclairs bleus, jaunes, rouges, multicolores, sillonnaient l'air au-dessus de la tête de la jeune fille, dans leur passage d'un arbre à un autre.

Nous ne revîmes plus cette gentille fillette. Nous retrouverons plus loin Thomas Gredinett.

De retour à la ferme, nous surprîmes Koulmy égrenant des épis de maïs, que poules, coqs, pintades et dindons gourmands se disputaient avec une animation très-amusante.

Vers dix heures, munis de bons chevaux que le fermier nous força d'accepter, parce qu'il prévoyait une chaude journée d'orage, nous prîmes la route de Moersville, d'où pendant assez longtemps nous pûmes apercevoir l'église des *Knobs;* ce qui nous amena tout naturellement de nouveau à causer de M. Christian.

— Ainsi, dis-je, ce brave homme donne des soins à tout le monde, même aux femmes en couche.

— Oui, répondit Koulmy. Il est d'usage d'appeler

une sage-femme ; mais lorsque les choses ne suivent pas une marche régulière et que la sage-femme demande l'aide de M. le curé, M. Christian, le médecin, accourt.

— Et il s'en va, comme cela, à travers la forêt, à toute heure de la nuit?

— Sans hésiter.

— Ne fait-il jamais de rencontre désagréable?

— Oh! que si ; mais c'est le cadet de ses soucis. Il n'a peur que d'une chose : c'est de ne pas pouvoir, à sa dernière heure, accuser un actif suffisant de bonnes actions. Voici, entre mille, un fait qui vous montrera jusqu'où peut aller son sang-froid et son intrépide bienveillance. Un jour, il s'égare dans la forêt. Il va toujours, mais des embarras de broussailles et de lianes se multiplient tout autour de lui de façon à arrêter son cheval. Il prend le parti de mettre pied à terre, et selon coutume des chasseurs dévoyés, il tire quelques coups de feu. Personne ne répondant à ce signal, il remonte à cheval. Après une heure de pénibles tâtonnements pour découvrir une issue, il se trouve en face d'un homme qui d'une voix brutale lui crie d'arrêter. Qui êtes-vous? demande M. Christian. — Que vous importe, répond l'étranger. — Que voulez-vous? — Je veux de l'argent. — Si ce n'est que cela, ami, il nous sera facile de nous entendre. Mais d'abord, prenez ce pistolet... Bien! maintenant, déchargez-le en l'air, comme je fais de celui-ci... et causons. — Vous avez tort de vous dessaisir de vos armes, dit l'étranger, en dévorant des yeux le pistolet qui venait de lui être remis. — Je n'en crois rien, réplique, fermement M. Christian. Vous demandez de l'argent, parce que

vous en avez besoin. Je vous en offre, parce que j'en possède. Vous voyez donc bien que tout peut s'arranger. — Vous voulez me tromper, mais sachez bien que des paroles ne me satisferont pas. — Si je voulais vous tromper, me serais-je désarmé? — C'est juste, fit l'étranger frappé de cette réflexion. Mais qui donc êtes-vous? M. Christian se fit connaître. — M. Christian! s'écrie l'étranger, M. Christian! Oh! tenez, reprenez cette arme; reprenez-la, vous dis-je, et cassez-moi la tête. — Il s'approche du curé : Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis le tavernier de... — Attendez donc, dit M. Christian. Oui, je me rappelle, j'ai donné des soins à votre femme. Malheureusement je fus appelé trop tard et je ne pus la sauver. — C'est cela! c'est cela! Vous avez généreusement traité ma pauvre femme... Pourquoi ne suis-je point mort avec elle? Désespéré, j'ai perdu la tête, j'ai négligé mes affaires, et pour m'étourdir j'ai bu comme un ivrogne, joué comme un *blackleg;* je me suis abruti, et, de bassesse en bassesse, j'arrive au crime. Arrêtez-moi en me brûlant la cervelle, sinon, Dieu me damne! je vous tuerai, moi... — Mon ami, je n'ai pas plus que vous le droit d'attenter à la vie d'un homme. Tuer un homme, ce serait abominable; je ne vous tuerai pas. Mais j'ai le droit de vous dire : Frère, vous êtes dans une voie mauvaise : il faut la fuir; frère, voilà la voie bonne, c'est la voie du travail et des habitudes honorables : rentrez-y; je vous tends la main pour vous y guider et vous y soutenir. Vous y rentrerez et vous l'aimerez, car vous n'en êtes sorti que dans un moment de défaillance. Qui sait! Un jour j'aurai moi-même peut-être besoin de votre secours. Eh bien, vous prendrez votre

revanche : vous me prêterez l'appui de votre bras, de votre cœur d'honnête homme... et nous serons quittes... Mon ami, je vais commencer par vous demander un service; ayez l'obligeance de me remettre sur le chemin du presbytère des *Knobs;* accompagnez-moi jusque chez moi; je vous offre l'hospitalité.

L'étranger, sans répondre, obéit en sanglotant. La bête était vaincue, et l'homme était sauvé. Aujourd'hui, grâce à la sollicitude ingénieuse, persévérante du curé des *Knobs*, cet homme, qu'un malheureux accident avait jeté hors de son orbe, a pris place parmi les meilleurs citoyens de la contrée...

— D'où je tire cette conclusion, dit le Béarnais : la puissance magnétique dont le serpent abuse à l'égard des écureuils et des oiseaux qui l'allèchent, est enfoncée par la puissance morale de l'honnête homme sympathique, charitable, qu'exalte la monomanie du devoir. C'est assez flatteur pour notre espèce, n'en déplaise aux serpents qui rampent ou qui marchent.

IV

Parvenus au sommet d'une côte élevée des *Knobs,* nous fîmes une halte pour examiner l'état du ciel et laisser respirer nos chevaux, harcelés par des essaims de moustiques et de taons furieux. Les couches inférieures de l'air étaient de plomb, bien que calmes encore. Le feuillage des arbres tremblait à peine. Mais sous le souffle précurseur d'une tempête, des nuages gris, noirs, fauves, volaient, se croisaient, se heurtaient

comme d'énormes quartiers de roches. Les oiseaux invisibles se taisaient. On n'entendait plus ça et là que les cris suraigus des écureuils et le beuglement des bœufs errants en quête d'un abri. Le tonnerre grondait au loin.

— Le fermier avait raison, dis-je. Si nous ne nous hâtons point, nous serons empoignés par l'orage.

— Tes paroles ont la sagesse d'un vieux baromètre :

> Souvent le temps varie,
> Bien fol est qui s'y fie...

Mais je m'en moque, dit le Béarnais en s'affermissant sur ses étriers. Pourtant ces diables de nuages ont mauvaise mine. Ils me font l'effet de porter dans leurs outres une pluie à noyer des canards, une grêle à briser des cornes de bœuf. Tâchons de les devancer.

— Alors, suivez-moi, ajouta Koulmy.

Et nous partîmes au grand galop de nos chevaux. Mais nous ne pûmes éviter complétement la bourrasque.

Cette course dans la forêt gémissant, se tordant sous les rafales du vent, à la lueur des jets de flammes de la nue, au bruit des éclats brefs, violents, du tonnerre, dura environ une heure. Mes compagnons étaient transfigurés. Ils me firent songer aux goëlands de mer luttant ou plutôt se jouant au sein des tempêtes. Haudestan, la tête haute et le sourire aux lèvres, avait l'air de défier la foudre. Quant à Koulmy, il humait avec enthousiasme la sauvage harmonie des phénomènes imposants, dont ses yeux, ardemment dilatés, semblaient chercher la cause mystérieuse.

Nous atteignîmes Lanesville.

J'étais sur le chemin et à une distance assez rappro-

chée de l'habitation de ma famille. Mais, cédant aux vœux de Koulmy, je consentis à passer par la ferme du père Tyédaure.

Lorsque le ciel fut égoutté, nous remontâmes à cheval pour suivre la route de Corydon, qui nous conduisit dans un creek gonflé comme une petite rivière. Au bout d'un quart d'heure, nous pénétrâmes dans un massif d'érables, de sycomores et de cotonniers aux troncs puissants, aux bruyantes ramures.

— Entendez-vous ces arbres? dis-je à Koulmy.

— Oui, ils semblent dire : les orages du ciel crèvent sur nos têtes; les générations humaines se succèdent; elles disparaissent fauchées par le temps; et nous, enfants gâtés des siècles, nous restons solidement debout.

— Vérité triste et touchante! ricana le Béarnais.

— Mais, continua Koulmy, écoutez la voix sèche et tranchante de la cognée qui leur répond là-bas : Vous bravez les orages, enfants gâtés des siècles; vanité! vous ne me résisterez pas, à moi, outil chétif au service de la main de Celui qui a reçu la mission d'emménager la terre, d'abattre pour semer, de détruire pour créer.

V

Arrivés près d'une barrière, nous voyons une log-house bâtie à mi-côte d'un large tertre verdoyant. Une galerie centrale divise l'habitation en deux compartiments et débouche d'un côté sur un champ de maïs, et de l'autre, sur un petit pré où paissent des veaux, des vaches et des poulains, escortés de poules caqueteuses.

Au seuil de la galerie est assis un homme à cheveux blancs, ayant auprès de lui deux jeunes garçons et un chien. Au bruit des sabots de nos chevaux, le vieillard redresse la tête, les enfants se mettent debout et le chien, se détachant du groupe, s'élance vers nous en remplissant la forêt d'aboiements semblables aux roulements de la foudre.

— Va-t-il nous dévorer? pensai-je en avisant l'énorme chien.

— Ici, Cerbère! cria Koulmy.

Et Cerbère, reconnaissant cette voix amie, pousse des gémissements tendres, bondit au-dessus des fences et vient poser ses larges pattes fauves et sa tête de lion sur les épaules de Koulmy.

Après un échange de folles caresses, Cerbère lâche Koulmy et repart à fond de train pour annoncer notre présence. Il est compris, car le vieillard, accompagné des deux enfants, descend aussitôt à notre rencontre.

— Mon cher Koulmy! j'ai eu bien peur de ne plus vous revoir, dit-il en tombant pâle et chancelant dans les bras de notre ami.

Ils confondirent dans une longue étreinte leurs baisers et leurs larmes.

Ce vieillard était le père Tyédaure.

— Depuis longtemps votre chambre, mon pauvre enfant, était vide et vous attendait, reprit-il. Mais, Dieu merci! vous voilà revenu. Votre chambre aussi est prête, messieurs, ajouta-t-il en nous pressant chaleureusement les mains. Les amis de Koulmy sont mes amis.

A leur tour les deux jeunes garçons, petits-fils du père Tyédaure, qui s'étaient tenus tout haletants à l'é-

cart, sautèrent au cou de Koulmy, en protestant qu'ils n'avaient pas cessé de songer à lui et à ses papillons.

— C'est vrai, dit le père Tyédaure, ces bambins ont soigné vos collections de papillons et d'oiseaux-mouches. Chaque fois qu'ils rapportaient quelques jolies pièces, ils m'adressaient une prière, ou plutôt ils m'imposaient une condition : c'était de leur permettre de chasser le dimanche. Oui, ça n'a pas douze ans, et ça chasse, ça fait de longues courses à cheval! Je finissais toujours par céder, bien que je ne fusse pas sans inquiétude. Heureusement, il ne leur est point survenu d'accident.

— Il est bon que les enfants se familiarisent de bonne heure avec la vie sérieuse, dit Koulmy. Laissons-les développer leur énergie naturelle, leur adresse et leur courage; mais qu'ils soient prudents...

Les enfants promirent d'obéir à leur grand-papa et à Koulmy.

Une collation improvisée, consistant en pain de maïs, omelette au lard, fricassée de poulet, marmelade de pêches, bols au lait doux et caillé, nous fut servie sous la galerie de l'habitation. Ensuite je pris congé du père Tyédaure et de mes amis, pour aller embrasser mes parents.

Haudestan et Koulmy vinrent me voir; je ne pus les retenir plus d'un jour.

J'étais au milieu des miens en train de bâtir, avec mon excellent frère, de charmants et économiques châteaux en Espagne, lorsque je reçus la lettre suivante, dont le début est marqué au coin le plus pur d'un certain genre de style épistolaire :

« Creek de Lanesville, jeudi 24 août.

» Mon cher Belge,

» Je mets la main à la plume pour m'informer de l'état de ta santé. *Tant* qu'à la mienne, elle est florissante; je désire que la présente te trouve de même.

» Nous *t'espérons* depuis deux jours, et tu n'arrives pas. Cela n'est pas bien. Jouis du *sweet home,* mais de grâce! songe un peu à tes amis. Dans trois jours, je dois me rembarquer pour la Louisiane, où un ami-frère (Alexandre Derbès, que tu connais), et les affaires me rappellent. Viendras-tu? Comme nous, le père Tyédaure est impatient de te revoir.

» En vérité, Koulmy ne nous a pas dit assez de bien du père Tyédaure. Quel bon vieillard! quel causeur aimable! quel puits de curieux souvenirs! Il est vrai que ce puits prend sa source un peu bien loin : en 1778. Sais-tu qu'il a vu rugir les lions de 93, et qu'il a gagné sa vénérable couronne de cheveux blancs au temps où la France impériale perdait la sienne à Waterloo? Maire de son village pendant le passage des troupes alliées, il courut des dangers qui mirent son courage à de singulières épreuves. Il paraît que, s'il échappa à la mort et à la ruine, ce ne fut point la faute des soldats *marauds, pilleurs et larronnants* qui infestaient le pays.

» Un moment vint où il dut songer à se retirer, afin de s'occuper de ses intérêts propres. Après treize ans de services désintéressés et non interrompus, il obtint sa démission, à la condition qu'il présenterait un candidat digne de le remplacer. Heureusement, ce candidat était tout prêt dans la personne d'un jeune et intelli-

gent officier en disponibilité. Le père Tyédaure a emporté dans sa retraite la réputation d'un homme de bon conseil, d'un honnête homme.

» Vois ce que c'est que nous ! Placé en face de graves périls, le fonctionnaire a su lutter bravement, et voilà que, surpris par des chagrins de famille, entre autres par la perte de l'un de ses enfants, l'homme fléchit et tombe dans un découragement funeste. Ce découragement durait encore lorsqu'un acte de captation, provoqué à son détriment par les suggestions déloyales d'un groupe de prêtres avides, réveilla l'énergie du père Tyédaure et lui inspira la résolution d'émigrer en Amérique. C'est le cas de dire : à quelque chose malheur est bon, car sans être riche, le père Tyédaure s'est fait et il a assuré à sa famille un sort relativement heureux.

» Si le luxe matériel est absent, l'esprit de la plus cordiale hospitalité abonde dans cette paisible solitude. *La Binette, le Materre, la Zezette, la Blanche, la Toire,* tas de noms bizarres qui représentent un tas de bons cœurs, rivalisent avec le père Tyédaure pour m'être agréable. Je me trouve littéralement dans la position d'un... ami à l'engrais. La guêpe qui fouille une figue mûre et l'ours qui croque un gâteau de miel n'ont pas idée du bien-être que j'éprouve ici.

» Le jour de ton départ, Koulmy m'a mené à l'habitation où sa mère a rendu le dernier soupir. J'y ai retrouvé, comme dans la chambre de Koulmy à la Nouvelle-Orléans, une image de cette femme aimée, des plans de villes américaines, une copie autographiée et très-curieuse de la *Déclaration de l'Indépendance,* avec accompagnement des signatures, ainsi que des portraits

traditionnels des fiers auteurs de ce grand acte révolutionnaire ; plus un groupe de divers portraits, au centre desquels sourit une gravure du tableau de Meissonnier : *Les bons amis*. Koulmy veut absolument nous introduire, toi et moi dans ce groupe. Soit. Nous ferons la mine que nous pourrons parmi ces aigles et ces lions morts : Washington, Jefferson, Franklin, Fourier, Calhoun, Jackson et autres.

» Ensuite nous nous sommes rendus avec le père Tyédaure au cimetière où reposent les restes de la mère de Koulmy... Inutile de te dire que nos trois cœurs n'en formaient plus qu'un... Nous avons pleuré bien longtemps ! Tiens ! je suis tout prêt à recommencer. Mais, non ! Il me faut secouer le crêpe noir qui, en passant, s'est accroché au bec de ma plume.

» Les deux frères Siamois, braves petits cœurs, contribuent beaucoup à me rendre la vie aussi agréable que laborieuse. Dès l'aurore, lorsque dans les jardins du sommeil je cueille encore avec enthousiasme les jasmins du repos, ils grattent à ma porte. Cela veut dire invariablement qu'ils *espèrent le monsieur crolé* pour l'amener à la chasse aux Anténors, aux Hélènes, aux Brutus, aux Léonidas, aux Empédocles, aux Triopas, aux Crassus et autres Porte-queue de la famille des lépidoptères. Oui, mon bon, j'emploie une partie de mes loisirs à enrichir les collections de Koulmy !...

» Ce matin, vers dix heures, armés de nos filets de guerre, nous faisions, à trois, le siége d'un magnifique bouquet de lis du Canada, au-dessus duquel tourbillonnaient une demi-douzaine de colibris. J'admirais la rapidité vertigineuse du vol de ces adorables petites bêtes, lorsqu'un oiseau d'une autre espèce nous apparut,

perché sur un grand cheval noir ruisselant d'écume. Suis-je loin de la ferme de M. Tyédaure? demanda-t-il. — A un mille, répondis-je. — Merci. Pourriez-vous me dire si j'y trouverai un gentleman du nom de Koulmy? — Certainement, il est mon ami. — En vérité! Je me félicite de cette rencontre, car je viens faire une visite à M. Koulmy. — En ce cas, permettez-moi de vous montrer le chemin.

» Et nous voilà en route.

» Chemin faisant, comme bien tu penses, je dévisageai mon compagnon. Il portait une carabine en bandoulière sur un accoutrement de chasseur non moins original que débraillé. A ses longs cheveux mal peignés et à son teint de vieille marmite de cuivre, on eût pu le prendre, à première vue, pour un sauvage légèrement astiqué. C'était tout simplement Didebrune, ton compatriote Didebrune, qui, de retour de la *Mammouth cave*, nous arrivait à franc étrier de Louisville.

» J'ai sur ce personnage des détails assez curieux; mais pour le moment, je me bornerai à te dire que, pauvre petiot ramassé par une famille créole dans les rues de la Nouvelle-Orléans, il a été placé en apprentissage chez un menuisier; que, molesté par ses compagnons de travail, plus âgés et plus forts que lui, il a failli fendre la tête à l'un d'eux d'un coup de rabot; qu'il s'est esquivé pour courir librement par monts et par vaux; qu'il a été tour à tour clerc d'avocat, garçon de magasin, cultivateur, soldat, que sais-je encore? et qu'en définitive, il est tombé dans le journalisme. Quelle y est sa valeur? Je ne sais; à coup sûr, son caractère, pas plus que son plumage et ses allures, ne manque d'accent. Au surplus, tu en jugeras, si tu

daignes te rappeler que je dois lever le camp lundi prochain.

» Tibi,

» HAUDESTAN. »

VI

Le lendemain j'étais au rendez-vous. Je trouvai tout le monde en plein air, pressé autour du père Tyédaure. A sa tournure de paysan ardennais à tous crins, je reconnus Didebrune et j'allai droit à lui avant qu'il ne me fût présenté.

Haudestan avait la parole et il en usait avec sa loquacité habituelle. Il racontait divers incidents de notre voyage de la Nouvelle-Orléans à Louisville, et finit par un récit sérieux de l'explosion du *Lousiana*.

Le père Tyédaure tressaillit à l'idée du danger auquel Koulmy s'était exposé pour sauver l'enfant dont la mère avait péri dans le sinistre.

— Ah ! dit-il avec un ton d'affectueux reproche, vous aviez oublié votre vieil ami !...

— J'ai, au contraire, pensé à lui, répondit doucement Koulmy. En me jetant au fleuve, j'ai fait tout simplement mon devoir. Une voix m'a dit : Va ! A ta place, le père Tyédaure n'hésiterait pas.

— Il me semble entendre ta mère, mon cher garçon ! *Fidèle au devoir, quand même :* c'était sa devise. Oh ! ce n'est pas moi qui t'induirai à l'oublier, ajouta le vieillard en embrassant Koulmy.

Le temps était fort agréable. Le père Tyédaure nous montra sa ferme de long en large.

A propos des améliorations qu'il y avait introduites :

— Ne soyez pas surpris, dit le bon vieillard, si je parle de toutes ces choses avec un peu de complaisance : ce sont mes enfants. A mon arrivée ici, au cœur de l'hiver, j'ai trouvé pour tout bagage, un jardin négligé ; quelques arpents de blé en herbe et une mauvaise maison. J'avais acheté au comptant cent acres de terre, ainsi que les chevaux, vaches, porcs, volailles, charrue, wagon et ustensiles de ferme nécessaires. Ma bourse devenait légère et ma famille était nombreuse. Si les bras étaient robustes et tout pleins de bon vouloir, les estomacs ne l'étaient pas moins. Il nous fallait donc, coûte que coûte, pour l'année suivante, une récolte de maïs et d'autres denrées. Nous nous mîmes à l'œuvre, si bien qu'au printemps, nous avions défriché dix nouveaux acres de bois. J'avais atteint mon but, j'étais satisfait. — Les Américains du voisinage, attentifs à nos travaux un peu forcés, je l'avoue à l'honneur de mes enfants, vinrent à moi pour m'offrir leurs services. Vous préparez un verger, dirent les uns ; c'est bien : il produira dans trois ou quatre ans. Mais en attendant, comme nous aurons des fruits en abondance, vous nous enverrez votre wagon et nous vous le remplirons de pommes, etc. D'autres me promirent du cidre. Tous s'engagèrent à venir m'aider à rouler les arbres, à déblayer le terrain défriché et à agrandir ma maison. Jugez si je fus sensible à ces procédés de bon voisinage, que du reste les Américains entendent et pratiquent fort bien. — Pour ceux qui, comme moi, arrivent sans capitaux un peu considérables, les deux ou trois premières années sont difficiles ; en pleine forêt, on n'improvise pas une exploi-

tation agricole; il faut du temps, et joliment d'efforts pour convertir un sol couvert d'arbres en champ de maïs, en pièces de blés, en verger meublé de pêchers semblables à ceux que vous avez sous les yeux et dont j'ai dû crosser les branches pour les empêcher de se rompre sous le poids de leurs grappes de fruits; mais enfin, nous avons abouti...

Nous fîmes au père Tyédaure compliment de ses succès et je lui demandai s'il n'avait pas regretté l'Europe.

— Je n'oserais pas répondre non. Je ne me suis pas expatrié légèrement. Lorsque mon départ fut décidé et que je l'annonçai, personne n'y voulut croire. A votre âge, objectait-on, ce long voyage serait de la folie. Qui tient, doit garder. Vous avez le nécessaire ici; que trouverez-vous là-bas? La misère, peut-être!... Restez chez nous. — Quoique partant de bons cœurs, ces conseils ne m'arrêtèrent point. Je pâtirai sans doute, me disais-je; je m'y attends; mais je sème, ma famille récoltera. Cette idée me détermina tout à fait, et me voici. J'ai planté pour toujours ma tente sur ce coin de terre... — Ne vous imaginez cependant pas, mes amis, continua le vieillard, que je sois devenu indifférent à mon village, à mes amis. J'ai souffert au pays... où ne souffre-t-on pas? Pourtant les derniers moments que j'ai passés dans mon village m'ont laissé au cœur une impression que rien ne peut effacer. Figurez-vous que le jour de mon départ, de bonne heure, toute la population était sur pied à notre intention. Presque tous les habitants ont voulu nous accompagner à une longue distance et ne nous ont quittés que lorsque à bout de force, suffoqué par les larmes, je leur dis : Votre ami-

tié me touche bien ; mais il faut nous séparer, mes bons amis. J'ai besoin de courage !... — Je les embrassai tous, les uns après les autres, et je m'éloignai vitement... pour ne plus entendre leurs sanglots.

Le père Tyédaure essuya ses joues mouillées de larmes, puis :

— Quel bonheur, reprit-il, si je pouvais rassembler ici, ne fût-ce qu'un jour, un seul, toutes les bonnes gens de mon village! Quelle fête ce serait pour moi! Ah! si seulement je pouvais envoyer aux plus pauvres d'entre eux les beaux arbres que nous sommes obligés d'abattre pour en faire des cendres?

— Patience, dit le Béarnais. Bientôt nous aurons tous la chance d'être visités par ceux de nos compatriotes qui tiendront un tantinet à nous voir. On leur prépare des steamers monstres, voire même des ballons qui franchiront l'Océan en quelques heures et quelques minutes.

— Les ballons! oui, ils arriveront sans doute à leur tour, mais, franchement, je les attends sans impatience. Les bateaux à vapeur vont déjà trop vite pour la sécurité des voyageurs.

— C'est un peu vrai, ajouta Didebrune, qui jusque-là avait à peine desserré les dents. Personne ne met en doute l'utilité des bateaux à vapeur ; personne non plus ne songe à contester leurs inconvénients ; on sait, en effet, qu'ils rapprochent les distances en général, et en particulier celle qui sépare le séjour des vivants de celui des trépassés. Mais ils sont parfois aussi le théâtre d'épisodes dont la terre ferme n'a pas la moindre idée. Ainsi, le mois dernier, en remontant le Mississipi, à bord du *Queen of the West,* je fus réveillé, à deux heures du

matin, par un horrible craquement. C'était un arbre de dérive qui, en s'engageant dans les palettes de l'une des roues du steamboat, venait de traverser le plancher de ma cabine, située à côté du tambour. Je ne fus pas cloué au plafond, comme vous le voyez, mais peu s'en est fallu. Je me dégageai de ma couchette comme je le pus et sautai au salon dans le simple appareil d'une jeune beauté qu'on arrache au sommeil. Une grande rumeur éclata à bord; c'est l'usage. Je m'en souciai médiocrement : j'étais sain et sauf et en mesure, au besoin, de m'échapper à la nage. Mais ce qui me préoccupa, ce furent deux Américains établis, depuis la veille, autour d'un tapis vert, en compagnie de quelques curieux. Pensez-vous qu'ils se soient émus de l'accident qui venait de se produire? Ils étaient tellement possédés par le démon du jeu qu'à peine ils tournèrent la tête pour demander : qu'y a-t-il? — Le flegme apparent de ces hommes était d'un cynisme imposant. L'un des joueurs, cependant, me parut faire exception : c'était un planteur qu'un *gambler* avait attiré dans une partie de *pocker*. Au début du jeu, il avait été convenu que les relances ne dépasseraient pas 5 à 10 dollars. Mais une fois parti, le joueur s'anime, s'entête; les caprices de la veine l'irritent, le passionnent; la vue de l'argent le fascine, l'enfièvre; alors les mises grossissent, grossissent toujours. Au moment de mon apparition, et lorsque déjà l'on était rassuré à bord, les billets de 100 et même de 200 dollars volaient sur le tapis comme de misérables chiffons de papier. Jusque-là le planteur avait réussi à défendre ses écus. Un coup extraordinaire se présente. Ayant à parler le premier, le planteur couvre la mise et va 25 dollars en sus. A l'instant même le tout est vu

avec 100 dollars de plus. — 1,000 dollars de mises, dit le planteur. — Son adversaire se recueille quelques instants, sans rien perdre de son impassibilité. Pas un muscle de son visage, masque livide, ne tressaille. Son œil ardent et fixe est impénétrable. Enfin, après avoir consulté de nouveau ses cartes, il ouvre lentement un portefeuille et jette sur la table cinq billets de 1,000 dollars. — C'est étrange! murmure le planteur. L'enfer s'en mêle-t-il? Je ne puis reculer cependant. — Il fait appeler le capitaine. Regardez mes cartes, lui dit-il. Il me manque 1,000 dollars pour couvrir l'enjeu; voulez-vous me les prêter. — Certainement, répond le capitaine, les voici. — J'appelle! dit le planteur. — Son adversaire abat quatre as, et au même instant, allonge la main pour saisir les valeurs qui couvraient le tapis. — *Stop!* rugit le planteur; je ne me laisserai pas voler, car j'ai aussi quatre as. Et d'un coup de poignard lancé avec la rapidité de l'éclair, il lui cloue la main sur la table. Le *blackleg* s'était fabriqué un jeu très-adroitement, mais son tour ne lui réussit point. Forcé de lâcher l'argent, il dégage sa main tout ensanglantée et s'apprête à quitter le salon. — Je suis battu, mais je veux être damné si je ne me venge point! — On vous a infligé le châtiment que vous méritez, répond sévèrement le capitaine. Vous êtes un misérable fanfaron. A tort, peut-être, j'ai permis que votre partie se prolongeât, mais à l'avenir pareille chose n'arrivera plus à mon bord. J'ai un devoir à remplir et je le remplirai. Témoin de votre déloyauté et convaincu que vous avez voulu commettre lâchement un vol, vous serez arrêté et livré au premier juge que je rencontrerai sur mon passage...

Le *gambler* fut saisi par deux matelots, conduit dans l'entre-pont et gardé à vue.

— Moi aussi, capitaine, dit alors le planteur, j'ai un devoir à remplir : je jure qu'à l'avenir je ne toucherai plus un jeu de cartes, à moins que ce ne soit pour le jeter au feu...

Le père Tyédaure trouva, comme moi, que cette histoire n'était ni fort gaie, ni fort édifiante.

— Ces *gamblers* ont vraiment un aplomb césarien, dit le Béarnais.

— Tout à fait, ajouta Didebrune; ces Césars de la Bohême joueraient, sans scrupule, les corps de leur mère sur un tapis vert, exactement comme les autres jouent la fortune et l'honneur des nations sur des tas de cadavres.

Le père Tyédaure félicita M. Didebrune d'en avoir été quitte à si bon compte.

— J'ai été plus heureux qu'un de mes amis dans un voyage qu'il fit, l'été dernier, avec sa femme, à Saint-Louis. Il mâchait tranquillement sa chique sur le gaillard d'avant; sa moitié goûtait, dans le salon des dames, les mots agréments de la *rocking chair,* lorsque, Dieu sait par quelle cause, les bouilloires éclatent. Au bruit sinistre de l'explosion, la femme de mon ami sort des bras de sa berceuse, en poussant des cris d'épouvante. Qui a vu mon mari, demande-t-elle à tous les échos d'alentour, *my dear husband?* — Moi, madame, répond un Américain étendu sur le plancher et se tâtant les côtes. Je l'ai rencontré, à l'instant même, à une damnée hauteur, je vous assure : il montait en l'air, pendant que je descendais...

— Le pauvre homme! Est-il mort? s'empressa de demander le père Tyédaure.

— Oui.

— Et l'autre?

— Il vit, mais hélas! il n'a échappé à Charybde que pour choir en Scylla : il a épousé la veuve inconsolable de mon pauvre ami.

— Voilà bien une réflexion de célibataire, dit le père Tyédaure en souriant.

— Je n'ai pas, j'en conviens, l'honneur d'être marié, répondit Didebrune.

— Mais vous êtes jeune, vous vous marierez. Le mariage est chose respectable et sage. Dans ce pays, dans la forêt comme en ville, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Croyez-en mon expérience, une femme honnête est un trésor. Qui sait! le *gambler* dont vous parliez tout à l'heure serait peut-être un père de famille rangé, au lieu d'être un fieffé coquin, s'il avait eu à côté de lui une femme aimante et bonne, qui aurait modéré ses instincts et encouragé ses sentiments honnêtes.

— C'est possible : la vertu, de même que le bonheur n'est peut-être qu'une question d'équilibre...

— Mais je vous laisse, mes enfants, jaser à votre aise de toutes ces choses, dit le père Tyédaure. Moi, je vais reprendre tranquillement, avec Cerbère, le chemin de la ferme. Viens, mon bon chien.

Cerbère grogna en manière d'assentiment et promena sa langue vermeille sur la main de son maître.

— C'est bien, mon vieux camarade, reprit le père Tyédaure; nous nous comprenons.

Très-amateur de chiens, Didebrune fit de la taille imposante et de la beauté rare de Cerbère un éloge qui fut très-sensible au vieillard.

— Il a, répondit celui-ci, une tête à faire peur aux plus hardis ; mais quoique de force à affronter un lion, il n'abuse pas de ses dents. Il est brave et non méchant. Ai-je, par exemple, besoin d'un porc ? Je montre la bête à Cerbère, qui, prompt comme l'éclair, saute dessus, la renverse, la happe par l'oreille et l'arrête, n'importe son volume, sans lui faire le plus mince bobo. Ah ! oui-da, qu'il est beau mon chien ! Et attaché, et intelligent donc ! Une fois je m'étais amusé un peu trop longtemps dans ma grande pièce de maïs, je gagne une faiblesse et tombe sans connaissance. Combien de temps suis-je resté en cet état ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'en revenant à moi j'étais entouré de mes enfants en pleurs. Cerbère, couché à côté de moi, me léchait le visage. Il avait deviné que j'avais besoin de secours et il était retourné ventre à terre à la ferme, où à force de cris, de tiraillements, de gambades et de tours d'adresse, il avait réussi à faire comprendre à *nos gens* qu'il m'était survenu quelque chose et qu'on devait se presser d'accourir. Pauvre chienchien ! Bonne bête !

Le père Tyédaure passa la main caressante sur la robe fauve de Cerbère et partit en nous prévenant que la corne de la ferme nous annoncerait l'heure du souper.

VII

Alors Didebrune reprit :

— Le bon père a raison. L'homme qui gagne à la loterie une bonne femme honnête ne saurait l'estimer trop haut. Mais le mariage n'en est pas moins une très-

délicate affaire qui suppose une certaine vocation de la part de ceux qui s'y aventurent... Jusqu'ici je ne me suis senti de penchant prononcé que pour l'humble rôle de garçon. Il paraît que ma vocation, à moi, était de m'attacher à une maîtresse... Oui, messieurs, à une maîtresse, et quelle maîtresse?... Habituée à toutes mes fantaisies, à tous mes caprices, sérieux ou extravagants, explosifs comme des pétards, et qui feraient peut-être craquer l'enceinte mignonne d'un nid à deux, elle me permet d'aller où bon me semble, de croire ou de nier, de louer ou de critiquer, de soupirer mes espérances ou de bâiller mes ennuis... Et cette maîtresse — vous avez sans doute deviné son nom — c'est damoiselle Liberté. — Grâce à elle, continua lestement Didebrune, je me suis créé une existence légère. Je suis dans sa main comme une navette allant, venant, volant, bondissant d'un point à l'autre du nouveau monde. Vous vous en souvenez, mon cher Koulmy, nous avons fait ensemble quelques-unes de ces excursions savoureuses.

— Je satisfaisais tout simplement ma curiosité d'amateur. Mais vous, vous aviez un but. Journaliste, vous glaniez, et, du butin ainsi recueilli, tantôt au bord des lacs, tantôt sous les arbres de la forêt ou dans les villes, vous composiez des correspondances pour les lecteurs de votre gazette.

VIII

En dépit et peut-être à cause de ses excentricités, Didebrune m'intéressait. Je saisis l'occasion de lui dire

que j'étais flatté de voir un de mes compatriotes dans la presse américaine.

— Vraiment, il n'y a pas de quoi, répondit-il. Je ne suis qu'un pauvre soldat inaperçu dans la foule.

— Comment êtes-vous entré dans le journalisme?

— Par hasard. Ma vie est une longue et bizarre enfilade d'accidents. Je vous en citerai un seul. Il y a cinq ans, je me trouvais à la Nouvelle-Orléans. Triste, distrait et un peu découragé contre mon habitude, je parcourais la ville, sans but. J'arrive près du cimetière Saint-Louis et j'y entre. Il était désert. J'erre longtemps parmi les tombes du Père-Lachaise créole, songeant, hélas! aux vicissitudes des choses de ce bas monde et dévorant des yeux les inscriptions prétentieuses, simples ou touchantes, tracées sur des centaines de monuments somptueux et ornés de fleurs, que l'amour et la reconnaissance élèvent à la mémoire des morts. J'en cherche une qui puisse m'indiquer où reposent mon père et ma mère, tués par la fièvre jaune... Peines perdues! je ne découvre rien. Je n'étais qu'un enfant lorsque je devins orphelin : personne ne songea à rappeler, par une inscription pieuse, la place où furent enterrés mes parents... N'allez pas croire cependant que la pitié m'ait fait défaut. Non! la bienveillance et la générosité sont des vertus créoles. Tous les jours, que dis-je? toutes les heures de ma vie, je pense aux nobles cœurs qui sont venus à moi dans ma misère!... Mais rentrons dans le cimetière, continua Didebrune en exhalant un de ces bruyants soupirs qui dégonflent les cœurs rebelles aux longs attendrissements. Je restai longtemps abîmé dans mes rêveries... J'étais entré peineux comme un saule pleureur; je sortis pavoisé de crêpes noirs... Ma tris-

tesse persistait. En revenant en ville, je rencontrai un jeune chasseur, qui en me reconnaissant vint à moi et m'amena vers la cyprière. Il m'était très-sympathique, je lui rendis compte de l'emploi que je venais de faire de mon temps. Cette confession me soulagea, car le jeune chasseur m'avait écouté avec attention — précisément comme vous à cette heure, mon cher Koulmy, fit Didebrune avec un sourire ému. — Après un moment de silence :

— Ne renouvelez pas trop souvent ces visites, me dit-il. Nous tenons au passé par une infinité de fils, souvent douloureux, dont il n'est pas toujours en notre pouvoir de nous détacher. Mais à votre âge, sans être insensible aux souvenirs, c'est vers l'avenir qu'il faut tourner les yeux, c'est vers un but sérieux qu'il faut ramer.

— Que voulez-vous? j'ai beau m'interroger et je me heurte invariablement à cette conclusion : je ne suis bon à rien. *Chacun à son gibbier,* dit Montaigne. Mon gibier, à moi, a été jusqu'ici une vie imprévoyante, composée de pièces et de morceaux mal cousus.

— Qui veut peut et qui peut doit, répondit mon jeune et sentencieux chasseur. Il faut vous caser. Qu'avez-vous fait depuis deux ans, en dehors de vos courses un peu déréglées?

Je n'avais rien fait qui valût. J'avais mordu à beaucoup de choses, sans avoir rien trouvé de mon goût. Je m'accusai d'avoir rempli de mauvais vers les colonnes de plusieurs journaux, et déserté souvent mes ombreuses et giboyeuses solitudes pour me mêler aux luttes politiques.

— Attendez donc, dit-il. Oui, je me rappelle qu'autre-

fois vous aimiez la poésie et que vous professiez une estime chaleureuse pour la démocratie américaine. Savez-vous qu'il y a là toute une révélation? Tenez, prenez ce fusil (son fusil de chasse) et abattez le coq d'Inde qui glougloute là-haut sur ce chêne vert... Bien... Maintenant arrachez à son aile une plume et taillez-la.

— Pour en faire quoi, bon Dieu? demandai-je.

— Une plume de combat.

— Quelle plaisanterie ?

— En bûchant, on devient bûcheron : faites-vous journaliste.

Je répondis à cette idée par un éclat de rire. Mon interlocuteur, lui, tint bon et fut si pressant, que huit jours plus tard j'étais rédacteur d'un journal démocrate.

Il faut du grain en magasin pour alimenter un journal, et je n'avais que du *son*. J'allais, peut-être, jeter ma plume au vent, lorsque mon jeune chasseur de la cyprière revint me voir. Témoin de mes ennuis, il s'ingénia à me réconforter. Il me dit : A défaut de science, ayez un symbole. Si vous ne pouvez être une lumière, soyez un drapeau et un aiguillon : un drapeau pour indiquer aux esprits flottants, mais sincères, la voie des principes; un aiguillon, pour stimuler l'élan des hommes de bon vouloir et de dévouement. — Puis il me fit cadeau d'un petit volume dans lequel se trouvaient la Constitution fédérale commentée, la Déclaration de l'indépendance, les chartes des divers États. Ce volume renfermait aussi les doctrines et les opinions politiques des hommes les plus considérables de la révolution américaine. Après le départ de mon jeune chasseur, j'ouvris le volume, je le parcourus, le lus maintes fois et je me sentis réchauffé, fortifié. A la dernière page, je découvris

une note manuscrite, bien laconique, mais qui me produisit l'effet d'une petite lampe qui s'allumerait sous le nez d'un voyageur pataugeant la nuit dans une forêt sombre.

— Que contenait-elle donc? demandai-je.

— Voyez vous-même, car le volume qui la renferme ne me quitte jamais.

Haudestan s'empara du livre et lut :

« L'Honneur est le bien du pauvre. Défendez votre bien sans broncher, toujours, partout.

» La Liberté est de droit divin, pour les peuples comme pour les hommes. Servez-la avec la foi opiniâtre d'un sectaire.

» La Justice est véritablement la religion souveraine de l'humanité. Aimez-la avec enthousiasme et pratiquez-la envers tous — amis, adversaires ou ennemis — avec l'inflexibilité d'un niveau d'acier.

» Faites-vous de ces règles une boussole, et marchez droit devant votre conscience.

» KOULMY. »

— Comment! s'écria Haudestan, le chasseur de la cyprière, c'était Koulmy?... j'aurais dû m'en douter. Comme le sage de Diderot, cet intrus se montre toujours avec le mauvais temps : c'est sa saison. Mais, dis-moi donc, Koulmy, puisque tu as armé M. Didebrune chevalier de la presse, pourquoi diable, en lui conférant les insignes de l'ordre, avoir pris une plume de dindon plutôt que toute autre plume... plutôt qu'une plume d'aigle, par exemple?

— Pour divers motifs : parce que l'aigle n'est pas plus mon oiseau que le voleur des grands chemins n'est mon homme; parce que le dindon, oiseau modeste,

utile et justement prisé, est un oiseau indigène de l'Amérique, tandis que l'aigle, aventurier brutal, ne s'est guère signalé que par des rapines ténébreuses et des massacres éclatants...

— Et enfin, interrompit gaiement Didebrune, parce qu'avec une plume de dindon un écrivain peut, à la rigueur, monter au Capitole et faire *l'oie*, n'est-ce pas?

— Une plume de dindon sincère, *imployable*, peut certes acquérir de l'autorité : j'en prends à témoin la vôtre.

IX

Didebrune s'inclina bien bas pour esquiver ce qu'il appelait le pavé courtois, mais trop lourd de Koulmy. Il convint cependant que s'il n'avait pas exercé une influence étendue, il avait du moins eu le bonheur de se faire des amitiés précieuses dans son parti...

— Ajoutez donc : et dans le parti adverse, interrompit brusquement le Béarnais. Marchand vulgaire, l'aune en usage dans mon comptoir ne me donne pas le droit de mesurer les titres d'un écrivain quelconque; mais l'enquête toute fraîche que je me suis permis de faire sur vos faits et gestes, m'autorise à dire que vous n'avez pas assez courbé la tête sous le propos élogieux de Koulmy. Quoi ! pauvre enfant du peuple, élevé à l'école du pain noir, inconnu et poussé par je ne sais quel souffle du désert, vous venez prendre position dans la presse militante; vous vous dites : les hommes sont d'argile et passent; les principes sont de granit et res-

tent : appuyons-nous sur les principes. Et, armé de ce bâton, vous vous mettez en voyage et vous vous lancez dans la mêlée. Le parti démocrate vous apprécie d'autant plus qu'il profite de votre travail de propagande. Mais il oublie qu'un brave soldat mérite autre chose que de stériles mamours. Et vous, si ardent au jour de bataille, vous vous tenez coi le jour du triomphe et du partage... Étonnés de ce déni de justice, vos adversaires, témoins et quelque peu victimes de votre polémique, se concertent pour vous donner un témoignage d'estime. L'un d'eux, le docteur A. L....., votre ami, propose de vous céder en toute propriété un matériel complet d'imprimerie, si vous consentez à prendre la direction de leur journal. Le docteur, esprit brillant, cœur de lion, suppose, avec raison, que sur certains points de doctrine, vous ne partagerez pas sa manière de voir. Que fait-il? Pour lever vos scrupules à l'égard de vous-même, pour vous mettre à l'aise à l'égard du public, il prend l'engagement de rédiger et de signer ce que vos antécédents vous répugneraient d'avouer... Cette perspective et ce magnifique pont d'or vous ont tenté, peut-être? Oh! que non : vous refusez résolûment l'offre de vos amis les ennemis, sous prétexte que le bien des biens, c'est... l'estime de soi-même!... — Ce n'est pas tout! Un jour, la question du Texas s'agite. Le Texas s'est séparé du Mexique; il a conquis son indépendance par la force des armes, et son existence comme nation est reconnue, légitimée par les grandes puissances de l'Europe, aussi bien que par les États-Unis. Il demande et obtient son annexion à la confédération américaine. Mais voilà que le Mexique s'avise de regretter le joyau que la révolution et les

traités ont détaché de son écrin, et il s'en va-t-en guerre pour le repêcher. Vous voyez là une violation brutale des droits les plus sacrés, et vous vous faites soldat; vous entrez allègrement en campagne, résolu à donner votre sang, votre vie, non-seulement pour aller contempler les yeux de diamant des madones de Mexico, mais encore pour montrer que le bras de l'homme d'honneur doit être toujours l'auxiliaire, le ferme soutien de sa raison, de sa conscience... Dites, tout cela a-t-il le sens commun? En continuant d'agir ainsi, vous vous créerez, peut-être, des relations flatteuses, mais vous ne ferez pas d'argent : vous passerez aux yeux du plus grand nombre pour un homme peu sérieux, un cerveau percé, voué à l'éternel régime de la vache enragée...

— Eh! qu'importe, répondit Didebrune avec un sourire un peu voilé. La pauvreté et moi, nous nous connaissons. Ne dites pas trop de mal de ma vieille compagne! Si elle m'a coûté des peines, je lui dois des joies bien saines. Tu as faim, tu as froid, ton lit est dur, m'a-t-elle dit souvent; mais pour lutter contre les tiraillements d'estomac et les morsures de la bise, tu as la jeunesse, la force, la santé. Tu n'as donc pas le droit de te plaindre. Courage! Un homme n'est réellement pauvre que lorsqu'il souffre de tiraillements de conscience.

— Allons! je vois bien qu'il faudra vous abandonner à votre folle étoile, reprit le Béarnais en donnant une grosse poignée de main à Didebrune... Après cela, celui qui prend pour guide cette étoile-là n'est peut-être pas plus à plaindre que l'abeille en quête de son miel.

Haudestan se montra, comme on le voit, d'assez bonne

composition envers Didebrune, le journaliste. Il n'en fut pas de même à l'égard des journaux. Il vit dans la plupart d'entre eux des machines de faussetés et de calomnies. Qui ne connaît, dit-il, les plaintes que leur dévergondage et leurs violences ont arrachées à une foule d'hommes d'État marquants? Que le ciel me garde de médire de la presse! les écrivains capables et dignes en font un noble instrument de progrès; mais les intrigants et les hâbleurs, abusant de sa liberté, la ravalent au rang d'une loge de harengère.

— La presse américaine n'est pas irréprochable, répliqua Didebrune. Elle use de sa liberté avec l'énergie, parfois un peu désordonnée, du tempérament qui lui est propre. Sans doute, parmi la multitude d'écrivains dont le talent et la dignité ne sont dépassés nulle part, il y a des enfants perdus, sans frein... Mais partout le journalisme compte de ces enfants-là!... Dans les pays despotiques où tous ses mouvements sont réglés, la presse est-elle plus honnête, plus modérée que là où rien ne la gêne? L'autorité et ses agents dorment en paix : la presse leur obéit sans leur faire sentir son brûlant aiguillon. Elle approuve, elle glorifie avec une condescendance servile, avec une lâcheté intrépide, tous les actes du maître, soit qu'il viole le droit individuel et se joue du droit collectif, soit qu'il formule en deux mots tout l'art de gouverner : terrifier, corrompre... Elle n'a pour lui que de l'encens et des fleurs. — Mais qu'une conscience s'éveille et s'avise de rappeler, même timidement, le pouvoir à la pudeur... sur-le-champ la presse crache son frein et, comme une meute docile, quitte ses habitudes révérencieuses pour se ruer sur cette conscience, qu'elle provoque, insulte, dénonce

et livre garrottée, meurtrie à la vindicte du maître.

— Et c'est logique, dit Koulmy : il ne peut y avoir de moralité et de justice là où il n'y a pas de liberté.

— Il est clair que cette presse-là fait un métier dont rougirait le plus canaille des valets, mais il faut bien vivre ! ricana le Béarnais.

— On se fait casseur de pierres plutôt que souteneur de mauvais lieux, riposta Didebrune. Si les journalistes américains se rendent parfois coupables d'excès que je blâme, chez eux du moins, les attaques licencieuses et les agressions violentes envers les personnes n'excluent point le respect des institutions sociales, ni l'amour de la libre patrie. Tous, à l'occasion, mourraient pour sauver la république.

— Tous les honnêtes gens, dit Koulmy, sont unanimes à condamner les excès des journaux. Personne, cependant, ne songe à imputer à la liberté de la presse des écarts de passions inhérentes à la nature humaine. Aussi, aucun homme d'État sérieux, même pendant les années si orageuses de la période révolutionnaire, n'a jamais eu l'idée de restreindre cette liberté autrement que par des lois répressives de la diffamation. On ne peut, en effet, imaginer d'autres restrictions chez un peuple qui sait à peine les noms du passe-port et du port d'armes ; chez un peuple qui d'un bout à l'autre de son territoire n'admet point d'obstacle à la libre circulation des produits matériels et aux fécondes semailles de l'instruction publique. Les Américains se garderont bien de toucher au faisceau de leurs libertés. Ils savent que

> Même les bœufs sous le poids du joug geignent
> Et les oiseaux dans la cage se plaignent.

Jefferson qui, plus que tout autre peut-être, a été en butte aux attaques de la presse, a dit : Si l'on me donnait à choisir entre un gouvernement sans journaux et des journaux sans gouvernement, c'est à cette dernière situation que sans hésiter je donnerais la préférence.

Pour instruire le peuple, Jefferson voulait à côté d'un vaste régime d'éducation publique, l'action des journaux s'étendant à toute la masse.

Franklin considérait la liberté des journaux comme un droit sacré, inviolable. Il la désirait entière, illimitée. Seulement le fin Bonhomme, pour ne pas paraître trop exigeant, invoquait comme corollaire la liberté du bâton. L'opinion de Franklin était et restera l'expression des sentiments du peuple américain à l'endroit de la presse. La liberté de la presse, pas plus que l'air, que le soleil, que la conscience, ne doit être entravée. Son prestige moral, sa force d'expansion, la puissance de sa critique enseignante, vulgarisatrice, elle puise tout dans sa liberté. Il semble que c'est d'elle que la Boëtie a dit : « C'est un bien si grand, si » plaisant, qu'elle perdue, tous les maux qui viennent » à la file et les biens mêmes qui demeurent après elle, » perdent entièrement leur goust et leur saveur. »

La corne de la ferme, donnant le signal du souper, coupa la parole à Koulmy.

— Tant mieux, dit Haudestan ; des signes non équivoques m'annoncent le commencement de la faim. Je ne rentrerai cependant pas, M. Didebrune, sans vous demander le nom de votre journal.

— Il se nomme LA CLOCHE, titre un peu bruyant et que son origine seule peut faire excuser. La cloche qui

convia le peuple à venir entendre la lecture de la *Déclaration de l'Indépendance* se trouve encore à Philadelphie. On y conserve pieusement cette relique révolutionnaire, sur laquelle sont gravés ces mots : *Proclame la liberté à toute la terre et à tous les peuples.* J'ai désiré la rappeler par une modeste image à la mémoire de mes lecteurs.

— Et vous avez été bien inspiré, dit Koulmy. Franklin regrettait que les États-Unis eussent choisi l'aigle à tête blanche au lieu du dindon comme emblème de leur république. Moi, je n'aurais voulu ni de l'aigle ni du dindon ; j'aurais adopté la vieille cloche de Philadelphie.

— Moi, fit le Béarnais, c'est au dindon, fût-il bourré d'ortolans truffés, que, pour le quart d'heure, je donnerais la préférence.

X

Nous trouvâmes à la ferme, à côté d'un souper frugal, un numéro de la gazette du *Floyd County,* qui se publie à New-Albany. Didebrune y jeta un coup d'œil et lut : « Samedi 26 août, *Grand Barbecue* (prononcez *Barbikiou*) démocratique à Corydon. On y entendra M. Robert Owen, candidat pour une place de membre du Congrès.

» Camp-meeting méthodiste près d'Elisabethtown. »

— J'avais en vue une partie de chasse pour demain, dit Koulmy, mais Haudestan qui n'est pas chasseur aimera mieux peut-être voir ces meetings.

Haudestan répondit affirmativement, et Koulmy se chargea de faire seller nos chevaux de bonne heure.

Le meeting démocratique avait lieu dans une vaste prairie, à une portée de carabine de Corydon, où plusieurs milliers de personnes, mosaïque ondoyante d'hommes, de femmes et d'enfants, nous avaient devancés. Chevaux et voitures, en grand nombre, qui avaient amené tout ce monde, étaient rangés à la lisière de la forêt.

Vers le même point, on voyait d'immenses tables improvisées à l'aide de planches et de supports grossiers, tandis qu'en divers endroits, des quartiers de bœuf, des veaux et des moutons tout entiers rôtissaient à la broche au-dessus de larges brasiers pétillant dans des fosses creusées en terre.

A la vue de ces préparatifs, Haudestan demanda si nous allions assister à quelque gueuleton pantagruélique.

Didebrune nous apprit que dans toutes les circonstances analogues, deux ou trois citoyens zélés s'entendaient pour offrir un *lunch* monstre à leurs coréligionnaires politiques.

Quelques orateurs se succèdent à la tribune et sont applaudis : ils prêchent des convertis.

— M. Owen ! crie-t-on de toutes parts.

Et M. Owen s'avance. Il peut avoir de 35 à 40 ans. Il n'est pas beau, au contraire ; mais il a de la distinction : front découvert, regard vif, bouche fine, physionomie mobile et bienveillante.

Après avoir adressé à son auditoire quelques paroles courtoises, il aborde l'objet du meeting ; il pose sa candidature, qu'il appuie d'une profession de foi démocra-

tique nette, radicale. Il expose en termes clairs, élevés, les principes qui doivent guider son parti dans les questions du tarif, du crédit, des rapports internationaux, de la répartition des terres publiques, de l'éducation; et dans sa péroraison, il s'attaque, au nom même de ces principes, au parti qui se montre hostile aux étrangers. Alors de ses lèvres ironiques jaillissent des traits acérés, pénétrants.

— C'est bien le discours d'un étranger, s'écrie une voix partie de la foule.

On se contente de huer l'interrupteur, qui, du reste, évite de se mettre en évidence.

Au même instant, Didebrune et Koulmy vont à M. Owen et lui serrent la main. Cent autres personnes imitent mes amis.

M. Owen demande à répondre quelques mots au gentleman qui l'a apostrophé, mais en définitive il prononce un éloquent discours dont malheureusement il m'est impossible de donner même un faible aperçu. Il dit en terminant : « J'avais 18 ans à peine lorsque je quittai la monarchie britannique pour venir sur ces rives. Si mon expatriation fut un crime, ce crime fut commis par les plus sages et les meilleurs; ce fut le crime des Pères Pèlerins eux-mêmes. J'ai fixé ma demeure dans l'Ouest de votre république, qui est devenue ma patrie adoptive. Pour ma nouvelle patrie, j'ai, de propos délibéré, renoncé à tous les souverains de la terre. Je l'aime ardemment : pour elle, je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, car à mes yeux, elle est la terre de la liberté et de la vaillance!

Des hourras formidables accueillent ces paroles. M. Owen continue :

« Concitoyens ! quand pour la première fois j'entrai dans la salle du Congrès, à Washington, je vis deux portraits, les deux seuls qui ornassent la salle. L'un est celui du père de cette contrée, son nom vous le connaissez : il brille d'un éclat incomparable dans l'histoire de l'humanité. L'autre, quel est-il ? c'est celui du sage, du vénérable Lafayette. Que fait donc là ce portrait ? Pourquoi ne l'abat-on point ? C'est celui d'un étranger !... Mais, vous tous qui m'écoutez, dites-moi : l'homme qui spontanément, par amour de la liberté et des institutions américaines, vient demander à l'Union un asile tutélaire, n'est-il pas plus Américain que celui qui, comme mon honorable interrupteur, naît, par hasard, sur votre sol ? »

M. Owen descend de la tribune au milieu d'une tempête de hourras. Haudestan gagne des ampoules à force d'applaudir (1).

(1) Plus tard, je me suis souvenu de M. Owen, lorsqu'un de mes meilleurs amis des Attakapas, Alcibiade de Blanc, vrai Bayard tribunitien, jeta ces brûlantes paroles à la face des *Knownothings* du Sud :

« Regardez à deux pas derrière vous, quel est celui que vous frappez, si ce n'est pas votre père, c'est le père de votre père, c'est votre race... La république américaine doit à des étrangers une part de sa grandeur. Pour votre indépendance leur sang a coulé ; pour venger votre honneur outragé, ce sang a coulé sur le sol même que vous foulez aux pieds et dans les plaines du Mexique. Toujours ils ont répondu à l'appel de la patrie en danger. Sans eux, auriez-vous des villes florissantes, là où naguère encore le voyageur inquiet ne trouvait pas de trace humaine et mêlait ses pas aux pistes des tigres de la forêt ? Concitoyens ! formons un parti, — non un parti sectionnel, exclusif, mais le parti des défenseurs de la Constitution américaine. Formons à

Les discours terminés, le *lunch* commence. D'énormes plats de viande et des monceaux de pain couvrent les tables. Chaque convive dispose d'une assiette, d'un couteau et d'une fourchette dont il use à sa guise. De nombreux seaux de vin circulant à la ronde, sont vidés et remplis maintes fois avec un entrain, un accord parfaits.

Les femmes et les enfants prennent grand plaisir à cette fête patriotique. Les mères montrent avec orgueil à leurs enfants le drapeau étoilé qui flotte aux extrémités de chaque table. Elles semblent leur dire : Cette bannière est l'emblème de la patrie. Enfants, souriez à ses fraiches couleurs. Hommes, vous l'aimerez, comme l'ont aimée vos pères, d'un amour jaloux.

Didebrune et Koulmy disent adieu à M. Owen; après quoi nous remontons à cheval pour nous rendre au camp-meeting méthodiste.

XI

Koulmy, très-familiarisé avec les parages que nous avions à traverser, nous fit quitter souvent chemins et sentiers pour profiter des ombres de la forêt.

Pendant le trajet, il nous apprit que l'orateur qui ve-

la Constitution un rempart de nos cœurs. Choisissez-vous des chefs intelligents, pleins de fermeté, capables d'écraser sous leurs vaillants talons la tête hideuse de l'arbitraire et du désordre. Si vous ne faites pas cela, vous verrez se détacher une à une et s'éteindre, dans le sang et dans les cendres, chacune des étoiles qui brillent au drapeau de la république. »

nait de solliciter les suffrages des démocrates du Floyd County jouissait d'une grande fortune personnelle et d'une honorabilité bien établie ; qu'il était le fils du célèbre utopiste Robert Owen, fondateur de la colonie de New-Harmony, dans l'Indiana, et qui, malgré ses insuccès, occupera, comme Fourier, une place d'honneur parmi les meilleurs et les plus éminents champions du progrès.

— Si vous étiez électeur, voteriez-vous pour lui? me demanda Didebrune.

Je répondis affirmativement.

— Et moi aussi, dit Haudestan. M. Owen m'a l'air de n'avoir rien de commun avec cette race de hâbleurs politiques qui se font de leur langue des appeaux, de leurs bottes éculées des échasses et de leur conscience un tremplin pour sauter sur les grasses positions.

Didebrune prétendit que les hommes de cette espèce étaient moins nombreux aux États-Unis qu'ailleurs, parce qu'il y a peu de grasses positions.

— Cependant, reprit Haudestan, le Bonhomme Richard, — le même qui cumula l'emploi de fabricant d'almanachs avec la spécialité de subtiliser la foudre aux nuages et le sceptre aux tyrans, — a dit *que les partis n'ont généralement d'autre but que leur intérêt.* Ce qui était vrai du temps de Franklin, aurait-il cessé de l'être aujourd'hui ? J'en doute. A mon avis, le tapage des partis annonce plus d'appétits et d'égoïsme que de vues désintéressées. Les hommes qui sacrifient à la passion du bien public sont clair-semés. L'ignorance présomptueuse, la vanité remuante et l'hypocrisie rapace composent le bagage de la plupart des ambitieux.

— Ici ces ambitieux seraient déçus, répliqua Dide-

brune. Les écumeurs de popularité et d'écus ressembleraient fort à des canards qui se disputeraient un coin de mare à côté de fleuves et de lacs infinis, où ils pourraient barboter et s'ébaudir à l'aise. Les fonctions sont si instables et relativement si peu rétribuées, qu'on est autorisé à dire que celui qui occupe une charge publique est censé l'avoir acceptée, moins dans son intérêt propre qu'en vue des services qu'il se croit en état de rendre. Il serait dérisoire de supposer, par exemple, que l'on puisse convoiter la présidence pour les avantages pécuniaires qui y sont attachés. Une liste civile de 25,000 dollars (125,000 francs) pour tout butin, est une bagatelle par rapport au gain annuel de certains boutiquiers. Les présidents qui ont de la fortune dépensent une partie de leurs revenus. Les autres, comme Jefferson et Monroe, se retirent pauvres, endettés. Et ils ne murmurent pas contre la position qui leur est faite; ils ne pensent pas en avoir le droit.

— Parce que, dit Koulmy, là où la patrie appartient à tous, où chaque citoyen représente effectivement une portion de la souveraineté nationale, tout homme est débiteur envers son pays d'une part proportionnelle des talents et des vertus qu'il tient de la nature et des circonstances qui l'ont favorisé.

— C'est égal, insista Haudestan, je me demande toujours comment il se fait que la politique aux États-Unis ait de si chauds partisans. Que leur rapporte-t-elle?

— On te l'a dit : la satisfaction d'acquitter une dette patriotique.

— Elle leur rapporte, par-dessus le marché, des soucis fiévreux, des rivalités ardentes, l'encens nauséabond ou les aboiements d'une certaine presse, des

sacrifices extrêmes et puis... l'oubli! Voyez plutôt Henri Clay, ce noble esprit. Il a eu beau servir son pays et l'honorer par son éloquence, cela n'a pas empêché la démocratie de le sacrifier.

— C'est vrai, répliqua Didebrune, la démocratie a été sévère pour Henri Clay. Moi-même, petit, j'ai combattu ce géant. Je l'ai fait, bien entendu, avec tout le respect que doit inspirer un homme portant au front l'auréole du génie. Jamais je ne me suis fait l'écho des sourdes rumeurs qui ont eu pour but d'entacher sa vie privée. La vie privée n'est justiciable que de la morale. Quant à la vie de l'homme public, c'est-à-dire ses principes, ses tendances, ses actes, c'est différent : elle est du ressort de la conscience collective, dont la presse est le principal organe. La presse démocratique a-t-elle été injuste, et, comme on l'a dit, ingrate envers Henri Clay? Pour mon compte j'affirme que non. Le grand orateur, *le Mirabeau de Washington,* a été trois fois le candidat du parti whig à la présidence, et il a échoué trois fois. Pourquoi?...

— Demandez-le à Aristide, murmura Haudestan, il vous répondra par la plèbe d'Athènes.

— Je le demande à la démocratie américaine, et elle me répond qu'en refusant la présidence à H. Clay, elle a voulu donner au monde une haute leçon de probité politique. Jusqu'en 1825, H. Clay avait professé les doctrines démocratiques les plus avancées. Lorsque expira le terme de la présidence de Monroe, Clay se présenta, comme candidat, en même temps que Crawford, le général Jackson et John Quincy Adams. Cédant à je ne sais quel fatal mobile, Clay passa subitement dans les rangs du parti whig, se coalisa avec

Adams, et par son influence il assura l'élection de celui-ci. Pour récompense, la nouvelle administration lui offrit le portefeuille du secrétariat d'État des affaires étrangères, qu'il accepta. Le parti démocrate fut vaincu momentanément et perdit l'une de ses plus éclatantes individualités; mais le blason de Henri Clay, le renégat, subit une atteinte ineffaçable,

Parce qu'il survivait à sa gloire abattue
Et qu'il avait brisé lui-même sa statue
Sur son sublime piédestal,

comme l'a dit Alexandre Barde, mon ami, un fier poëte. Voilà pourquoi le peuple n'a jamais pardonné au tribun à double face sa défection ténébreuse.

— Quand un peuple s'éprend d'une idée, dit Koulmy, il est susceptible et se montre parfois rigide jusqu'au sacrifice. La jalousie est la compagne ordinaire d'un violent amour. Malheur aux peuples qui laissent s'attiédir en eux la passion des principes! Ils se condamnent à devenir la proie des sceptiques et des ambitieux avides. Si le peuple américain se montre d'une dureté parfois cruelle envers ceux dont il se défie, à qui le crime?... Franklin, de son propre aveu, n'était qu'un mauvais orateur, jamais éloquent, sujet à beaucoup d'hésitations dans le choix des mots, à peine correct. Washington, ce caractère sublime, Washington était peut-être encore moins orateur que Franklin; et cependant de quel respect, de quelle vénération, de quel amour les noms de ces hommes ne sont-ils pas universellement entourés? Leur renommée s'accroît sans cesse : la malveillance, l'envie même n'osent y toucher. Ah! c'est que, voyez-vous, il y a une chose plus grande que le génie de la

parole et les flammes de l'éloquence : c'est la probité, c'est la majesté de la vertu. *Honesty is the best policy.*

XII

Ainsi devisant, nous arrivâmes au lieu du meeting méthodiste.

Comme on le sait, les camps-meetings sont des réunions instituées à seule fin de réchauffer le zèle des sectaires et de revivifier leur foi par des prières en commun, des sermons et des conférences, qui durent ordinairement plusieurs jours et plusieurs nuits, sans interruption.

Le camp méthodiste avait été établi en pleine forêt, sur un point herbeux, moussu, dépourvu de broussailles, à l'ombre d'arbres très-hauts, très-espacés, mais si luxuriants qu'ils étaient impénétrables aux rayons du soleil.

Plusieurs centaines de personnes de tout sexe, de tout âge et de toutes couleurs (l'Indiana est un État libre) composaient l'assemblée. Des chevaux, des wagons couverts, des calèches, des tentes et des lits improvisés formaient cercle autour de l'emplacement destiné aux prêches et aux prières.

A notre arrivée, un prédicateur était en chaire. Cet énergumène parlait sur le même ton d'amour et de charité, d'enfer et de paradis, de Dieu et du Diable. Son auditoire, qui était monté à son diapason, se livrait à toutes sortes de démonstrations extravagantes. Lord

God ! vociféraient les hommes... Alleluia ! L'Esprit-Saint opère ! exclamaient les femmes.

Quand le prédicateur descendit de la chaire, une femme, pâle, échevelée, s'élança vers lui.

— Lord God ! Hosanna ! murmura la foule.

— Je vois le Seigneur, mon doux Seigneur. Oh ! conduisez-moi vers lui, mon père ! cria la femme.

Le prédicateur se recueille ; il attire à lui cette femme, la regarde fixement avec des yeux étincelants et lui impose les mains sur le front, en invoquant le Saint-Esprit. Après quelques autres attouchements pieux, la crisiaque gémit, s'agite et se pâme, en s'écriant : Le Saint-Esprit opère ! Je vois la face glorieuse de mon doux Seigneur ! Alleluia !

— Alleluia ! répète bruyamment la foule.

Immédiatement après, la même femme allait s'asseoir sous un arbre à côté d'un monsieur à l'encolure béate, servile, — son frère en religion, son Narcisse peut-être.

— Cette dévote m'intéresse, dit mon compatriote Didebrune. Elle ne jongle, ma foi, pas mal. C'est quelque Sarah Goose dont les Révérends exploitent les délires hystériques. Elle est certainement bête à faire rougir une oie sauvage ; mais elle doit savoir lire couramment dans les cartes, tirer la bonne aventure, interpréter les songes et voir ce qui se passe non-seulement sur la terre, mais au Ciel, parmi les morts..... Tenez, je gage qu'en cherchant, on découvrirait que le caractère et l'existence de cette hardie poseuse se traduisent par : sottise bouffonne, vanité envieuse, langue vipérine, hypocrisies turbulentes, aventures ténébreuses, culbutes limpides. On ferait œuvre très-édi-

fiante en arrachant à ces drôlesses de chouettes leurs plumes menteuses d'oiseau de paradis. J'y songerai.....

Haudestan et Didebrune, que ces scènes égayaient très-fort, nous quittèrent pour voltiger plus à l'aise. Je restai auprès de Koulmy, qui conservait le plus grand sérieux. Son attitude et peut-être aussi son costume de mérinos noir avaient sans doute intrigué les prédicateurs, car un méthodiste, gaillard de six pieds de haut et les joues gonflées par une chique, l'aborda en ces termes :

— Gentleman, venez-vous ici pour discuter?

— Moi! Pas le moins du monde, répondit Koulmy.

— N'êtes-vous pas un curé catholique?

— Non.

— A quelle Église appartenez-vous donc?

— Vous allez en juger. L'autre jour, je m'imaginai que j'étais mort et que je passais dans l'autre monde. Ne connaissant pas ce pays, je marche, marche pendant longtemps, au hasard. Très-fatigué, j'arrive près d'une porte et je m'assieds. Quelle chance! c'était la porte du paradis. Elle était assiégée par une foule de gens, divisés en groupes qui se toisaient d'un mauvais œil. Qu'est-ce que cela? pensai-je. S'ils continuent à se dévisager ainsi, ils finiront par se prendre aux cheveux. Un vieillard de figure honnête parut : c'était saint Pierre. Que voulez-vous? leur demanda-t-il. — Nous voulons entrer au paradis, crièrent-ils tous à la fois. — Vous êtes tous appelés et vous serez tous casés, c'est convenu. Dieu est miséricordieux. Mais patience, dit saint Pierre; j'ai dû prendre quelques dispositions dans votre intérêt même. Vous avez pendant toute votre vie sur la terre usé becs et ongles à vous mordre, à vous

égratigner, à vous déchirer; cela ne me regarde pas. Mais ce qui me regarde, c'est la police de céans. En conséquence, mes bons, afin de vous empêcher de troubler la paix qui doit régner ici, j'ai fait établir des cellules où les catholiques romains habiteront ensemble, les quakers ensemble, les méthodistes ensemble, les anabaptistes ensemble, les juifs ensemble, et ainsi de suite pour toutes les autres sectes...

A l'appel de saint Pierre, les sectes défilèrent séparément et en silence, mais furieuses, pour se rendre à leur cellule respective.

Lorsque saint Pierre, qui riait comme un bossu, eut fermé la porte sur le dernier groupe, il vint à moi et me demanda pourquoi je n'avais pas suivi les autres. Je répondis que j'étais étranger aux sectes qui venaient d'être mises sous clef.

— Comment! fit saint Pierre contrarié, encore une nouvelle Église! Ah! mais, ça n'en finira donc pas! Avez-vous un *credo?*

— Le voici en deux mots : Justice, solidarité.

— Quels sont les prêtres de cette croyance?

— Ce sont les grands cœurs, les génies inspirés qui, pour pacifier, unir, *relier* l'humanité, ont contribué à développer dans son sein les sentiments du beau, du bien, du vrai.

— Entrez, entrez, dit saint Pierre. J'ai une place réservée pour les croyants de cette espèce... Mais chut! ne parlez pas trop haut, car les enragés dont je viens de me débarrasser, seraient capables d'enfoncer les portes de leurs cages et, pour la première fois de leur vie, de s'entendre afin de vous chercher noise.

Le méthodiste, qui avait écouté Koulmy sans se déri-

der, se borna à répondre : *Well,* gentleman, je vois avec plaisir que vous êtes dans les meilleurs termes avec saint Pierre. Mais vous ne connaissez pas ce vieillard ; ne soyez pas surpris si tout à l'heure nos *preachers* lui prêtent un langage diamétralement opposé à celui qu'il vous a tenu. ... Les gros bataillons gagnent les batailles et les majorités font la loi. Nous sommes nombreux et nous grandissons tous les jours. Ce que vous auriez de mieux à faire, ce serait de vous joindre à nous. Venez communier dans nos saintes assemblées, qui moissonnent avec succès dans le royaume de Dieu pour le salut des âmes...

Koulmy allait répondre, lorsque le Béarnais et Didebrune reparurent. Haudestan avait l'air tout ahuri. Venez, j'ai à vous parler, dit-il. — Nous le suivîmes.

— Vous vous rappelez Thomas Gredinett ?

— Serait-il ici ?

— Oui, là-bas, courant je ne sais où.

— Explique-toi.

— L'ayant remarqué tantôt, errant comme un fantôme, j'eus la curiosité de le guetter pour savoir ce qui l'amenait ici. Un jeune homme, sorte d'Hercule d'assez bonne mine, l'aborda familièrement et lui demanda depuis quand il était ici. — Depuis hier soir, répondit Thomas. Et toi ? — J'ai amené ma sœur au camp, il y a deux jours, et immédiatement je suis retourné à New-Albany, d'où j'arrive. — Ta sœur, m'a-t-on dit, est une méthodiste fervente. Comme je suis en train de me convertir, tu me procureras, j'espère, le plaisir de faire sa connaissance. — Sans doute. Où as-tu couché ? — Thomas roula, écarquilla, baissa ses gros yeux troubles, fit tout bas une réponse que je n'entendis point ; puis, à

haute voix, il continua : — Le cœur féminin est un écheveau embrouillé que je veux démêler, un instrument compliqué dont j'ai besoin de connaître tous les ressorts... Crois bien cependant que je me suis borné à explorer les veines de la sensibilité religieuse, de la piété enthousiaste de ma mystérieuse inconnue... — Quoi! tu ne sais pas son nom? — Sur l'honneur, je ne sais pas encore qui elle est. Mais, comme bien tu penses, je me suis ménagé le moyen de constater son identité, si bon me semble. J'avais en poche des ciseaux dont j'ai profité pour couper un morceau de sa robe... — As-tu gardé ce morceau de robe? — Le voici. Mais, motus! — En ce moment, une jeune femme brune et belle, d'une pâleur de statue, entonna un hymne méthodiste dont tous les sectaires répétèrent en chœur chaque verset. En apercevant cette jeune femme, Thomas quitta brusquement son interlocuteur et serpenta dans la foule. Au bout de cinq minutes il revint. Son affreux visage blême était métamorphosé en une grimace triomphante. — Eh bien, dit-il, j'ai définitivement trouvé la *robe découpée*... La voilà! — Il montrait la jeune femme dont la voix se distinguait entre toutes celles qui chantaient les louanges du Seigneur. — Mais c'est ma sœur! balbutia le jeune homme frappé de stupeur... Ma sœur! répéta-t-il en bondissant vers Thomas. Ma sœur!... — Qu'as-tu? demanda Thomas, haletant de terreur... Je n'ai pas manqué de respect à ta sœur... J'ai menti si j'ai dit le contraire... — Ho! oui, tu as menti, misérable hypocrite... Malheur à toi... Marche!... — Et ces deux hommes, l'un entraînant l'autre, se sont enfoncés dans la forêt, comme si le diable les eût emportés. J'aurais voulu les suivre, mais impossible! aussi impossible que d'attraper

à la course un tigre emportant un renard... Que faire?

— Rien! répondit Koulmy.

— C'est mon avis; que Satan règle ces misérables comptes, ajouta Didebrune.

— Pauvre Thomas! fit Haudestan. Victoria, la jolie enfant des *Knobs*, va me prendre pour un prophète de malheur. L'imbécile! je le détestais d'instinct et voilà qu'à cette heure il m'inspire une sorte de pitié!...

XIII

J'insistai pour quitter le camp-meeting. J'avais hâte de m'éloigner de ce lieu qui, selon l'expression de Didebrune, puait le fanatisme idiot, la fourberie et le sang.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, mes fâcheuses impressions se dissipèrent vite. Une course à cheval est le plus prompt et le plus sûr moyen de diversion que je connaisse.

La nuit nous surprit au tiers de notre route. De petits nuages épars, pâles comme des lambeaux de gaze, ombrés comme des bouffées d'encens, couraient sous un ciel profond, éblouissant d'étoiles. De la terre jusqu'à la cime de la forêt, les lucioles s'agitaient entre les arbres comme pour narguer l'immobilité du ver luisant rampant sur le sol. Les oiseaux chanteurs dormaient, en attendant que le retour du soleil les inspirât. Le grand-duc veillait, lui; il mêlait ses houhous éclatants et les battements de ses ailes au carillon des clochettes pendues au cou des bœufs errants.

Ce petit coin du grand tableau dans lequel la nuit nous enveloppait, mes compagnons silencieux et moi, m'impressionna. L'imagination débridée galope vite. La mienne ne tarda pas à prendre le large et à me représenter les grands aspects de la nature américaine qui l'avaient émue, depuis quelques jours. Je revis, comme dans un miroir, les rives de l'Ohio, avec leurs plaines fertiles, leurs hautes montagnes et leurs sites abrupts, tourmentés; le père des fleuves, ce gigantesque Mississipi sillonné par des vapeurs à sa taille et obéissant à son intrépide dominateur; les forêts vierges secouées par l'ouragan ou caressées par la brise; les cyprières ténébreuses où tout un monde d'êtres étranges sifflent, soupirent, bourdonnent, hurlent ou mugissent leurs appétits, leurs amours et leurs haines. Puis, je rencontrai des campagnes couvertes de cannes à sucre aux voix aériennes, à côté de vastes enclos d'arbustes à coton parés de leurs fleurs multicolores ou de leurs grabeaux hérissés de flocons soyeux; des bouquets d'orangers, de magnolias et de citronniers voilant des villas escortées de leurs blanches cabanes de nègres; des savanes infinies où des troupeaux de bœufs et des *manades* de chevaux sauvages paissent, ruminent ou bondissent au sein des hautes herbes diaprées de fleurs et d'oiseaux éclatants. Et, me figurant le jour et la nuit versant tour à tour sur toutes ces choses leurs flots de lumière radieuse et d'ombres fantastiques, je me demandais s'il n'y aurait pas là de quoi inspirer l'artiste qui, au génie des combinaisons magistrales, unirait le sentiment de la couleur et de la vie.

L'esprit de mes compagnons, de son côté, battait sans doute aussi la campagne.

— La solitude dans les bois est bien douce, dit Haudestan. Elle porte à l'oubli des petites misères de la vie et des affaires. Malheureusement, je jouis de mon reste. Ici, le ciel et les cigares ont un charme qui me fait songer à la France. Ah ! mes Pyrénées ! Ah ! ma belle ville de Pau, toute parfumée de souvenirs chevaleresques et galants, quand vous reverrai-je? Entendons-nous, cependant, mes bons amis, c'est avec vous, groupés comme nous le sommes à cette heure, que je voudrais revoir une fois encore mon pays.

— Vous du moins vous avez emporté le souvenir de la patrie, me dit Didebrune. Notre pays dans ses limites étroites, est grand par son actif et solide génie industriel, par sa gloire artistique et surtout par ses libertés, si laborieusement, mais si vaillamment acquises. Je ne l'ai pas connu de *visu* et je ne le connaîtrai sans doute jamais. Chose étrange ! je ne désire pas plus le voir que toute autre contrée de l'Europe... M. de Voltaire en aurait conclu que je n'ai pas le cœur bien né.

— Il en est de la patrie comme de la paternité, dit Koulmy : celle du cœur est la véritable. La prétendue voix du sang est une chimère. L'enfant abandonné se prend d'une affection filiale profonde, exclusive, pour la personne sympathique qui l'a recueilli et qui l'aime. De même l'homme s'attache et se dévoue à la contrée qui offre la plus grande somme de satisfactions à ses regards, à son esprit, à son cœur, à toutes ses aspirations. Le secret du sentiment qui vous porte à préférer la terre d'Amérique à la terre natale, se réduit à une question d'affinités : il a sa source en vous-même, mais il l'a aussi dans les sites qui ont frappé vos yeux et transporté votre imagination ; dans les institutions qui

ont captivé votre raison; dans le spectacle d'une civilisation qui, en dépit de sa jeunesse indisciplinée, fiévreuse, vous a étonné et séduit.

Vous avez vu Haudestan tressaillir à l'idée de ses montagnes pyrénéennes. Mon ami, continua Koulmy en me désignant, m'a confessé que lorsque, de ce côté de l'Atlantique, il lisait dans un journal ou entendait prononcer le nom de Belgique, son cœur sautait. Ne sont-ce pas des signes de la puissance des affinités, des attaches mystérieuses dont j'ai parlé? L'image de la patrie, telle que je la conçois, nous accompagne partout. Elle se loge en nous comme dans une glace qui, en en réfléchissant l'image rayonnante, exalte l'orgueil patriotique. Chez l'Américain, par exemple, ces sentiments acquièrent une grande intensité.

— Et cela n'est pas étonnant, fit le Béarnais; il est habitué à s'entendre dire, même du haut du siége présidentiel, que tout membre de la république, n'importe où il se trouve, a droit au respect dû aux souverains.

— L'Américain est fier non sans motif de sa valeur relative comme homme et de son importance réelle comme citoyen. L'État, c'est lui. Il n'est pas moins fier des faveurs que la nature lui a départies. Il est maître d'un territoire illimité dont les richesses agricoles, industrielles et commerciales sont incalculables.

— Et ses richesses artistiques? interrompit le Béarnais.

— Je l'avoue, l'art, en Amérique, est encore à l'état embryonnaire. Les nécessités pressantes de la vie, le besoin de créer des organes matériels à ce gigantesque nouveau monde, retiennent la société américaine dans

le tourbillon des intérêts utilitaires et retardent l'éclosion des aptitudes, des vocations artistiques. Mais patience! L'art naîtra à son heure. Là où les éléments abondent, l'ouvrier ne peut longtemps se faire attendre.

Ici Koulmy fit ce que Haudestan appelait un *grand écart,* pour démontrer que les Américains ne sont point dénués du sens artistique, comme on paraît le croire. Il invoqua à l'appui de sa thèse non-seulement l'angle facial généralement si ouvert qui les distingue, la fermeté de leur intelligence et l'audace de leurs conceptions, mais encore et surtout leur enthousiasme en présence des nobles conquêtes de l'esprit humain (1).

Puis, examinant les ressources que le monde américain renferme au point de vue de l'art, mon compatriote signala les sites pittoresques et grandioses du continent auquel deux océans forment une majestueuse ceinture; — la multiplicité des races et, par conséquent, la variété des types qui se trouvent en présence sur le même sol; — l'héroïsme militaire et les vertus civiques déployées avant, pendant et après la guerre de l'indépendance; — le caractère poétique des caravanes d'émigrants anxieux qui, des quatre points cardinaux, accourent demander un asile aux forêts vierges; — le courage, les sacrifices, le dévouement des pionniers isolés, disputant le désert aux peuples sauvages pour le fertiliser; — la physiono-

(1) La pose du télégraphe transatlantique, qui a provoqué dans toute l'étendue de l'Union des manifestations d'un caractère si élevé, est un fait nouveau à l'appui du jugement de Koulmy. *Les peuples du monde civilisé se donnent la main à travers l'Atlantique...* FRATERNITÉ *est écrit en lettres lumineuses sur le lit de l'Océan,* s'écriait à cette occasion la presse américaine.

mie robuste et calme du peuple laborieux de l'atelier ou des champs ; — l'aspect original des villes qui semblent sortir miraculeusement de terre ; — l'attitude passionnée des comices populaires remuant, débattant toutes les questions de l'ordre social, etc...

— Que d'actions à chanter ! que de figures à sculpter ! que de sujets à peindre ! continua Koulmy. Je ne veux cependant pas dire que ces éléments si nombreux, et si riches en contrastes puissants, représentent la beauté idéale. Non ! La beauté idéale ne peut procéder que du juste absolu. Elle n'est donc pas encore de ce monde. Mais son avénement est pressenti : l'humanité l'attend, car l'humanité porte en elle une voix qui lui crie d'espérer, d'espérer encore, d'espérer toujours. Quelle est donc cette voix mystérieuse qui la fait tressaillir, la presse et la soutient au milieu de ses luttes et de ses labeurs douloureux ? C'est la voix de la conscience, c'est la conscience elle-même, c'est la souveraine révélatrice des vérités qui élèvent le front de l'homme jusqu'à la voûte des cieux et lui donnent la puissance d'interpréter le sens de la loi générale des mondes. Espère, lui dit-elle : en la pétrissant de forces intelligentes et de désirs infinis ; en la douant d'un amour intense pour le bien-être, pour la justice et la beauté ; en lui ouvrant sur l'avenir la vue des perspectives fortunées, la Providence ne peut avoir voulu se jouer de l'humanité. Non ! Aussi l'humanité poursuit-elle son œuvre avec une confiance indomptable. Pour les âmes religieuses qui la précèdent, l'avenir, c'est la science effaçant toutes les formes du laid physique et du laid moral : l'abus de la force, l'anarchie des esprits, les vices et les ridicules qui résultent de l'inégalité violente des conditions, de

la misère, de l'universelle souffrance; l'avenir, c'est l'homme régénéré, agrandi, ennobli; c'est la religion du travail et la communion des âmes; c'est la nature devenant à la fois cathédrale et palais de ces fraternelles agapes; c'est l'art secouant ses langes, échappant aux ténèbres de la légende, aux mensonges religieux, aux horreurs du fanatisme, aux triviales bassesses de la vie commune, aux fausses grandeurs de l'histoire, pour puiser aux sources pures de la vie universelle et frapper à l'effigie de l'esprit nouveau ses créations harmonieuses et fécondes...

XIV

Le *grand écart* de Koulmy menaçait de se prolonger, lorsque nous arrivâmes au creek de Lanesville. Impatient de nous revoir, le père Tyédaure était venu nous y attendre, en compagnie de ses deux petits-fils et de son fidèle Cerbère.

La journée du dimanche fut consacrée tout entière au père Tyédaure qui se multiplia pour être agréable à Haudestan et à Didebrune, dont le départ était définitivement fixé au lendemain. Promenades, jeux de piquet et de dames, tir à la carabine et jusqu'au violon de l'un de ses beaux-fils, joueur habile de *waltz* et de *gigs :* toutes les ressources dont il disposait dans sa solitude furent mises en réquisition.

Le lundi 28 août, à 7 heures du matin, nous entrions en bande, Cerbère compris, dans le petit village de Lanesville.

— Je n'irai pas plus loin. Je vais vous faire mes adieux et vous remercier de votre visite, dit le père Tyédaure à Haudestan et à Didebrune.

— Père Tyédaure, répondit le Béarnais, j'ai le cœur plein de vos bontés et cependant je dois vous demander une nouvelle grâce. Le cimetière est à quelques minutes d'ici; me permettez-vous d'y aller saluer une dernière fois la tombe qui nous est si chère?

Pour toute réponse, le père Tyédaure prit le bras du Béarnais et monta vers le cimetière de l'église de Lanesville.

— Nous y voici, fit-il en montrant une pierre unie placée au milieu d'un petit carré de violettes sauvages et portant ces mots : A MA MÈRE.

Le soleil versait sur cette tombe ses premières et douces lueurs.

A l'exemple du père Tyédaure, nous nous découvrîmes.

— La sympathie que vous montrez à Koulmy me prouve combien il a raison de vous aimer, nous dit avec émotion le vieillard. Vous êtes de bons cœurs : vous auriez admiré celui de sa mère, qui repose là sous ce tapis de violettes. C'était une femme simple, sans instruction; mais quelle sensibilité! quelle bonté délicate! quelle indulgence angélique! quelle adorable créature! Personne mieux qu'elle ne comprit, ne respecta tous les devoirs. Les ailes de cet ange ont subi les chocs les plus rudes : ses vertus ont grandi avec les difficultés de la vie. Sa condition obscure, loin de lui nuire, faisait valoir ses qualités. Au moment de mourir, elle nous réunit auprès d'elle, prit la main de Koulmy, qu'elle porta à ses lèvres; puis, comme si Dieu l'eût

Publier un écrit, c'est le livrer à la critique, qui a le droit, le devoir même de lui demander d'où il vient, où il tend.

Un mot donc sur ce livre.

Je n'ai nullement la prétention de rien enseigner à personne.

Je dis quelque part, dans les pages suivantes :

« La tâche que je me suis proposée n'a et ne peut » avoir les proportions ni du roman, ni de l'his- » toire; elle se réduit à un simple pêle-mêle d'épi- » sodes de voyage, capricieux comme l'humeur de » mes compagnons, décousus comme les accidents » de la route que j'ai parcourue, et émiettés comme

» les impressions superficielles et fugitives dont » j'essaie de ressaisir quelques reflets. »

J'aurai précisé l'origine et défini l'objet de cet ouvrage en ajoutant qu'il fut exécuté en toute sincérité de sentiment, en toute liberté de conscience, et que, dans ma pensée, il est surtout l'acquit d'une dette de cœur, en même temps qu'un hommage rendu à la Démocratie américaine.

La société des États-Unis, comme toute autre, a son lot de bien et de mal. Mais à côté d'imperfections flagrantes, elle renferme des éléments dont la nature saine et le caractère éclatant m'ont particulièrement attiré. Si l'on m'imputait certaines préférences, mes lecteurs voudraient bien se rappeler comment ils se comportent en présence d'un abondant étalage de fruits divers, parmi lesquels il leur est permis de faire un choix qui convienne aux inclinations de leurs goûts.

A LA MÉMOIRE

DE MA MÈRE

M. J. D.

soulevée, elle se mit sur son séant et nous dit : Je suis bien heureuse de vous avoir tous à mes côtés. Je m'en irai satisfaite. Mais nous nous reverrons... En attendant, supportez avec courage la vie et ses épreuves... Mes enfants, aimez-vous les uns les autres... aimer, c'est prier... Priez, mes amis, comme je l'ai fait toujours en vous bénissant... comme je le ferai là-haut en pensant à vous !...

Les larmes étouffèrent la voix du père Tyédaure...

Nos amis firent leurs adieux au bon vieillard qui reprit le chemin de la ferme, tandis que Koulmy et moi nous allâmes à Louisville embarquer nos voyageurs pour la Nouvelle-Orléans.

Des années me séparent des vingt et quelques jours que j'ai détachés de ma vie en Amérique pour en fixer le souvenir. Des nécessités intimes m'ont ramené en Europe, mais elles n'ont pas rompu mes relations avec l'Autre Monde. A la veille de clore mon livre, je reçus une lettre renfermant sur mes anciens compagnons de voyage des détails que je crois à propos de mentionner brièvement.

Haudestan, auteur de cette lettre chaleureuse et débordante, ne s'était point contenté de réaliser une fortune honorable dans le commerce. Par suite de circontances trop longues à raconter, il était devenu le gendre de l'Esquire Taylor, — l'opulent et corpulent planteur dont nous lui avons vu faire la connaissance à bord du

steamboat l'*Orénoque*. Papa d'une petite Mariguitta adorée, il allait pouvoir se retirer en magnifique *landlord* dans le Kentucky, à proximité du père Tyédaure et de M. Christian.

Didebrune, aussi chevelu et non moins gueux qu'autrefois, continuait à tracer son modeste sillon dans le champ de la presse et à servir avec fidélité sa vieille maîtresse : la Liberté.

Koulmy s'était établi à quelques pas du cimetière de Lanesville, auprès du père Tyédaure, dont il s'appliquait à adoucir la vieillesse. L'oisiveté rêveuse, l'agitation stérile, c'est le vide, pensa-t-il un jour. Et dès ce moment, il s'était adonné à l'agriculture de manière à prendre rang parmi les *farmers* modèles du Harrisson County. En outre, il avait fondé une école gratuite où, trois fois par semaine, les enfants des fermiers des alentours viennent prendre leçon...

—

I

A la date de la lettre de Haudestan, chacun de mes vieux amis se trouvait donc dans un milieu pour ainsi dire conforme à ses penchants naturels, à son caractère propre.

Mais depuis lors ce milieu a été profondément troublé; les États-Unis ont été lancés brusquement en face de cette question, dont l'idée remplissait de terreur l'esprit si ferme de Thomas Jefferson : l'esclavage!

Le lecteur se le rappelle peut-être : Koulmy redoutait cette tempête, mais il espérait que la sagesse du peuple américain la préviendrait (1).

Je pourrais m'en tenir à ce qui a été dit dans les pages qui précèdent au sujet de l'esclavage. Je n'ajouterai que quelques mots.

On le sait, mais on ne saurait trop le répéter, l'esclavage aux États-Unis est un fait antérieur à l'établissement de la République : il remonte au régime colonial

(1) *Voir* pages 88 à 95, 140 et 141.

et monarchique; c'est un legs du passé, résultat des erreurs, des fautes, de l'avidité d'autrui.

Des deux frères aujourd'hui ennemis, l'un pouvait facilement le rejeter. Il s'en débarrassa et fit bien. Le nombre de ses nègres était relativement peu nombreux. Il avait compris d'ailleurs que, tout considéré, l'esclavage lui était plus nuisible qu'utile. L'autre n'imita point cet exemple. Il objecta que toute sa fortune reposait sur le travail des nègres; qu'une indemnité même très-large ne le dédommagerait pas des esclaves perdus, et qu'abolir la servitude ce serait exposer le Sud à des dangers extrêmes sans profit sérieux pour l'esclave. Il resta propriétaire d'hommes.

Les fondateurs de l'Indépendance, Washington, Franklin, Madisson, Adams, Jefferson, envisagèrent l'esclavage comme une tache au sein des institutions démocratiques, comme un mal de nature à retarder le progrès et la prospérité de la nation, comme une cause d'affaiblissement pour chaque État particulier et un opprobre pour tout le pays. S'ils n'ont pas poussé à une émancipation immédiate, c'est parce qu'ils ont craint qu'une semblable mesure ne fût fatale aux nègres mêmes et dangereuse pour tout l'ensemble de la société. Mais ils désiraient tous qu'on avisât à l'extinction ultérieure de l'esclavage. Jefferson avait même préparé, pour l'État de la Virginie, un plan dont les bases ont été indiquées par Koulmy.

Les grands hommes du Sud étaient bien l'écho des sentiments de l'immense majorité de leurs concitoyens lorsqu'ils dénonçaient l'esclavage comme une plaie funeste. L'esclavage alors n'engendra aucune cause de division. On ne l'avait point encore proclamé « une

institution de droit divin établie par Dieu lui-même dans son décret sur le mont Sinaï; » personne n'aurait osé le représenter comme « la base la plus sûre et la plus stable qu'il y ait dans le monde pour des institutions libres ! » Tout le monde se ralliait à ce symbole : que les hommes, bien qu'inégaux en qualités mentales, en valeur morale, en force physique, ont tous, sous un gouvernement civilisé, un droit égal à la protection pleine et entière de leur vie, de leur personne et de leurs propriétés. Le Nord et le Sud vivaient en paix. Mais une machine survint et voillà la guerre allumée !... La machine à nettoyer le coton, inventée par Whitney en 1793, donna une impulsion extrême à la culture de cette plante dont les produits devinrent bientôt un besoin impérieux pour l'Europe, une source de richesses pour le Sud. On en jugera par les chiffres qui suivent. En 1793, le pays tout entier n'exporta que 187,000 livres de coton; l'année suivante, on en exportait déjà 1,601,761 livres; en 1795 l'exportation monta à 6,276,300 livres. De 1805 jusqu'en 1807, on en expédia en Angleterre 138 millions de livres. En 1859, la statistique accuse une exportation de 1,400 millions de livres.....

II.

Les premiers dissentiments éclatèrent entre l'aristocratie foncière et esclavagiste du Sud et la démocratie agricole et industrielle du Nord. L'influence du Sud grandissait, grandissait toujours. Cette influence fut sup-

portée pendant longtemps sans trop d'opposition par le Nord qui fit d'ailleurs d'énormes concessions; témoins : entre autres, l'introduction de l'esclavage dans le Missouri, dans le Texas; la loi sur les nègres fugitifs, le *Nebraska bill*. Mais les prétentions du Sud furent combattues énergiquement lorsqu'il voulut donner une extension indéfinie à l'esclavage et *nationaliser* une institution toute locale, dont le pacte fédéral, par une sorte de pudeur manifeste, s'était abstenu de constater ou tout au moins de caractériser l'existence misérable.

Les États du Nord, en réagissant contre ces tendances, ne cessèrent de reconnaître la doctrine constitutionnelle en vertu de laquelle chaque État de l'Union crée ses institutions particulières, décide souverainement ses propres affaires, indépendamment de toute intervention du pouvoir fédéral, même en matière d'esclavage. Mais il se forma dans leur sein un nouveau parti, le parti républicain, qui résolut d'empêcher, par tous les moyens, l'extension de l'esclavage aux nouveaux territoires destinés à venir prendre place comme État dans la fédération américaine. Son programme se bornait à dire : « Le principe de la Constitution, c'est la liberté. » L'esclavage n'est qu'une institution locale; donc les » territoires appartiennent à la liberté et ne peuvent » pas être livrés à l'esclavage. »

Cerner l'esclavage et le parquer strictement dans les régions qu'il avait envahies : tel fut le plan de ce parti lors des élections présidentielles de 1856 et de 1860.

L'élection du 6 novembre 1860 fit triompher régulièrement et d'une manière imposante le candidat du parti républicain, Abraham Lincoln, président actuel des États-Unis.

L'arbre de l'esclavage avait porté ses fruits. Le Sud courut aux armes.

Il importe de remarquer que l'élection de Lincoln ne s'est point accomplie sous le drapeau de l'abolitionisme : quoi qu'on en ait dit, le parti républicain resta sur le terrain constitutionnel, et l'élection de Lincoln signifiait uniquement : l'esclavage ne fera plus de nouvelles conquêtes.

Si le Sud, paisible propriétaire de bonne foi, avait été menacé d'une dépossession violente et par conséquent d'une ruine imminente, il aurait eu le droit d'en appeler à la révolte. Mais il n'était contrarié que dans ses empiétements. La majorité légale n'a pas entendu le livrer aux nègres déchaînés ; elle l'a rappelé simplement aux principes, aux sentiments qu'il partageait à l'époque de la fondation de la République ; elle l'a averti qu'elle ne voulait point qu'on fît d'une injustice d'un autre âge un principe de droit divin démocratique,. d'une propriété précaire, transitoire, bornée, un droit envahissant, absolu, éternel. En faisant la part la plus large à tout ce que la situation doit au passé, à tout ce que les intérêts ont de respectable dans le présent, à tout ce que la pratique de l'esclavage a eu d'influences mauvaises sur lès générations nouvelles, il est indubitable que le Sud, peuple civilisé, nation républicaine, est coupable au premier chef d'avoir voulu détruire l'Union pour faire prévaloir des principes funestes et des intérêts égoïstes.

Les délégués du Sud se réunirent à Montgomery (Alabama) où, après avoir institué un gouvernement provisoire, ils décrétèrent la charte de la nouvelle confédération du Sud, avec l'esclavage pour base.

III.

Or, d'après la Constitution des États-Unis aucun État ne peut se retirer sans qu'au préalable le pacte fédéral ait été amendé dans ce but, avec l'assentiment des trois quarts des États composant l'Union.

Les avocats de la souveraineté des États soutiennent en vain que tout État peut légalement et pacifiquement se détacher de l'Union, sans le consentement d'aucun autre État. La Constitution de 1787 a été faite au nom du peuple. Cette Constitution n'est point l'œuvre des Etats. Elle ne fut pas plus promulguée au nom des Etats que ratifiée par eux. Les Etats n'ont jamais été appelés à adopter la Constitution ; aucune de ses clauses ne les investit du droit de se séparer selon leur bon plaisir. Elle a été établie dans les Etats par un pouvoir supérieur aux Etats, par le peuple de tout le territoire, par des délégués choisis à cette fin par chaque Etat. Aussi, la Constitution débute-t-elle ainsi : Nous, le peuple, et non pas : Nous, les Etats.

Voyez où conduirait la doctrine des séparatistes. Si un Etat avait aujourd'hui le droit de se séparer, au nom de ce qu'on appelle la souveraineté des Etats, pourquoi un autre n'aurait-il pas le même droit demain, puis un troisième après-demain, et ainsi de suite jusqu'au dernier ? En admettant que chaque Etat pût se séparer de l'Union, au gré de son intérêt ou de son caprice, il s'ensuivrait qu'un comté pourrait pacifiquement se séparer d'un Etat, une ville d'un comté jusqu'à ce que finalement

il ne restât plus que des individus.... se séparant les uns des autres.

Sans doute, les États ont des pouvoirs et des droits qui leur sont spécialement réservés dans la Constitution fédérale. Mais ce sont des pouvoirs déterminés, définis, purement administratifs, et des droits locaux, limités par les pouvoirs et les droits supérieurs de l'Union.

L'Union seule est investie d'attributs souverains; l'Union seule est reconnue dans la famille des nations; l'Union seule tient la bourse et l'épée, règle les rapports internationaux, impose les taxes sur le commerce étranger, fait la guerre et conclut la paix.

En résumé, le caractère de la Constitution fédérale implique une forme permanente de gouvernement, une loi fondamentale, une règle suprême qu'aucun État n'a le droit de suspendre, d'annuler. Seul, le peuple des Etats-Unis, réuni en Convention, comme en 1787, aurait pu modifier ou dissoudre la Confédération actuelle et en établir une autre.

En méconnaissant ces principes, les États du Sud ont fait acte de rébellion et se sont placés hors la loi.

IV.

Lincoln n'hésita point. La rupture de l'Union, c'était l'oubli des exhortations touchantes et des conseils profonds des augustes fondateurs de l'indépendance américaine, notamment de Washington; c'était la violation du pacte fédéral, le mépris d'engagements solennels; c'était la révolte et un acheminement à une lutte désas-

treuse, à une guerre de conquêtes avec toutes ses horreurs ; c'était le prélude d'une de ces catastrophes redoutables qui ont fait dire au poëte : *Farewell, a long farewell to all my greatness!* Adieu, adieu pour longtemps à ma grandeur !

Lincoln fit un appel suprême au Congrès, à la nation pour obtenir les moyens de forcer les États rebelles à rentrer dans l'Union. Et le pays tout entier, depuis la Nouvelle Angleterre jusqu'aux portes des Montagnes Rocheuses, répondit à cet appel avec un patriotique enthousiasme. On vit en peu de temps sur pied une armée immense de volontaires, d'hommes libres appartenant à toutes les classes de la société, à toutes les professions et prêts à marcher à l'ennemi avec la volonté d'en finir avec les *marchands de chair humaine.*

Aux yeux de ces légions improvisées, la guerre qui allait s'ouvrir était pour le Nord une guerre sainte et tout homme qui tomberait sur le champ de bataille aurait glorieusement vécu.

De son côté, le Sud arma les plus vaillants d'entre ses fils pour résister aux *fanatiques infâmes* du Nord et les anéantir.....

Si bien qu'aujourd'hui, sur le sol américain, deux armées ennemies, composées d'anciens frères, sont engagées dans une lutte à outrance, combattant, l'une, avec l'ardeur qu'éveille la conscience d'un principe de droit, doublé de patriotisme et d'orgueil national ; l'autre avec la passion qu'inspire le fanatisme des préjugés et des intérêts, surexcité par le sentiment de la conservation.

Le sang coule à torrent ; les ressentiments s'en-

flamment, grandissent, s'enveniment jusqu'à la rage et tout fait présager que cette guerre sera cruelle, fertile en ruines sanglantes.

Les armées du Sud ont contre elles le nombre, le droit, la conscience universelle ; selon toutes les probabilités elles seront écrasées. Mais après ?

V.

La justice de Dieu s'accomplit non par la colère, mais par la volonté réfléchie et le dévouement de l'homme.

La défense d'un droit constitutionnel a été le motif réel de la campagne entreprise par le Nord contre le Sud ; mais l'inévitable question de l'esclavage va surgir et s'imposer impérieuse, brûlante ; elle exigera une solution, sous peine de dévorer ceux qui ne la comprendront pas.

Il ne suffira pas seulement de compter avec des intérêts qu'on peut estimer à 20 milliards de francs (1) ; il s'agira surtout de liquider un long passé entre deux races distinctes par la couleur et profondément antipathiques.

(1) Enjeu du Sud :

Valeur des esclaves.	1,750,000,000	dollars.
Valeur de toutes les autres propriétés taxables	1,250,000,000	»
Valeur moyenne du produit du travail des nègres.	500,000,000	»
Total. . .	4,000,000,000	dollars.

Soit plus de 20 milliards de francs.

Parviendra-t-on à effacer le préjugé du maître, le préjugé de race, le préjugé de la couleur contre le nègre? Car, il faut bien le reconnaître, ce triple préjugé règne avec une persistance inexorable dans le Nord aussi bien que dans le Sud.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans le Sud la loi prohibe absolument toute alliance légitime entre des personnes blanches et des gens de couleur libres. On y oppose des entraves d'airain au mélange des races. Les femmes de couleur se *placent* avec des blancs; elles *s'amacornent* (vilain mot exprimant une vilenie), et, bizarrerie triste, ces femmes s'enorgueillissent d'être *élevées* à la position que leur fait l'amour ou le libertinage des blancs. Quant aux femmes blanches, il va sans dire qu'elles ne se lient point de cette façon avec les hommes de sang mêlé : l'opinion publique les flétrirait.

Dans le Nord, où l'esclavage est depuis longtemps aboli, la loi permet aux blancs d'épouser des négresses, des femmes de couleur; mais l'opinion publique condamne sans merci les blancs qui contractent de pareilles unions. La femme blanche qui s'allierait à un nègre serait montrée au doigt comme une aventurière sans pudeur.

L'hostilité envers les nègres, loin de s'affaiblir semble s'être accrue dans les derniers temps. Le parti républicain domine dans l'État de New-York, et cependant on y a rejeté, tout récemment, à une forte majorité, une proposition tendant à accorder aux nègres le droit de suffrage, sans restriction, dont jouissent les blancs. — Dans l'Illinois, où l'esclavage n'a jamais été reconnu, on vient d'adopter une nouvelle Constitution qui exclut tous les noirs du territoire de l'État. — M. Blair, représentant du Missouri, adversaire déclaré de l'esclavage s'est

défendu, dernièrement, d'avoir pensé jamais à assimiler les nègres aux blancs. Il réclame à cor et à cri l'émancipation des esclaves, à la condition toutefois qu'ils émigrent, en d'autres termes, à la condition qu'ils ne puissent, par leur contact, souiller la race blanche.

Il est permis de le dire, sans exagération : si dans les États du Nord et de l'Ouest, on mettait aux voix la question de savoir si le noir doit être admis à côté du blanc, — non dans la vie politique à laquelle le préjugé le condamne à rester étranger, — mais au théâtre, à l'église, au cimetière même.... eh bien, il est évident, pour moi, que la réponse du plus grand nombre serait négative.

Ces faits paraîtront bien étranges à l'Européen qui n'a pas vécu parmi les nègres et qui ne partage point les préjugés qu'ils soulèvent.

Dans l'antiquité, l'esclave appartenait à la même race que son possesseur ; souvent même par son intelligence, ses talents et son caractère, il était supérieur à son maître ; émancipé, il n'avait plus rien de l'esclave. Il n'en est point ainsi en Amérique. Le nègre sort d'une race considérée comme inférieure en intelligence, en activité, en prévoyance. Asservi, son maître ne cherche point à l'améliorer ; la lumière de l'esprit lui est refusée, et quant à la lumière morale qu'il peut acquérir, elle se réduit à un mot : obéissance. Affranchi, que devient-il ? Il devient un prolétaire de la pire espèce. Il conserve le signe de son origine servile, de sa dégradation physique, morale, intellectuelle. Pour marcher et lutter dans son nouveau milieu, il aurait besoin d'un patronage, qui le préparât à la vie libre par l'éducation, la famille, l'instruction professionnelle, la propriété.

Mais cette ressource lui fera défaut. La couleur du nègre accuse le paria; elle perpétue le souvenir de sa servitude et demeure pour le blanc une cause de répulsion et d'hostilité. Il est douteux que le citoyen du Nord, pas plus que le planteur de la Caroline du Sud, regarde jamais le nègre comme son égal. « Nos ennemis de la » Louisiane sont meilleurs pour nous que nos amis du » Nord, » disent les nègres émancipés qui cherchent un refuge dans les États libres. Et ils se prennent à regretter la cabane qu'ils ont quittée. Cela se conçoit : la plupart des esclaves du Sud naissent près de la famille du planteur; ils participent dans une certaine mesure, à sa vie, aux jeux de ses enfants, et ils trouvent, en général, chez leur maître, une sorte de protection familière; tandis que le Nord, pour eux, c'est l'étranger; ils s'y heurtent invariablement à des répugnances froides comme le mépris, dures comme l'orgueil, inflexibles comme le préjugé.

VI.

Si le Nord défendait le principe de l'égalité des droits des deux races; si le Sud, sans oser nier ce principe, ne combattait que pour l'exploitation de la race africaine, on verrait là le droit en présence de l'abus; et, face à face avec une situation nettement accusée, on pourrait se dire : le droit doit triompher; l'abus disparaîtra.

Mais, on l'a vu, l'égalité de race n'est pas plus admise par le Nord que par le Sud. D'accord en principe sur

l'infériorité de la race africaine, les belligérants ne diffèrent que sur les moyens : le Nord opprime par l'opinion, par la loi, par le mépris général ; — c'est la servitude morale. Le Sud, lui, conclut franchement de l'infériorité à l'esclavage.

De là les difficultés qui suivront la victoire.

La doctrine de l'infériorité ne peut conduire qu'à la destruction ou à la domination.

La destruction? c'est un moyen auquel aucun des partis ne songe, ne peut songer. On a bien pu détruire les loups en Angleterre; la justice ne permet pas de détruire une race dans l'humanité.

La domination? La conscience affirme que l'homme est perfectible et que par conséquent les races sont égales en droit. En admettant qu'une race soit inférieure, non-seulement en civilisation, mais encore par sa nature même, la race supérieure n'a vis-à-vis d'elle d'autre droit de destruction que celui qui résulte de l'absorption, d'autre droit de domination que celui que confère l'intelligence. Supériorité oblige. Elle impose à la race supérieure une mission dont l'objet est d'élever par la bienveillance et par la justice, la race inférieure.

La science affirme, de son côté, que par le croisement l'être humain se perfectionne, accroît ses forces multiples. Le sang de la race africaine, mêlé à la race blanche, lui donnerait peut-être une vigueur plus grande pour résister à la fatigue, à l'action brûlante du soleil et pour aider à l'accomplissement de la destinée de l'humanité sur la terre. L'or doit sa dureté à l'alliage.

Les solutions mises en avant jusqu'ici s'écartent, en

général, de ces vues et aboutissent à des impossibilités. Si le Sud est conquis, comment le Nord gouvernera-t-il huit à dix millions d'hommes parlant sa langue, intelligents, fiers, lésés dans leurs intérêts, froissés dans leur orgueil, défiants, hostiles, pleins de haine? Les dépossédera-t-il, comme le demande le parti extrême, au profit des soldats du Nord? Ce serait l'application barbare de l'ancienne loi de la guerre. Mais dans cette hypothèse même, les soldats du Nord se dépouilleraient-ils du préjugé de race qui leur fait mépriser l'esclave? L'intérêt ne les rendrait-il pas bientôt plus esclavagistes que les vaincus?

La transportation à Libéria a des partisans. L'essai qui en a été fait déjà a montré par ses résultats la stérilité de ce moyen.

Un compromis? Lincoln y incline. Un compromis ayant pour but l'émancipation graduelle moyennant compensation équitable et fondé sur le principe de l'apprentissage, serait certainement la solution la plus rationnelle.

Cette solution fut adoptée par le gouvernement anglais, lorsqu'il abolit l'esclavage dans ses colonies. La loi de 1833 stipulait que les enfants qui naîtraient postérieurement à la date de la loi seraient libres; que le 1er août 1834 les noirs deviendraient *apprentis* et ne seraient plus soumis qu'à quarante-cinq heures de travail par semaine, soit 7 1/2 heures par jour, pendant 6 jours. L'apprentissage devait finir le 1er août 1840 pour les esclaves des champs et le 1er août 1838 pour les esclaves des villes, les ouvriers et les domestiques. Une somme de 20,000,000 de liv. sterl. (500,000,000 de francs) fut affectée à la réalisation de cette mesure.

L'affranchissement brusque et absolu, aussi bien qu'une transportation en masse à l'étranger, doit être considéré comme un moyen matériellement impraticable. Dans l'opinion des abolitionnistes modérés des États-Unis, « il faudrait d'abord arrêter l'esclavage dans sa source, en déclarant qu'à l'avenir tout enfant naît libre. On pourrait ensuite diviser par classes la population asservie, et élever ces classes successivement à la liberté, en proportion des lumières des individus et de l'aptitude qu'ils montreraient pour la vie réglée. Le premier degré d'affranchissement donnerait au serviteur le droit de choisir son maître à l'année, sans rémunération du labeur. Plus tard le travailleur obtiendrait un gage croissant; puis il se louerait au mois, et enfin il serait entièrement libre de débattre les conditions de l'engagement et du salaire. »

VII.

Si depuis dix ans seulement le Nord avait mis sa conduite d'accord avec ses discours à l'endroit des nègres et des gens de couleur libres; s'il avait prêché d'exemple; s'il s'était constitué résolûment le défenseur des droits sociaux de la race africaine, il posséderait aujourd'hui assez d'autorité pour imposer, même par la force, une solution; le Sud ne se serait pas cru autorisé à suspecter ses intentions, et peut-être même y aurait-il eu chance d'éviter la guerre qui menace l'Union dans son existence!

« S'il est une lumière pure qui puisse percer les

» nuages du préjugé, c'est celle d'un exemple pur, dit » Channing. »

Eh bien ! que le Nord fasse sur lui-même un retour sévère ; il puisera peut-être dans sa conscience la lumière pure dont parle Channing : les moyens de combattre victorieusement les préjugés et de régler les conflits qui ensanglantent le sol américain.

Toute erreur sociale, tout abus politique, tout crime de lèse-humanité exige réparation. Ainsi le veut la force des choses, qui n'est, en bien des cas, qu'une des manifestations de l'inflexible justice.

Les peuples d'Amérique, soulevés par une foi commune, ont conquis leur indépendance, créé une forme sociale supérieure à toutes celles qui ont été établies dans le monde, et, par là, ils ont bien mérité de la civilisation. OEuvre pleine de grandeur, mais qui resterait incomplète, qui serait même exposée à périr, si ces peuples ne s'appliquaient point, de concert, à étouffer le germe vicieux qu'elle porte dans son sein. Pour accomplir sûrement et utilement cette énorme tâche, il ne faudrait rien moins que le concours dévoué, énergique du Nord et du Sud. Une entente est-elle encore possible? Le temps nous l'apprendra. Puissent les Américains s'inspirer de l'héroïque sagesse de leurs ancêtres et se souvenir de ces paroles d'alarme exprimées par Washington dans sa paternelle *Adresse d'adieu :*

« Cette unité est la pierre angulaire de l'édifice de votre indépendance, la garantie de la tranquillité au dedans, de la paix au dehors, la sauvegarde de votre prospérité et de cette liberté à laquelle vous attachez un si grand prix... Il est donc de la plus haute importance

que vous cherchiez à comprendre bien exactement que votre bonheur particulier et général dépend de votre Union nationale; que votre attachement à cette Union doit être cordial, continuel et inébranlable; que vous devez vous accoutumer à en parler comme du palladium de votre sécurité et de votre prospérité politique; veillant à sa conservation avec une jalouse anxiété; dissipant tout ce qui pourrait faire naître même le soupçon que dans telle ou telle circonstance vous puissiez l'abandonner, et vous élevant avec indignation contre toute apparence de tentative, soit pour séparer du tout une portion quelconque de notre pays, soit pour affaiblir les liens sacrés qui unissent les diverses parties.... Le maintien de l'Union doit être le premier objet de vos désirs patriotiques.... »

Juin 1862.

TABLE DES MATIÈRES.

—

Pages.

A LA NOUVELLE-ORLÉANS. — La Nouvelle-Orléans. — Le port. — Un lunch. — Les Belges en Amérique. — L'émigration. — Statistique. — La chasse. — Le Mississipi. — Amérique et Américains. — Les partis politiques. — Les natifs aux Attakapas. — Explosion d'un steamboat. Causes de ces accidents. 9

A BORD DE L'ORÉNOQUE. — Un déjeûner. — Un tribun. — Le duel. — Les steamboats. — L'américain en voyage. — Un planteur de l'Ouest. — Suicide d'un nègre. — L'esclavage. — Les joueurs de profession. — Les femmes. — Vallée du Mississipi 63

A LOUISVILLE (KENTUCKY). — Débarquement. — Un descendant des pionniers primitifs. — La fortune et ses jeux de bascule. — Le père Lacloette et ses aventures. — L'esclavage. — Sociétés de tempérance. — Littérateurs américains. — Le tabac; apologie du cigare. — Au bord de l'Ohio. — Mission de l'art 116

DANS L'INDIANA. — Coup d'œil sur l'Indiana. — Washington et Christophe Colomb. — Grotte de la Rivière Verte. — New-Albany. — Les Knobs. — Un fermier Franc-Comtois. — Guerre et Guerriers. — Les agriculteurs. — Une ferme. — La chasse. — Le pionnier américain. — Pauvre mère! — Rêveries religieuses. — Serpents, horreur de Koulmy pour ces reptiles. — L'église des Knobs. — Le curé Christian. — Vision. Songe de Koulmy. 167

A Lanesville (Indiana). — Un fâcheux. — Victoria, la belle enfant, et Thomas Gredinett, le mauvais garçon. — Cure opérée sur un ivrogne par l'abbé Christian. — Course à travers bois. — La ferme du père Tyédaure. — Cercle d'amis babillards. — Cerbère, le bon chien. — Didebrune, journaliste improvisé. — La presse américaine. — Un meeting démocratique. — Les partis politiques. — Un camp-meeting méthodiste. — Dévotion et comédie. — Encore Thomas Gredinett. — L'art à propos de la forêt. — Tombe de la mère de Koulmy. 228

La crise américaine 291

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bruxelles. — Imp. de Ve Parent & Fils.

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

CANCELLED
JUL 1 1982
MAR 1 3 1982
743289
DNOF 3/F

US 21738.62
Mississippi et Indiana;
Widener Library
004714768
3 2044 086 411 923